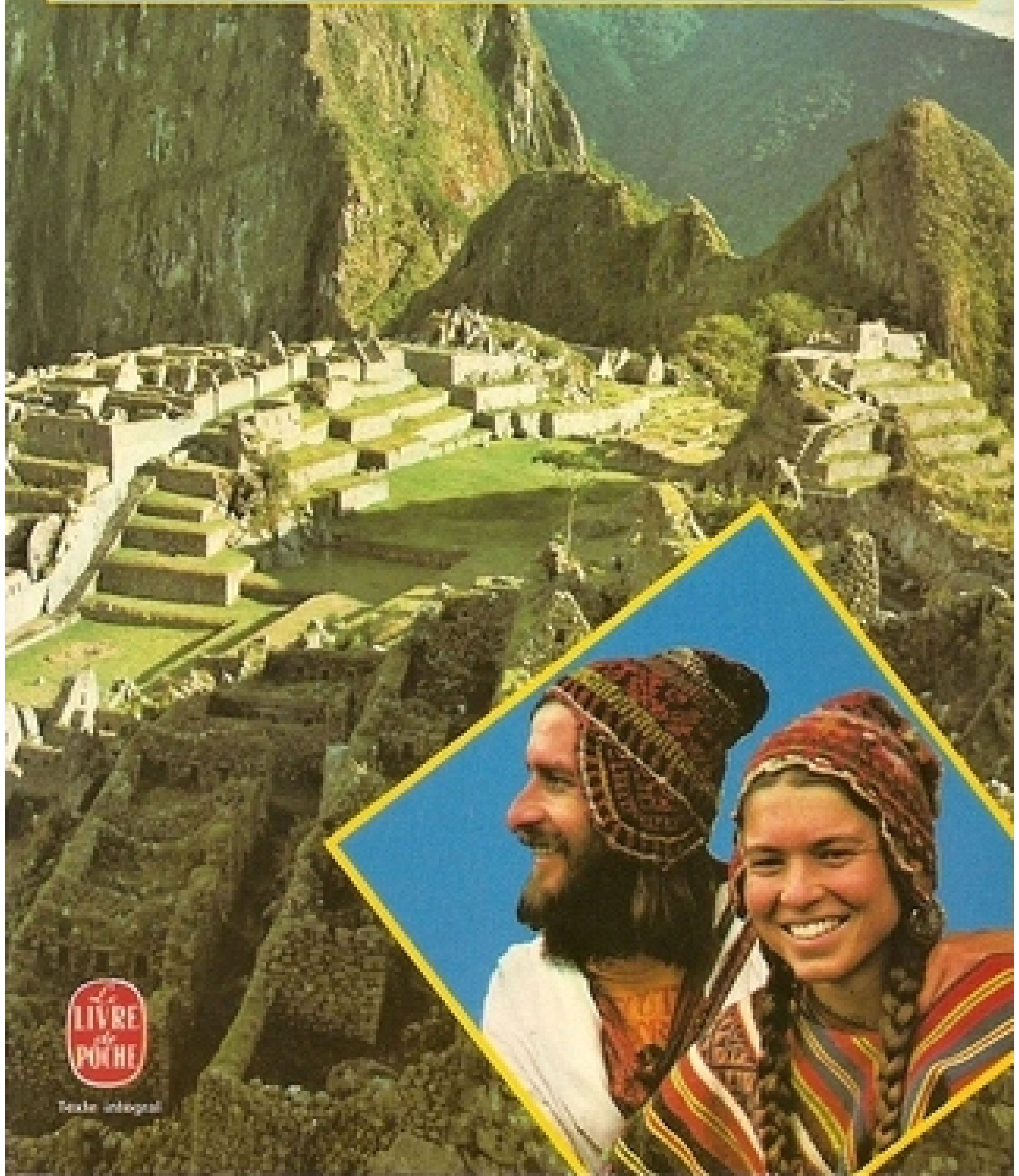
Patrick Cauvin

C'était le Pérou



PATRICK CAUVIN

C'était le Pérou

ROMAN

© Éditions Jean-Claude Lattès, 1980

Livre premier

I

Aujourd'hui, 1925, et pour quelques années seulement, on peut encore intervenir, agir, revendiquer.

Qui veut de l'or ? qui veut de l'or ?

Silence.

J'ai terminé, une fois de plus, et, chaque fois, cette même difficulté à refermer le livre sans emphase… Adieu, Blaise Cendrars, pour un an…

Une chaleur dehors coupée par les toitures en dents de scie. Toutes les usines de l'univers par les fenêtres.

« Alors…, qu'est-ce que vous en pensez ? »

Trente-deux devant moi. Les yeux dans le vide… Ça me fait toujours drôle de les voir se taire… De la gêne dans l'air, eux qui ne sont jamais gênés… Allons, je connais ce silence comme on connaît la musique ; il est tissé de la peur de sortir une bêtise.

« C'est bien. »

Je grimace. Courageux, Vintalin, d'avoir balancé ça, mais c'est un peu jeune comme résultat après trois mois passés dans un texte-western. Deux se marrent déjà dans le fond, faut que je recolle au peloton parce qu'ils vont me distancer : on passe vite à autre chose chez les fraiseurs-moulistes.

« Vous pouviez me le dire que ça ne vous plaisait pas, on aurait pu arrêter avant la fin…

— Ouah non, m'sieur, c'était chouette comme bouquin… »

Je ferre sec sur Alasso.

« Pourquoi t'as trouvé ça chouette ? »

Alasso bloque les mâchoires à l'étau et tripote sa boucle de ceinturon large comme un cul de casserole.

Vous allez arriver à parler, bon Dieu de bon Dieu… Douze ans que je bagarre pour que vous passiez du borborygme à la parole.

Alasso reste fermé pour la semaine, mais Khaleb lève la main. Quand il parle, il lève la main ; trois ans qu'il sait que je m'en fous, mais ça ne lui a pas passé. Une habitude de la communale.

« Parce que c'est pas chiant avec les adjectifs. »

Remous… Albertini claque des bretelles, pète du bubble-gum et étale ses rangers.

« Il est con, çui-là, qu'est-ce qu't'as après les adjectifs ? Toujours à

la ramener avec les adjectifs cézigue-là… »

L'adjectif est l'ennemi de Khaleb. Il ouvre un bouquin et qu'est-ce qu'il trouve ? crac, une description avec des adjectifs, alors il referme. Il m'a expliqué ça plusieurs fois. Il n'a jamais lu un livre. Dix-huit berges aux vendanges.

Bon Dieu, deux mois avec Cendrars à me décarcasser pour que ça leur bouge quelque chose dans les tripes, et voilà tout ce qu'ils m'ont sorti : « C'est pas chiant avec les adjectifs » ; pourtant ils aiment. Le texte les empoigne parfois, la fin surtout, quand le soleil tournant envahit la place morte et dépose une ombre froide et méticuleuse sur la carcasse anachronique du damier aventurier made in U. S. A., je sens qu'ils adhèrent, que ça a de la gueule et qu'ils le sentent, qu'ils ont aimé ce vieux tout fou en éperons et chapeau cow-boy au milieu des Cadillac et des rues numérotées, mais cette année ils doivent être plus bornés que d'habitude parce que…

« Même s'il avait gagné le procès, il était cuit, Suter, m'sieur. »

Attention, ça bouge sur la gauche, Cordollet a démarré, et pourtant ce n'est pas un bavard, papa à la Cellophane, maman au Joint français et trois frangins à l'ébarbage entre Poteaux et Vénissieux… C'est pas un destin qu'il a, celui-là, c'est une machine-outil.

« Pourquoi ?

— C'est la fin des cavaliers, m'sieur. »

Eh ! Cendrars, tu écoutes ? Ecoute ce qu'ils vont dire, ce sera leur vérité et j'ai appris à savoir qu'elle en vaut d'autres…

« Il aurait pas pu galoper sur des autoroutes, c'était râpé, m'sieur, c'était une autre époque. »

Les mains dans le blouson, Marlinet tripote ses Gauloises comme un malade : quand il ne peut pas les fumer, il faut au moins qu'il les touche.

« Y s'est pas adapté, alors il était foutu, il avait qu'à pas se tirer. »

Khaleb se retourne :

« Se tirer d'où ?

— De Suisse. »

Deux paquets par jour, Marlinet ; à seize ans il est gris comme une blouse d'instituteur. J'avais déjà remarqué qu'il n'avait pas encaissé que Suter se soit enfui de Suisse ; une femme, quatre gosses, une affaire, il n'a pas compris qu'il soit parti un jour, parce qu'il abordait les rivages de la quarantaine…

Alasso a repris du poil de la bête :

« T'es la vraie tête de mort, toi ; il a gagné pas mal de pognon en se tirant, non ? »

Marlinet ricane. Je me demande avec quoi il peut se plaquer les cheveux sur le crâne de cette façon-là, les mèches cantonnent sur la

nuque… Peut-être du cirage noir, le même que celui qu'il tartine sur ses bottes western ; sur le sommet du crâne, la banane du rocker se roule en crêpe.

« Il en avait avant, du pognon…

— Il a vu du pays, dit Bautru, y a pas que le fric dans la vie. »

Rigolade. Blézot ébouriffe les tifs de son voisin d'une pogne copine.

« Tu sais que tu causes bien, toi, pépère ? Dommage que tu te shootes au Paic citron. »

J'ouvre la bouche pour ramener au débat, mais Cordollet a repris :

« Un mec seul, y peut pas se battre. T'as pas à sortir de là, et ce mec il était seul, vieux… Seul, pas un rond, c'était râpé dès le départ. »

Crécelle au fond.

« Surtout avec les Amerloques ; des rapaces, ces mecs… »

Varagnac vient de s'exprimer. Trente-cinq fautes à la dictée, une tronche de musaraigne, un fan d'Elvis, un prince de la bleue. Lorsqu'il lui arrive d'être présent, je suis tout étonné.

« C'est pas des rapaces ? T'es barjot si tu crois que c'est pas des rapaces… »

Grugeot, papa gros-bras dans les transports de biscottes, à la C. G. T. depuis deux mille ans. Le fiston a défilé au Premier mai Bastille-Nation à six mois dans le landau. Faut pas la faire à Grugeot, faut pas essayer de lui faire croire que c'est qu'aux Amerluches qu'on trouve du requin.

« Ce type, on lui a tout piqué parce qu'il était pas le plus fort et qu'il s'est heurté au capitalisme et il s'est fait bouffer parce que…

— J'ai bien aimé parce qu'il y avait du grand air. »

Il a quand même fini par décoller son regard de la rue…

C'est Michel Ranier. Il s'installe toujours à la même place contre la fenêtre et il regarde, par l'enfilade des palissades, un bout de Seine coincé entre deux quais comme une fillette dans un sandwich… Il a des idées différentes, pas beaucoup de copains ; un type ailleurs, ou tout au moins pas tellement là… J'aime bien quand il intervient, c'est rare, il ne faut pas le pousser… Ça me fait plaisir qu'il s'engage.

« Tu peux expliquer un peu plus… »

Il a un geste comme pour desserrer son col.

« C'est du large… C'est difficile à expliquer, mais, dans ce livre, les paysages n'avaient pas de murs… Enfin, c'était pas limité comme ici. »

C'est parti… Une fois encore… Qui a dit qu'ils étaient plus bêtes que les autres années ? A présent, je n'ai plus rien à faire, qu'à les écouter. Ils vont refaire le livre, Cordollet, Khaleb, Alasso, Marlinet,

Grugeot, tous les autres et Ranier qui en oublie son bout de Seine, sa portion de fleuve filochant vers les mers invisibles… Je doute toujours d'eux, je crois toujours qu'ils vont me laisser en rade avec mes lectures et mes bons auteurs, j'ai des raisons mais je n'ai pas d'excuse. Je devrais ne jamais oublier qu'ils sont aussi riches que moi.

« Et le pétrole, Ducon, tu crois qu'il peut galoper, le mustang, avec du super dans les naseaux ?… »

Signé Parinet. Parinet qu'ils appellent Cayenne parce qu'il est toujours collé. Six dimanches qu'il n'a pas vu le soleil. Six dimanches à Bezons, derrière les grilles, à se trimbaler dans les gadoues, de l'atelier de fonderie au garage à Kawa… Bezons où j'ai abouti un de ces lundis de rentrée moches, avec le cœur pas joyeux et le moral à la dérive… Ils discutent toujours, mes loubards. Ils tricotent dur du cervelet. Allons, je peux me payer le flash-back, la belle souvenance, du pur revécu… Douze ans de tristes colères et de lentes gueules qui vont s'aplatissant le long des murs des fonderies… Tout ce temps au fil des gosses, il m'en est passé trois mille devant le bureau, je suis le vrai pédago, tout usé par le surnombre… Je me souviens bien de ce lundi-là. Rond-point de bus devant la grille, ils sont là, ils ont pris en deux mois la grande giclée de puberté qui vous knockoute l'enfance rasibus, ça rauque dur et roule sec… Pas de papa-maman le 15 septembre dans la ceinture rouge, il y en a un seul tout au bout avec sa mère bobineuse qui fait des pieds et des mains pour échapper au bisou… Il fait déjà froid humide et on va s'en prendre pour un an… Les internes sont rentrés d'hier et descendent des dortoirs, les crins collés à l'eau froide, prêts parés déjà, en bleus, repassés… Les adultes ne vous font pas les matins joyeux, moches enfants de la classe ouvrière… Je m'étais installé la veille dans mon studio, bâtiment C, escalier F, cité du Colonel-Fabien, un bloc bétonné entre les hangars à poids lourds et les pavillons-meulière des retraités de l'après-guerre. En dessous, la tribu Bouzarache, sept gosses en enfilade qui tapaient au marteau sur les tuyauteries, les nouveaux tam-tams de l'Europe industrielle… J'avais mon lit et des caisses partout, livres de poche et duvet de camping, tout le bataclan du célibataire adolescent mal grandi… Je savais que j'étais sur un sacré tremplin et qu'il fallait plonger, en dessous il y avait la banlieue.

Le saut carpé dans l'huile de vidange, vie d'ange vidange, ça serait ma vie, j'aurais loupé mon Wyoming…, le créneau des sierras dans la poussière des cascades, figues d'Arabie, les côtes sucre-caramel des archipels gréco-turcs…, les chevaux de l'Asie galopant dans les nuits cernées de lacs… C'est tout cela que je voulais leur apporter, à mes durs de durs, une portion de rêve comme un gâteau fourré de regrets à la culture…

« D'accord, il a dérouillé, mais t'as vu quand il était le patron s'il

les faisait marner, ses canaques ?… »

Marlinet en casse sa Gauloise en deux et postillonne dans les brins de tabac.

« Et alors, mon pote, quand tu veux faire du blé, tu crois qu'tu peux faire des fleurs au petit personnel ? »

Je voulais leur apporter du beau rêve… Je venais des universités. En juillet, j'étais encore dans Aristote, Marcel Proust et les belles-lettres. En septembre, j'atterrissais dans les gosses en bleus, les loupiots des manivelles, C. E. T. Bezons, la fabrique Pl P2 P3, spécialités diverses, du haut fourneau à l'étau-limeur… Terribles, les premiers contacts. J'ai vite rengainé les Racine, Corneille et les printemps indiens dans les douces vallées, j'ai corrigé les fautes et les rédacs, la Beauté ce sera pour plus tard, pour jamais… On s'est rayé les soleils pour trois trimestres, fallait bien que je leur apprenne les participes, les choses utiles… Cela n'a pas été facile.

Le même spectacle qu'aujourd'hui par les fenêtres. C'est la saison banlieusarde, le néant des couleurs… Pas une teinte qui cogne un peu à la vitre, même le rond du sens interdit qui a perdu son rouge ; les indigos, les safrans, les boutons-d'or, tout s'est carapaté. Il va pleuvoir, et grisement. Alors, je leur ai lu Cendrars, chaque année, pour la bouffée d'air et de verdure.

« … hein, m'sieur ?

— Tu veux répéter ?

— Ranier, y dit que Suter il est pas sympa comme mec, et moi, je dis que s'il était pas sympa, il aurait pas été le héros du bouquin. »

Je regarde Ranier qui me regarde. J'avance prudemment :

« On peut faire un bouquin avec un héros qui ne soit pas sympa. »

Parinet se lisse le tee-shirt. Il a un tigre imprimé de la glotte au nombril, en dessous : *I like vegetarians*.

« C'est pas un héros alors.

— Et alors, qu'est-c'que c'est un héros pour toi, la Glu ? »

Ils ne peuvent pas se parler sans s'injurier ; enfin ce n'est pas une injure, c'est une appellation qui personnalise : la Glu, Ducon, Pauv'mec… Jamais ils ne s'offusquent… « S'offusquer », encore un verbe du vocabulaire d'en deçà des périphériques, un mot de pays au langage artiste.

Année du C. A. P. Deux ans que je les ai, ceux-là… On s'est habitué à nos manies. On s'aime bien, je crois. Au début, ils ont été durs à amorcer, c'étaient des râleurs, avec une belle notoriété qui leur collait à la liquette dans tout l'établissement : « Les fraiseurs, c'est pas du sucre… » On ne pouvait pas dire, en effet, que c'en était… Ils se sont dégelés un jour de l'année dernière…, en novembre, je m'en souviens bien. Un peu en retard, pas plus que d'habitude, ils s'écroulent tous comme à Palavas le 15 août, les sacs-plastique à la

volée abattus sur les tables et eux derrière, effondrés, les yeux dans le vague… Pas un mot, même pas le tintamarre des chaises… rien, des morts.

Je me lève. La révolte ? Le coup fourré ? Le boycott ? S'ils veulent la bagarre, ils vont me trouver ; j'attaque d'entrée :

« Qu'est-ce qui arrive ? »

Khaleb louche sur ses potes et refait le nœud de son foulard cow-boy de prisu. Prince du désert, Khaleb, le grand frère vend des limonades dans un gourbi entre Marrakech et Ouarzazate.

« C'est m'sieur Goulier qui nous a amenés à l'usine. En visite. »

Ça se faisait beaucoup, ça se fait toujours : la pédagogie sur le tas.

« Et alors, qu'est-ce que vous avez vu ? »

Raclements de bottes.

« On a vu l'usine », dit Marlinet.

Evidemment. J'ai l'air d'un con en plus et je sens tellement qu'ils n'ont pas envie de m'expliquer… Pas la peine d'ailleurs : je n'y passerai pas ma vie.

« Racontez un peu quand même.

— Les cadences, m'sieur.

— Et puis les bruits, terribles… »

L'important, c'est ce qu'ils se disent entre eux, plus que ce qu'ils me disent à moi. Je chope au vol :

« … préfère me flinguer…

— … complètement dingue… »

Grugeot s'embusque sous son cartable :

« Doivent se faire de sacrées primes dans cette taule. »

Tollé. La bagarre n'est pas loin ; je cogne à la règle sur le bureau.

Marlinet décortique sa Gitane filtre et crache :

« Qu'est-ce que t'en as à foutre, des primes ? Quand tu rentres à ta carrée, t'es tout mort, pauv'con, va… »

Pas convaincu, Grugeot ; c'est sacré, l'usine, le boulot, respect devant la casquette : l'héritage paternel. Il roule des épaules à la Lancaster. Je joue les abrutis :

« Alors ? Cette visite vous a inquiétés ?…

— Non, dit Grugeot, c'est l'usine, et l'usine, c'est pas un trois-étoiles.

— Faut pas faire attention, dit Blézot, indulgent, c'est une tare chez lui. »

A ce moment-là, Ranier s'est déboutonné. Nous n'avions jamais vraiment parlé. Il m'avait rendu des devoirs bizarres, mais je n'avais pas fait attention, j'en avais deux cent vingt-cinq dans la musette, de copies à corriger, pas le temps de faire le détail.

Il devient rouge et sa voix sort basse, contenue :

« Moi, je sais pas ce que je ferai, mais j'irai pas – jamais. »

Sans bavures. Khaleb se retourne ; difficile à croire comme un visage peut être douloureux à seize ans.

« T'as paumé trois ans, alors ? »

Ranier le regarde :

« Oui. »

Pas de commentaire. Il a paumé trois ans de vie et il le sait. Grugeot s'ébroue, il ne peut pas admettre, il ne le faut pas, sinon rien n'a de sens.

« Pourquoi t'es venu ici, alors ? »

Ranier le regarde. Ils ne s'aiment pas.

« A quatorze ans, je savais pas ce que c'était et on m'a bourré le mou. »

Depuis ce temps, Ranier continue à regarder la Seine et à se tripoter la mèche. Il faudra que je parle avec lui avant qu'il ne disparaisse de mon horizon… Si je ne savais pas qu'il n'y a pas deux élèves semblables je dirais qu'il est différent des autres. Peut-être est-ce un peu plus pour lui que pour les autres que je fais les cours… Il ne le sait pas, les autres pas plus, j'ai bien le droit d'avoir mes chouchous comme les instits du préparatoire…

« Eh ben, il y a pensé à sa femme, pisque, dès qu'il a eu le pognon, il y a payé le voyage…

— Ouais, mais alors dis donc… vingt ans après, pas étonnant qu'elle ait pas supporté le déplacement. »

Cascade de Bautru. Quand Bautru se fend la pipe, ce n'est pas facile de tenir le choc. Sonnerie. Fin de l'heure. Elle a passé vite…

« Vous avez pas filé de question écrite, m'sieur. »

Blézot taloche Khaleb. Pas fort, parce que, si Khaleb se fâche, ça peut finir à la barre de fer derrière le tas de sable de la fonderie, et Blézot le sait.

« Il est dingue, m'sieur, l'écoutez pas.

— La prochaine fois, Khaleb… »

Je l'ai appris vite au C. E. T. ; ils sont là pour bosser et il ne faut pas leur en promettre : ils veulent du boulot et faire des progrès, sinon autant jouer aux billes dans la cour ou se taper des flippers. Khaleb surtout, c'est un acharné, un scolaire. Pas eu le temps de la donner, cette question écrite, et puis ça me fera autant de moins à corriger.

Journée finie avec le jour qui tombe… Je vais prendre Mathieu au routier et rentrer peinard après le sauvignon. Les gosses déboulent déjà dans les escaliers : la grande diarrhée de cinq heures vrombissante de tous les cylindres de leurs motos… Les pions attendent dans le crachin. Ruée vers les autobus. Houilles, Carrières, Argenteuil, rentrez, bons enfants du peuple, dans les belles cités du soir, ciment armé et espaces gris, toboggans et bacs à sable où stagnent, l'été, les filles enceintes aux jupes trop courtes…, bigoudis et

bides en poire, la marmaille chamaillante à grouiller autour de leurs charentaises… Toutes rentreront avant les derniers autobus, avec les gars vannés et blafards qui réclament la croûte et le silence… Il y aura du bouchon, de l'avenue Lénine au carrefour de la Grâce-de-Dieu, de la place Staline aux portes de Nanterre… Allons, c'est mon monde depuis toujours, les très grandes casernes des très petites gens… Il fait frisquet plus qu'ailleurs sur ces quais sans brins d'herbe, on fonctionne au mâchefer le long de ces berges à péniches, c'est le coin des pétroliers et des transports de gravats…

Voilà où ça mène, les universités, on se prélasse sur les bancs de Sorbonne, sous les fresques et les lambris, on écoute les belles périodes des champions de la carafe, on remplit les calepins de notes distinguées et on se retrouve au rond-point du 161 avec deux mille lascars qui vrombissent de la Honda à vous faire péter les tuyaux… Je rentrerai ainsi tous les soirs de ma vie… Petit prof, va…, le pédago du Val-d'Oise… T'en as pris un grand coup dans tes idéaux de jeunesse, hein, Toto ? T'aurais pas cru finir dans un F2 à vide-ordures incorporé au-dessus des smalahs de l'Ouarsenis avec 40 000 fautes d'orthographe dans ta serviette d'écolier… Toujours la même serviette, de ma sixième à leur C. A. P., je l'ai trimbalée dans toutes mes classes… Au fond, un jour, j'ai changé de côté ; vingt ans devant un bureau, ensuite je suis passé derrière… Je dois manquer d'imagination. Allons, c'est un sale soir. Tous les ans vers la même époque, au cœur du troisième trimestre, lorsque je viens de finir Cendrars et que le contraste est trop grand entre le Colorado et Sartrouville, le cafard me prend. On a beau avoir ses douze berges de faubourgs dans la besace, il y a des jours quand même où on ne s'habitue pas.

II

Au routier, chez Paulette, je retrouve Mathieu chaque soir, les coudes dans les auréoles qui constellent le formica ; il m'attend. Au bar et dans les travées, des troisièmes années grillent des Gauloises et jouent du pectoral devant les quatre nénettes du Joint français venues s'offrir leur diabolo menthe vespéral au milieu des mâles à blousons simili.

Elles sont là dès cinq heures avec le chandail moulé et les bottes à talons aiguilles ; dehors, elles s'enfoncent dans le mou des berges, elles trébuchent, boulottes haut perchées… Gloutonnes de sensations, elles aiment se sentir cernées par les mecs debout autour d'elles qui balancent des vannes, le sexe embouti dans le jean frôlant le rebord des tables… Une allumette au milieu et ça exploserait, tellement c'est chargé l'atmosphère…

A l'autre bout, près des fenêtres qui donnent sur les lavabos du jardinet : le coin des habitués… Gitanes maïs et Ricard à répétition, les anciens de la Saviem ou de Citron, vingt ans au-dessus des cuves d'acide, la vie à la peinture au pistolet, finissent en douceur chez Paulette. Premiers venus derniers partis, un peu crachouilleux, pas bien ragoûtants, ils sirotent leur pension en regardant monter les générations. Vous en faites pas, pépé, la relève est assurée. Regardez-les, les petits jeunes, ils serreront les boulons tout aussi bien que vous l'avez fait, pas d'inquiétude à avoir, je participe aussi au processus de fabrication de la main-d'œuvre…

Au comptoir, Rémy, le fils à Paulette, trente-cinq ans, cent trente-deux kilos, surveille un fou de la voiture sportive. S'il n'est pas derrière la caisse, il tripatouille dur du côté des ferrailleurs, il y a des caïds entre le rond-point et les Quatre-Routes qui vous gonflent un moulin à faire claquer les carburos. Le dimanche, Rémy filoche vers Deauville avec sa Maserati bricolée, des pointes à deux cent dix chrono. Il est vite rendu. Il nous propose souvent :

« Allez, les petits profs, on part après la messe, on becte à la mer et à trois heures on est rentrés pour voir le match… »

On n'a jamais accepté.

Jamais de casse chez Paulette. Dès que ça remue un peu, qu'il y a un énervé le samedi soir ou des costauds un peu nombreux qui tardent à sortir la monnaie, Rémy se soulève et montre ses mains, simplement il les montre, de loin, il fait un peu les marionnettes avec, comme pour amuser les enfants… Tout rentre dans l'ordre. On n'est pas bouché

dans le secteur, il y a des choses qu'on respecte.

Je suis entré chez Paulette il y a douze ans, en plein après-midi. Je me suis envoyé un grand rhum entre deux classes : les deux premières heures de ma vie de prof. C'est Rémy qui m'a servi. Il était jeunot à l'époque mais déjà baraqué. Il m'a demandé si je bossais en face. J'ai dit oui. Il a fait la grimace et m'a dit une phrase que je n'ai jamais oubliée : « Vous allez voir, plus c'est dur, moins c'est méchant. » Je suis rentré, sonné par le rhum et ragaillardi inexplicablement : c'étaient des fraiseurs deuxième année. On a causé. Ils ont dû me trouver décontracté et joyeux ; j'aurais pas pu me soulever de ma chaise. C'est là que j'ai appris que la moitié des gars n'étaient jamais allés à Paris. C'est pas le coup des neuf kilomètres, c'est plutôt qu'il y a le bus, le métro, le cinoche sur les Champs, le coup au bistrot après, pour un peu que tu te sortes la gonzesse, tu vois l'addition. « Et puis faut être sapé un peu spécial et on connaît pas tellement, alors qu'ici on sait où retrouver les copains… » Les choses ont changé depuis ; j'ai l'impression que les gars descendent plus facilement vers la capitale… Une impression peut-être… rien de sûr. Mais ils relèvent le défi plus souvent. Pourquoi Paris serait-il pour les autres ?

« T'as ta tronche de travers. »

Je souris à Mathieu. Enfin j'essaie. Je ne cherche pas à voir le résultat dans la glace. Il doit tourner autour du pitoyable, entre le rictus et la grimace.

« J'ai fini *L'Or* de Cendrars. »

Mathieu écluse son sauvignon.

« Ah ! oui, c'est vrai… Moi, j'avais un prof, il passait dix mois sur la mère Sévigné ; quand il devait finir, il disait : « Mes enfants, nous allons quitter la marquise », il chialait, ce con, et au fond, t'es aussi con que lui. »

Je les connais toutes, tes histoires, depuis douze ans que tu me les sors au Café des routiers.

« Je suis un romantique, je te l'ai dit ; ce qui m'emmerde, c'est pas de lâcher Cendrars, c'est de savoir qu'ils n'en entendront plus jamais parler.

— Et alors, tu crois qu'on peut pas vivre sans ?… »

Et comment qu'on peut vivre sans, on peut même vivre mieux. Mais est-ce une raison ?

Mathieu se penche.

« Regarde-le, cézigue, ce qu'il vient de se dégoter. »

Je mire dans les glaces.

C'est un grand de quatrième spéciale, une classe que je n'ai pas. Il vient d'entrer avec une blondinette à cheveu jaune maïs. Pas fière, piégée dans le vacarme juke-box ; les flippers saturent. Il y a du

monde chez Paulette à cette heure.

Mathieu rigole.

« Un frimeur, il en fait dans son froc de l'amener ici, mais c'est plus fort que lui, fallait qu'il la montre, sinon c'était pas la peine…

— T'as pas fait ça, toi ? »

Il la perd des yeux.

« Jamais ; je m'en foutais, moi, de l'esbroufe. A sa place, j'aurais eu autre chose à faire qu'à l'exhiber. »

Rémy s'approche avec mon sauvignon. Mathieu le happe par l'avant-bras :

« Qu'est-ce que c'est que cette pépée ?

— Palmolive. Quand tu vois une décolorée, t'as pas à te gourer, c'est une Palmolive. C'est la mode à l'atelier, elles tapent toutes dans les stocks de shampooing colorant régénérateur. »

Mathieu ricane. Fais gaffe, Mathieu, tu vas finir par les détester si tu te moques… Ça m'embêterait parce que tu es le seul prof que j'aie pu connaître un peu, petit mec canard à palmipéder à toute vitesse dans les ateliers de soudure. Je l'avais vu avec les petits bleus, la façon qu'il avait de les mener dur et sec ; je l'ai alpagué dans un couloir un soir où j'en avais marre de le voir la ramener.

« Pourquoi tu joues au sale con avec eux ? »

Il n'a pas un sourire fait pour résister. Il m'a expliqué chez Paulette, à cette même place qu'on retrouve tous les soirs depuis cette fois-là…

« Ils vont avoir à se bagarrer toute l'existence, petit gars ; si tu leur offres trois ans de mamours, à quoi tu les prépares ? Moi, je les trique, pire qu'un contremaître, et quand il y a de la rebiffe, je jubile parce que je fabrique de la main-d'œuvre pas commode… »

Des mômes passaient dans les travées.

« Bonjour, m'sieur… »

Toujours à moi qu'ils disaient bonjour, toujours à moi le sourire ; lui se renfrognait dans son blanc sec.

« Vas-y, fais ta putain, baisse le froc, ils t'adorent, t'es populaire : tu prépares de la lavette en série, pire que les stals de la C. G. T.

— Tu crois pas que ça compte dans la vie d'un jeune mec de rencontrer quelqu'un d'un peu sympa ? Savoir qu'il n'y a pas que de la vacherie, ça encourage…

— Déconne pas. Qu'est-ce que tu veux que ça foute de savoir qu'il y a de gentils souriants professeurs à un type qui va passer trente ans métallo avec des contrôleurs sur le cul ? Qu'est-ce que tu veux que ça lui foute vraiment de savoir qu'y a un mec à Bezons qui fait des sourires dans un fond de classe ?… »

Il ajoutait :

« Moi, en première, mes gosses tremblent ; en seconde, ils n'ont

plus peur ; en troisième, si je leur tourne le dos, je bloque un coup de tournevis et, à ce moment-là, ils sont sauvés et je pavoise ; et ça mon pote, c'est de l'éducation… »

Je ne sais pas… Je ne pourrais pas me faire plus salaud que je ne suis. J'ai cette faiblesse de bien aimer leur plaire. Au fond, je pavane, je donne dans le désinvolte, le fin finaud… Pas difficile, la séduction, avec eux, ils sont tellement habitués à la ferraille, à l'angle aigu, à l'eau froide, au coup de gueule… Il ne faut pas beaucoup pour les faire fondre, pas besoin de guili-guili, suffît de leur parler comme on parle à tout le monde, et voilà que ça bascule dans le jamais vu, dans l'exceptionnel.

Pas très en forme, Mathieu, ce soir. Il lorgne sur Palmolive, envieux au fond… Je le connais de ce côté-là : un vrai dragueur. On a passé un dimanche ensemble une fois, il m'avait invité chez lui, vers Vitry, du côté des pavillons ; sa femme apportait des plats tristes… Elle s'était fait faire la permanente la veille… Dès qu'elle avait sorti le rosbif, elle avait dégraissé le four avec la bombe express…, une maniaque, et bien osseuse…

Il s'attarde ce soir, Mathieu, et moi avec lui, moi que personne n'attend… Je laisse passer le gros des voitures, c'est mon prétexte de tous les jours. Dans une demi-heure, ce sera calmé, je rentrerai en douceur par les rues parallèles, pour éviter la route de Pontoise toujours en travaux et si circulante… Square Grimaud, cité des Brigadières, rue Maurice-Thorez, groupe Octobre, Marcel-Cachin… Pourquoi je me hâterais ? Mes cours sont prêts pour demain, ils le sont depuis dix ans… Je change un peu, c'est pas que je me répète, mais enfin l'ossature reste la même… Je mets au goût du jour… On ne peut pas toujours trouver du nouveau, on n'a pas tous les jours envie de faire du neuf… J'ai de quoi manger au frigo, et puis j'ai si peu faim… Le vent qui vient de l'est rabat les fumées de la Cellophane et l'appétit baisse, de Nanterre jusqu'à Cormeilles-en-Parisis… Economique dans un sens… Ajouté aux gaz d'échappement et aux résidus des fabriques du bord du fleuve, la cure d'air est assurée.

Je suis bien chez Paulette… Au début, je trouvais le bistrot pittoresque, j'aimais écouter les routiers à midi (ils font le plat du jour) ; aujourd'hui, j'en fais partie. Si le type que j'étais il y a douze ans poussait la porte, il me trouverait pittoresque aussi : exemple de prof de banlieue marinant dans les pédagogies à la manque et le sauvignon des petites années. J'apprends aux mômes qu'il n'y a pas de singulier à « gens », je suis pourtant une petite gens, comme Rémy, comme Mathieu, comme Palmolive et les loubards qui arrachent les tripes du flipper…

« On remet ça ? »

Toujours d'accord, Mathieu… Un jour, on ne décollera plus, on

sera à la retraite, bien imbibés… On finira au sauvignon des bords de Seine… Chez Paulette, devant le C. E. T… Le destin des gagne-petit.

« Bonjour, m'sieur. »

C'est un ancien, celui-là. Je le reconnais mal, quatre ou cinq ans, un mouleur noyauteur, j'ai perdu le nom… Il était sur la gauche, près des porte-cartes, c'est lui qui me passait les Vidal de La Blache.

« Passez-moi l'Asie du Sud-est. »

Il rigole.

« Je m'en rappelle bien, ça remonte déjà… »

Mathieu le regarde d'un sale œil ; il inspecte le blazer, le falzar flanelle, le teint du grand large ; il bosse pas dans le quartier, celui-là… Un traître.

« Qu'est-ce que tu deviens ?

— J'suis cow-boy chez Jean Richard.

— Assis-toi. »

Il ne peut pas, il a une copine qui l'attend dans une voiture, il s'excuse…

« J'savais pas que vous étiez toujours ici.

— Eh bien, tu vois…, fidèle au poste. »

Une amertume… Je mérite donc à ses yeux de ne pas rester là ? Il avait été reçu à son C. A. P. Trois ans à remuer du sable et à couler des pièces.

« Alors, c'est toi qui attaques les diligences ?

— Non, je tombe du toit du saloon dès le début, j'fais le cadavre, quoi. »

Le sourire est le même, un peu tremblé, les canines apparentes.

« T'as coupé à l'usine, alors ?

— Deux mois quand même. On enveloppait les pièces dans des journaux étrangers pour pas qu'on soit distrait par la lecture… Les types tournaient fous, c'est mon frangin qui m'a sorti de là. Je préfère m'occuper des canassons que des laminoirs, au moins j'ai de l'oxygène. Et puis je suis devenu cow-boy. Evidemment, c'est un peu dur et y a pas de week-end, mais faut ce qu'il faut. »

Qu'est-ce qu'il faut, cow-boy ?

« Faut que je me tire. Salut, m'sieur. »

On se serre la main. Tu t'en es sorti, petit gars, d'une certaine façon, tu t'en es sorti… Il fait élégant, part en claquant du briquet Dupont sur une Stuyvesant. La salle s'est vidée… Les retraités sirotent toujours…

« C'est pas tout, dit Mathieu, je suis pas rendu. On parlera politique demain. »

Il y a toujours un moment où l'on est seul ; j'ai le droit de rester plus longtemps, j'habite moins loin que lui et personne ne m'attend. Il s'en va, tout dandineur… Trotskiste. Une branche scissionnée de la

quatrième Internationale, lui anime une fraction de la scission. Ils sont bien douze et tout partira d'eux, bien sûr ; pour Mathieu, la révolution a lieu à la fin de la semaine prochaine, au plus tard dans quinze jours. Je ne sais pas pourquoi j'aime bien ce tout-fou…, sans doute parce que les autres sont pires.

Trop de sauvignon dans l'aile. Je ne buvais pas avant, et il me faudra freiner si je veux rester digne.

« A demain, Rémy. »

Les derniers juke-box me saluent vaguement.

Pas chaud, les soirées dans les agglomérations suburbaines. Pas d'étoiles malgré le vent sec, celle du Berger est derrière le gazomètre.

Encore une de tirée.

III

MARIA CASARES en voix furtive…

Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé. »

Le diamant dérape sur les sillons… Le bras se soulève, revient, oscille. Clac, arrêté.

Je préfère leur mettre le disque, je ne sais pas bien lire, je ne suis pas assez acteur, et puis je me dégonfle surtout… La poésie, faut oser, c'est un peu du chant déjà, c'est pas donné à tout le monde de pousser la romance, faut avoir le chic pour traduire du sentiment, faut du doigté, jouer en sourdine de ses cordes vocales, faut filer la note, ne pas forcer surtout… l'Art…

« Alors, qui est-ce qui commence ? »

Je fais le faraud, le dynamique, mais l'heure est pénible. Beau temps que j'ai rayé la poésie de mon programme, mais je garde une heure ou deux dans l'année, avec *Le Lac*, *Le Dormeur du val* ou *Olympio*, un vieux revenez-y pour voir ce que ça donne l'alexandrin dans les prolétariats…

« Vous voulez que je le repasse ? »

Refus poli, protestations nuancées… Ça veut dire qu'une fois ça vous remplit déjà la casquette, on va pas bisser en plus…

Khaleb va démarrer ; comme d'habitude, il va faire la course en tête, je sais qu'il va parler : il a changé son chewing-gum de joue. Non, il ne parle pas.

Allez, Khaleb, décide-toi.

Rigolis dans la salle.

« Allez, quoi, Khaleb, vas-y, Khaleb, quoi… »

Il hausse les épaules, sort les pognes de son Levi's et articule :

« C'est pas du français. »

Point à la ligne et final. J'aurai tout entendu dans cette boîte. Le père Lamartine vient de mourir une seconde fois.

« Comment ça, c'est pas du français ?

— Non, dit Khaleb, elle cause pas français, c'est pas comme ça qu'on cause. »

Et péremptoire en plus… Il a débarqué du fin fond de sa mechta

des sommets du djebel spécialement pour me dire que *Le Lac* n'est pas écrit en français.

« Vous avez compris les mots tout de même… En gros, il s'agit de quoi ? »

Gestes vagues, joues gonflées : « Bof… »

Je rame frénétiquement… Il pouvait pas causer comme tout le monde, ce tordu de Lamartine ? Toujours à prendre des poses sur son rocher, à se triturer la plume dans tous les sens pour faire romantique. Résultat : je suis dans la panade.

Alasso se dévoue :

« C'est l'histoire d'une fille, quoi… »

Il s'arrête, conscient d'avoir parfaitement résumé la situation. Tout est dit.

« Oui, et alors, qu'est-ce qui lui arrive ?

— Elle est morte. »

Eh bien, voilà, on progresse ; le tout est de ne pas être pressé. Vintalin m'a sorti cette dernière affirmation.

« Vous avez tous compris ça ? »

Mouvement collectif traduisant une réponse affirmative gênée. Pas à l'aise, les gars ; étrange, cette sensation. Ils vivent dans un univers où rôde le porno en illustrés, en cinéma, en bouquins, en paroles, et quand Lamartine débarque avec ses doux émois et sa désespérance quelque chose heurte en eux comme une pudeur… Peut-être peut-on montrer son cul mais doit-on cacher ses émotions…

« C'est pas du français. »

Pour y tenir, il y tient. Il branle la tête comme une mule arabe. J'aime Khaleb, il a un grand rire, un bon sens épais comme une bonne grosse soupe d'antan, mais il m'énerve parfois ; bon Dieu, qu'il m'énerve !

Je m'énerve donc.

« La poésie alors, les vers, tout ça, c'est un autre langage ? comme de l'anglais ?

— Non, les Anglais, ils se comprennent entre eux. C'est du français, mais…, je sais pas, c'est pas comme ça qu'on cause. »

Silence. Ils raclent des baskets. Ils ne râlent pas trop parce qu'ils doivent sentir qu'il y a là quelque chose qui les dépasse et les intimide… Un peu comme les toussotements dans les musées. Grugeot a entrouvert en douce son cahier de techno. Imperméable, le gars.

« C'est les riches, m'sieur, qui parlent comme ça. »

Il déteste les riches, Albertini ; quand je leur fais un texte qui ne lui plait pas, il pose des questions pour savoir si, par hasard, l'auteur n'était pas plein aux as, ce qui expliquerait tout.

« Alors, dans l'ensemble, ça ne vous plaît pas ? »

Marlinet a levé doucement sa tête sulfureuse.

« Ça vous plaît à vous, m'sieur ?… »

Mon Dieu, comme il y a des moments où je voudrais vous conquérir le monde et vous en faire cadeau sur un plateau !… C'est vrai, Marlinet, qu'il n'y a qu'à moi que ça plaît, et pardon de vous avoir fourrés dans ce poème auquel vous n'avez pas accès… Est-ce cela que tu veux dire, gamin d'usine ? Vous, vous pouvez comprendre, mais pas nous, c'est pas pour nous les belles phrases et le temps suspendu et les heures propices et les belles délices et les plus beaux de nos jours… Dans trois semaines, le C. A. P. pépère, alors pas demain que l'année a fini sa carrière. A toi les flots chéris et pour bibi nos rivières tartinées au gas-oil… Je suis idiot aussi, comme s'il me restait un reliquat de vieille folie, de vouloir les recoller aux Cultures… Musset, Hugo, je ne veux pas qu'ils en soient des exilés, mes loupiots ; j'ai aimé et je voudrais qu'ils aiment, qu'ils connaissent ces joies… Je voudrais qu'ils éprouvent du plaisir autrement que devant les flippers…

« Alors, vous comprenez pas qu'un homme qui a aimé une femme qui est morte ait envie de le dire, de s'en souvenir ?

— Ouah si, m'sieur, ça ouais, si, on l'comprend…

— On va remettre juste le début, vous allez voir, ça va s'éclairer. »

Je m'accroche. Je remets la première strophe. Faut y aller doucement, par petits bouts, au décortiquage.

Faut être minutieux dans les écoles, peler la pomme au centimètre, avancer en spirale jusqu'au cœur profond…

On avance tout de même… Ils parlent un peu tant je les harcèle ; ils ne se lèveront pas la nuit pour en lire d'autres, mais enfin, j'ai l'impression que ça passe mieux, que c'est un peu plus du français.

Il n'y a que Ranier qui ne suit pas ; je ne l'ai pas entendu. Il est à sa place, il regarde la Seine, toujours. Complètement ailleurs.

« Et vous, Ranier, qu'est-ce que vous pensez de tout ça ? »

Il émerge, il a du mal à m'accommoder… Où il est, ce gosse, les trois quarts du temps ? Quelles ficelles le tirent vers l'horizon ?… Les rêveurs m'intriguent, je voudrais bien entrer aussi dans leur songe, territoire interdit.

« Alors, Ranier, t'es dans les Incas ? »

Bizarre histoire… Ranier rougit. Pas le type à se démonter, mais il marque le coup. Volte-face vers Alasso :

« Ferme-la, toi, Banane. »

Règle sur le bureau.

« Ça suffit, on reparlera de tout ça plus tard. »

A la sonnerie, je laisse couler le flot et bloque Bautru qui traîne toujours.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'Incas ?

— J’sais pas, m’sieur. »

Il ne sait rien ou il s’en fout ou il ne veut pas me le dire ou les trois à la fois avec un mélange de chaque, ce qui est le plus probable.

Je range le disque et remplis le cahier de textes. Fonctionnaire scrupuleux. *24 mai, étude de texte : « Le Lac » de Lamartine, commentaires et explications*.

Et voilà le travail. Rien de tel que la lecture d’un cahier de textes pour avoir une idée fausse de ce qui se déroule entre les êtres humains qui composent une classe. Il n’y a que les inspecteurs qui ne s’en soient pas aperçus.

Je range mon disque. *Le Lac*. On n’en a pas fait le tour, mais quoi, après tout, on s’est baladé un peu sur la berge, à petits pas craintifs ; on a lancé quelques cailloux, ploc, ploc, ploc, trois ricochets et puis s’en vont… C’est la faute à personne : par ici, c’est une région où qu’on n’est plus des poètes.

IV

JE m'appelle Burt Slantini et je suis né à vingt-cinq mètres de l'East River un matin de janvier où même les flics en patrouille étaient blancs de givre. A treize ans, j'ai vendu tout ce qui pouvait s'imprimer comme journaux, entre l'arrêt des fiacres de Central Park et la vitrine blindée pour les faux diams de Tiffany. A quinze ans, j'ai pris le tender pour Frisco et j'ai débarqué sur les docks avec vingt-cinq tonnes de charbon ; j'ai remonté dans le nord, toujours plus haut, jusqu'aux cascades… Je me suis arrêté quand j'ai eu de la neige jusqu'au cou et que les grizzlys ont eu l'air de vouloir me friser mon duvet de moustache. C'est dans la dernière cabane avant les banquises que j'ai rencontré Wilhelmina. On a commencé à la poêle à frire et au manche de pioche à se tabasser tant et tant qu'on a fait fuir tous les écureuils et les castors du Chattanooga, et puis ça s'est fini au printemps dans les grandes bruyères qui poussent en trois jours sous le plus violent soleil du monde ; nos amours féroces roulèrent dans les hautes herbes du Nouveau Monde et jamais je n'aurais dû la quitter… Mais il y avait ces histoires d'or et d'aventures, les vieilles légendes des vieux Indiens voyous. Alors, à l'automne, quand l'eau coule verte entre les rochers et que le ciel sur les sapins est d'un bleu d'orage, j'ai pris mon Remington 33 et la pirogue des grands départs.

Jamais je ne revis Wilhelmina.

Les nuits sont calmes en banlieue. C'est facile à comprendre d'ailleurs. Dans les coins où les gens travaillent, la nuit est faite pour dormir, pas d'histoires. On a remonté les réveils à bloc et, en attendant, on pique le gros dodo. Burt Slantini… Tu parles si j'ai une tête à m'appeler Burt Slantini… Je me demande même si j'ai bien une tête à m'appeler André Marcier… Car je m'appelle André Marcier, ce qui ne surprendra personne, dans la mesure où n'importe qui peut s'appeler André Marcier. Pas Mercier, Marcier. Spécialité : prof depuis toujours et inventeur de biographies animées. Un rêvasseur.

Cela m'arrive quand le sommeil tarde et que je m'emmerde un peu entre les draps. Je me fais alors une vie dans les grandes largeurs, la belle existence cinémascope… Incroyable ce que ça peut rêver, les enseignants, peut-être plus que les enseignés. On est tellement forcé d'être raisonnable au long du jour qu'il faut bien que les envies vous sortent à un moment ou à un autre ; je me fais des vies-folies, des scénarios… Ce soir, c'était l'aventurier sans attaches, mais faudrait pas

croire que c'est le seul modèle. Quelquefois je fais dans l'austère, le renfermé. Je suis le savant XIXe siècle en redingote élimée qui essaie sur lui-même des vaccins imprécis et qui, secoué de fièvres en tempêtes, sauve *in extremis* le jeune fils de son unique étudiante.

Mais qu'est-ce que j'ai ce soir ? Ce doit être la chaleur… Le rhum aussi. Sauvignon au bistrot et rhum martiniquais au gourbi, les cancrelats ne sortent pas encore des murs, mais il ne faudrait pas trop tirer sur la ficelle.

Voilà ce que c'est que d'avoir la vie où il ne s'est rien passé… On finit dans les liqueurs fortes. La flemme d'aller au robinet m'enfiler le verre d'eau, c'est si tiède, si javellisé, une flotte au goût de H. L. M.

Enfin rien passé, c'est vite dit, j'ai tout de même traversé une certaine épaisseur d'existence avec l'enfance plutôt guillerette, les années étudiantes un peu bébêtes mais rigolotes quelquefois, les années de parlotes… Quai de Seine, j'ai commencé alors à aimer Paris, les cinémas dans les rues étroites des vieux quartiers, le monde des sandwiches, des orchestres en sous-sol, les bals à la Bastille et les vacances en Bretagne où il y avait toujours du vent.

Dès septembre, la villa ne séchait plus ; je zigzaguais à vélo dans le jardin des flaques, les feuilles étaient rousses d'un coup, imbibées et molles sur les graviers lavés par les averses… Je lisais beaucoup, Schopenhauer et la Série noire… Je voyagerai, bien sûr ; la Bretagne avait son charme, mais il se fanerait, il viendrait un temps où je ne viendrai plus à la villa… Maman appelait de la cuisine, je partais par les rochers chercher les crabes pour les soupes du soir… Pourquoi ai-je dit qu'il ne s'était rien passé ?… Je me regardais dans ces petits bassins qui retiennent la mer et qui parsèment les grèves de Crozon-Morgat ; je rentre à la nuit, le sac plein, mes bottes prennent l'eau. Dix-neuf ans déjà. La nuit sent l'huître et j'en salive. J'ai l'avenir alors, ouvert comme un coquillage, je n'y pense guère, mais il est là, vert sur l'Océan…

J'ai eu la passion longtemps des livres où l'on raconte des vies brisées… Pianiste du Carnegie Hall, concertiste international, smoking, autographes, Waldorf Astoria, chambres au Carlton, femmes en fourrures, Chanel et Stravinski, et puis tout d'un coup c'est le Bowery ou la porte de Clignancourt ou le bastringue à Clermont-Ferrand ou Istanbul… Les mêmes doigts courent sur une casserole désaccordée, personne ne reconnaît les épaves ; tous les soirs, pour trois whiskies à un dollar les cinq, le King du concerto joue *Singing in the rain* et *Yankee Doodle Dandy* quand un Amerlo chaviré lève son verre à l'autre bout du comptoir… J'ai eu la passion de la déchéance. En général, entre la salle Pleyel et l'arrière-salle du Mirliton, il y a une femme ; c'est elle qui explique la chute, elle a trahi ou elle en aimait un autre, et la star a plongé, d'un coup, comme les étoiles filantes qui

partent du plus haut et piquent une tête dans les gouffres, les soirs de belle lune sur les berges océanes : Moi, je n'ai pas eu le même parcours parce que je n'avais pas grimpé bien haut, mais j'ai rencontré la fille qui m'a basculé. Et comment.

Je ne m'en parle jamais, ou si bas que je m'entends à peine, un souffle comme faisaient ses lèvres près de mon oreille lorsque je l'avais encore contre moi et que je croyais être le patron du monde…

« Pourquoi vous ne vous mariez pas, monsieur Marcier ? Pourquoi vous ne partez pas en vacances, monsieur Marcier ? Pourquoi vous demandez pas un poste en lycée, monsieur Marcier ? Pourquoi vous ne vous achetez pas d'autres meubles, monsieur Marcier ? »

Parce que M. Marcier n'a pas envie, madame la gardienne. M. Marcier n'a plus envie de rien depuis longtemps…

Trois heures dix. Ce sera dur demain, je ne vais pas tenir la forme. En première heure, ça ira, je leur fais une interrogation écrite, après deux heures grammaire et orthographe. Une heure lecture expliquée. Repos. Deux heures d'explication de texte. Corrigé de rédaction… Sortie.

Les aiguilles tournent et, au lieu de dormir, je suis là à rêvasser, à me repasser le vieux film, celui où un jeune type qui s'appelait André Marcier rencontre une femme qui s'appelait Sylvana… C'est vrai que j'aurai eu cela, balades dans les ruelles de l'Italie… Il n'y a que la mer que nous n'aurons pas vue ensemble, nous n'aurons pas mêlé nos pas sur une plage… Nous nous l'étions promis, ce devait être en octobre sur l'Adriatique, lorsque commencent les brumes et la saison des pluies… Je retournerai à Rapallo en septembre. La tombe est très ancienne et pleine de mousse, c'est un caveau de famille et c'est étrange, un si vieil édifice pour une fille de vingt-trois ans… Il y a un ange sculpté qui lève des yeux de marbre gris au milieu des cyprès et des couronnes rousses. Il pleut toujours sur Rapallo… Merde ! Où j'ai foutu cette bouteille ?…

Idiot de continuer à manger la bouillie de la vie quand elle a un sale goût. J'ai rajouté un peu d'alcool pour avoir le courage de continuer à manœuvrer la cuiller, et puis j'ai atterri ici, en plein cafouillis, j'ai fait le professeur parce que c'était la seule chose que je savais vaguement faire, et je suis resté parce que tout m'a retenu… Ces murs sonores, les escaliers qui grouillent, les Bouzarache et leurs assiettes de couscous qu'ils me montent à la fin du ramadan, et les gars que j'ai commencé par haïr pour leur vulgarité, leur vantardise… Oui, ils m'ont retenu. Si je suis là encore, douze ans après, c'est grâce à vous, Angelots…

Je devais conquérir des empires, Sylvana, passer les fleuves à gué,

cravater des chimères, et voici qu'avec les premiers froids de décembre je m'engonce les orteils dans les thermolactyls… Il a fait si froid toutes ces années, petite, si froid…

J'ai mes gosses qui me sauvent la vie ; c'est en me bagarrant contre eux pour eux que je ne me suis pas noyé dans les larmes. Il m'en pousse encore comme cette nuit parfois, elles viennent, elles connaissent le chemin, la descente jusqu'au menton, les rigoles… Mais c'est rare, je tiens bien le coup, j'ai les mômes avec moi qui font barrage. Tenez bon, les petits gars, il y a le gros orage qui se prépare, et je n'ai plus assez d'eau de feu pour l'endormir…

Encore une nuit à éteindre au séresta, troisième comprimé ; avec le quart de litre de bibine, ça va faire le mélange à tomber raide… Longtemps que je n'avais pas eu cette angoisse. Dors, Marcier, récupère, la culture t'attend, tu dois la faire pénétrer au cœur des masses populaires… Le boulot auquel tu crois sans plus y croire… Allons, tu sais bien que tu es seul, et pour l'éternité.

V

BELOUTIER m'en veut.

Je ne peux pas dire que certains signes fugaces me renseignent sur son degré de haine, mais il est évident qu'il me déteste. Beloutier me hait de toute son âme. Il me hait de tout cœur, à tombeau ouvert. Il a fait don de sa personne à la haine. Il s'y voue, s'y vautre. Il hait comme Roméo aime, Pelléas adore comme lui exècre, avec profondeur, concentration et don de soi.

Je mange en face de lui au réfectoire. Chacun a sa place dès le début de l'année et pas question de changer, cela entraînerait un drame dans la distribution des ronds de serviettes. Résultat : trois fois par semaine, je mange mes maquereaux au vin blanc ou mes œufs durs mayonnaise sous des regards de haine pure… Les murs sont très hauts, très nus et vert tendre, une nuance jamais vue et qu'aucun pinceau ne pourrait reproduire ; c'est une alliance entre la feuille de laitue poussée sur le remblai et le cadavre de noyé repêché à la gaffe entre deux écluses… Les murs de la cantine ont été peints pour couper l'appétit. Exprès. De plus, un carrelage à mi-hauteur et les tables livides formica évoquent la morgue ou les salles d'opérations à haut rendement que l'on voit dans les films sur la première guerre mondiale, lorsque les bataillons tombent dans des nids de mitrailleuses et que le chirurgien débite en série de l'amputation.

Même avec des radis dans les assiettes et les trois coquelicots plastiques dans les verres à dents qui embellissent considérablement les tablées, j'ai toujours soupçonné les serveuses d'avoir balancé les opérés dans les poubelles avant de mettre les couverts, l'odeur d'eau de Javel qui règne en permanence me conforte dans cette opinion : les sanglantes éclaboussures, les longues traînées écarlates évoquant les grands découpages au scalpel ont disparu sous les seaux d'eau jetés à la volée. C'est un lieu haut, verdâtre, carrelé, puant et dégueulasse, bref un réfectoire, avec en plus l'œil de Beloutier pour faire passer le tout. Le résultat est que je suis capable d'avaler non seulement l'œuf dur mayonnaise, mais la tranche de gigot purée, le camembert au plâtre et la compote préconditionnée, en moins de sept minutes vingt-cinq. La fabriques à ulcères.

Près du plafond, un géant imbécile a cloué à la punaise une vue de Rio de Janeiro en plein carnaval, ce qui a empli des générations de profs de joie de vivre. Une carioca danse une samba, figée et

décolorée, par la lumière épinard qui filtre de la verrière – Triste Brésil.

« Ça va, Beloutier ? »

Il faut bien dire quelque chose.

Beloutier achève avec lenteur sa bouchée. Il ne mâche que du côté droit. Une carie peut-être. Il remâche, avale, introduit la langue entre la canine et la prémolaire en vue d'extirpation de filaments, fait « Slic », deux fois, déglutit, soulève son verre de rouge, le vide, gonfle les joues sous l'arrivée d'air d'une régurgitation, se tamponne les lèvres de sa serviette à carreaux, la remet dans les plis en lissant de la paume et articule :

« Ça va. »

Pendant ces différentes opérations, il ne m'a pas quitté des yeux et sa haine gonfle de seconde en seconde. Rassuré sur son sort, j'engouffre leur saloperie de compote en deux tours de cuiller, l'arrose d'un coup-éclair de 10 degrés 5 à la tireuse et décolle les fesses de ma chaise en émettant l'idée suivante :

« Eh bien, si ça va, ça va. »

Je suis déjà dans l'allée et m'apprête à bondir vers la sortie quand la voix de Chipandeau me harponne la nuque. Chipandeau a une voix qui secoue comme un prunier.

« Eh ! Marcier, t'as une minute ? »

Pas question, étant donné le ton, de ne pas l'avoir.

Ils me font place. C'est la table des profs de techno. Faut pas tenter de la leur faire. Ils ont tous la forte personnalité. Lents et sûrs d'eux-mêmes, ils arpentent les couloirs en pas appliqués, des calques et des diagrammes sous le bras. Ils grisonnent, ont la cinquantaine et pêchent, week-end venu, sur l'Yonne ou les bras de la Marne, là où le gardon frétille encore, lorsque l'asticot est vivace et le pêcheur habile.

« Je voudrais te demander, Marcier… »

Chipandeau a une blouse qui s'apparente au gilet pare-balles, surtout le lundi ; sa femme doit la lui tremper dans l'amidon : lorsqu'il plie les bras, le tissu casse avec des craquements de bois mort. Une blouse de laborieux pas pour de rire. Sa seule vue m'épuise.

« C'est bien toi qui es en salle 8 le mercredi ? »

Je ne me rappelle jamais le numéro d'une année sur l'autre… Je me repère au flair, et puis les gars savent, je les suis. Mais si Chipandeau me dit que je suis salle 8, je ne vais pas prétendre le contraire, et si moi je ne le sais pas, lui en est sûr.

« Oui, c'est moi.

— Y a du bruit. »

Je suis regardé. Dans ces cas-là, j'aurais plutôt tendance à avoir les oreilles roses et la terreur qu'on s'en aperçoive. Les technos mâchent lentement, les paupières à mi-pupille.

« Je sais… On fait une scène de L'Avare en ce moment et je la leur fais jouer, alors ça ne se déroule pas dans un silence de mort. »

C'est pas comme tes cours où l'on n'entend que ta craie qui crisse sur le tableau, pendant que des mômes crevant d'ennui recopient ce que tu as toi-même pompé sur un bouquin que tu ne leur donnes pas pour avoir une raison d'exister. Mais ça, je ne te le dirai pas, parce que le courage est bien la dernière chose que je possède.

« C'est peut-être très bien de faire le théâtre, mais ça fait du bruit. »

Je ne peux pas te dire que j'attache plus d'importance au fait que Khaleb soit tout à l'heure Harpagon et Alasso La Flèche qu'à celui qui te permette d'écrire dans le calme, mais ne viens pas trop me chercher des poux dans la théière, parce que…

« Alors, on va au café ? »

Je me retourne vers Mathieu qui se dandine.

« On y va. »

Respire, fiston, respire à fond.

« Je vais essayer de trouver une autre salle, dis-je. S'il n'y en a pas de libre, je vais leur dire de jouer plus doucement.

— C'est ça, dis-leur. »

Je sors. Ça commence à se détendre un peu vers l'épigastre, mais il était temps… Un jour, je vais me payer ce gros con prétentieux. Quand je pense à Chipandeau, c'est tout ce que je trouve à dire : gros con. Je n'arrive pas à trouver une expression traduisant plus exactement ma pensée profonde.

Dans le couloir, Mathieu rigole.

« Boxe le mur, Toto, et avoue qu'il était temps que j'arrive.

— La prochaine fois qu'il me cause, je lui réponds à coups de marteau, à ce gros con.

— Tu supportes pas l'ancien ouvrier, dit Mathieu, tu ne t'en aperçois même pas, ces types t'horripilent parce que, pendant que tu étais à la Sorbonne, ils trimaient à l'étau-limeur.

— Je ne les supporte pas parce qu'ils se prennent au sérieux.

— Ils n'ont pas les moyens de ne pas le faire. Le détachement et le recul ne s'acquièrent que dans les milieux aisés. »

Tu as raison, Mathieu, je le sais, mais j'étranglerais Chipandeau et sa clique, vieux compagnons recyclés dans la pédagogie qui déboulent en attaché-case et air plastronnant et qu'il faut appeler *monsieur le professeur*. La promotion. Hier, ils travaillaient dans la ferraille, aujourd'hui dans l'apprenti. Chipandeau et sa bedaine comprimée dans le gilet trois boutons et son raglan d'amiral, l'air absorbé, le jugement définitif : « Tout ce qui leur manque, à ces petits gars, c'est de la jugeote ; ils ne raisonnent pas, alors ils ne foutent rien. Moi, je leur dis : pas de C. A. P., pas de boulot. » Il sait que ce n'est pas vrai,

que dans tous les cas ce sera dur d'éviter le chômage, mais ce qui compte pour lui, c'est que les gars suent de trouille, craignent l'examen, n'en dorment plus ; il a collé Alasso six heures quand le gosse a dit qu'il s'en tapait du C. A. P., et que, s'il l'avait pas, ce serait pas la mort… T'as raison, Alasso, cet examen, ça sert à Chipandeau à être peinard tout le long de l'an, protégé par votre trouille qu'il entretient en vieux renard… Je t'en veux, Chipandeau, j'ai dans les rétines de la mémoire des petites trombines de petits bonshommes à qui l'on a menti, que l'on a cassés, à qui l'on a collé des gueules rances et qui grattent sous ces longues verrières plates et assourdies que je vois de la H. L. M. J'en croise dix ans après… C'est ça, ton boulot, Chipandeau. Gros con.

Chez Paulette, le saucisson à l'ail embaume, à ce moment de la journée. Avec les gaz d'échappement des quinze tonnes au ras du comptoir et les fumées de la Cellophane qui rabattent sec, c'est pas du Chanel. Un quart d'heure avant la sonnerie, c'est le temps d'un petit noir. L'heure des profs. Rémy apporte quatre tasses d'une seule main. C'est plein à craquer : des routiers et les grouillots du *garage Tessard* qui éclusent un marc vite fait avant de replonger dans les vacarmes et les soupapes.

Beloutier nous a rejoints. Il parle foot avec Dumas… Des heures entières sur le gauche de Platini : la jacasserie des spécialistes. Son œil me suit, chargé d'humeur noire jusqu'au nerf optique.

Tout ça à cause de la bibliothèque.

On est deux profs de français pour les troisièmes années. Beloutier et moi. Et on a une bibliothèque à deux. La première année, je m'en suis occupé.

On voit déjà poindre la tragédie.

Tous les livres de poche étaient nus sur les étagères. A la fin de l'année, tous étaient abîmés. Le dirlo a reniflé trois fois et a lâché : « Monsieur Beloutier, vous serez désormais responsable de la bibliothèque. » Beloutier a rosi d'orgueil et, l'année d'après, il a pris la relève : trente rouleaux de papier bleu, du beau bleu séduisant des cahiers d'écolier qui nous a tant fait rêver, un stock d'étiquettes coupées en deux par l'économat pour l'économie, et que je te recouvre et que je te recouvre. Dextérité remarquable, le camarade Beloutier. Le 15 septembre, tout est prêt pour la rentrée. Le premier juillet, les résultats sont étonnants : tous les livres sont impecs. Personne ne les a touchés.

J'émets, conscient de l'énormité de mon affirmation, l'idée qu'un livre lu vaut mieux qu'un livre propre et je demande aux garçons pourquoi ils ne lisent plus. Ils me disent que l'auteur, ils connaissent pas, les titres, c'est trompeur, et que ce qui renseigne, c'est la couverture. Le bouquin qui sort le plus, c'est *Des souris et des hommes*.

« Ça vous a plu comme bouquin ?

— Ouais, m'sieur, ça a du fond, mais c'est de vraies souris… »

Il y a de la déception dans la voix : on les a eus. « Souris », à Bezons, a quand même un autre sens.

On a mis du plastique autour des livres à présent. Il y a du mieux. On lit un peu plus, mais le résultat est la haine de Beloutier. Il ne me pardonnera jamais d'avoir dû enlever ses papiers bleus. En plus, il avait écrit lui-même les titres sur l'étiquette, en script, avec l'auteur et le numéro.

Faut y aller. Soleil blanc sur le macadam. C'est l'heure moche du ciel en zinc sur les ateliers…

Mathieu se dandine vers les gars qui l'attendent, harassés. On se retrouvera ce soir, au sauvignon, après la classe… Treize heures à Bezons, le moment des sirènes et des dernières bouchées. On a toutes ces heures devant, les après-midi durailles à tirer seconde par seconde, les barbotages dans les huiles lourdes et les cambouis… Ça ronfle déjà chez les fraiseurs, je les vois en passant, les morpions de première A, tout minos, tout mâchurés, à rissoler sur les établis… Ils joueront ce soir, à l'arrêt d'autobus ou dans les cours des cités à bricoler à douze une mob chouravée…

La belle enfance, morveux ! et à la bonne vôtre.

Il doit pleuvoir sur Rapallo.

VI

ILS retiennent leur souffle.

Sur la pointe des pieds, en ballerine, Alasso grimpe sur l'estrade, s'approche du bureau, l'œil fureteur. La main hésite sur le bois.

Pas une mouche… Je pourrais entendre le grincement de la craie de Chipandeau dans la classe voisine.

Alasso ouvre un tiroir, farfouille… Il procède scientifiquement ; les feuilletons à l'américaine font école. Hurlement. La classe bondit de joie : Khaleb traverse en obus, atterrit vers le voleur, cavalcade autour du bureau, ma chaise tombe. Dans le fond, les gars se soulèvent pour mieux voir.

« *Hors d'ici tout à l'heure !* »

Alasso-La Flèche, acculé entre le tableau noir et l'armoire, ouvre la bouche, bloque une beigne et reste cloué par la pogne-de Khaleb-Harpagon.

« *Et qu'on ne réplique pas !* »

La scène est partie et ils me sidèrent. Ils n'ont pas le classique Garnier à la main ! Ils ont appris le texte.

« C'est mieux de jouer les mains libres, m'sieur, dira Khaleb, comme ça je peux le tarter pour de vrai. »

Harpagon rampe sur l'estrade, larmoie. Alasso a repris du poil de la bête. Il joue en truand acrobate. Il grimace, rebondit, shoote dans le vide, tire la langue, plus qu'à l'aise, en pleine huile, en pleine peau.

« *Attends, ne m'emportes-tu rien ?*

— *Que vous emporterais-je…*

— *Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs…* »

C'est la fouille. La Flèche debout sur le bureau, et Harpagon qui lui délasse les boots. Les gars sont aux anges, Gros Con doit étouffer à côté. S'il vient nous déranger, je l'assomme à la boîte à craie.

Alasso en chaussettes, chatouillé sous la plante, se tord comme un ver, sanglote, s'étouffe, hoquette enfin :

« *La peste soit de l'avarice et des avaricieux.* »

Khaleb bloque la cheville, saute sur le bureau qui plie sous la charge et porte une clef de catcheur à son valet.

« *Comment ? Que dis-tu ?*

— Vas-y, Alasso ! »

C'est Bautru qui a crié, il encourage son pote. Sacré Molière !

« *… et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là.* »

Hors d'haleine, Khaleb s'écroule. La salle explose en applaudissements. Ils se retournent vers moi. Ils ne se sont pas trompés une fois. Ils attendent le verdict.

« Vous vous défendez, dis-je. On doit pas le jouer comme ça souvent, mais c'est très bon. Maintenant les critiques. »

Vintalin pointe l'index vers Alasso.

« Tu dis *Je parle à mon bonnet*, et t'as pas de bonnet. »

Je m'apprête à intervenir pour expliquer que c'est symbolique, qu'il suffit de suggérer, que le théâtre est l'art de…

« J'en apporterai un », dit Alasso.

Problème réglé. Je me tais.

« Moi, dit Blézot, je trouve que Khaleb, il a oublié qu'Harpagon, c'est un vieux. »

La remarque porte.

« Il peut être encore agile », se défend Khaleb.

Je sens que ça l'embête. Il n'a pas pensé à ça.

« Ce que tu peux faire, c'est avoir mal aux reins de temps en temps, dit Marlinet, ça peut même être encore plus marrant. »

Khaleb réfléchit.

« Faut voir.

— Un vieux mec qu'est en colère, dit Alasso, il oublie qu'il est vieux, il fait des bonds.

— On fait une autre scène, m'sieur ?

— Mais avec plus de personnages cette fois. »

Je prends celle où il y a le plus de monde : La Merluche, Brindavoine, Maître Jacques, Valère, Harpagon, Cléante, Elise.

« On va la lire, d'abord, sans la jouer ?

— Ouah non, m'sieur, gémit Alasso, on joue tout de suite.

— T'es dingue, dit Bautru qui fait Brindavoine, on n'est pas rodés, nous… »

Ça veut dire qu'Alasso, lui, l'est. Rengorgements.

Si je pouvais arriver à le sortir du fleuve… Il reste un rôle : Valère.

« Ranier, vous voulez jouer Valère ? »

Il me regarde, tout ruisselant d'eau de rivière. Comment sont les naïades, bonhomme ?

« D'accord. »

Il a accepté… Il va peut-être penser à autre chose pendant quelques minutes… Mais à quoi pense-t-il d'ordinaire ?

Ils s'organisent, discutent. Je suis exclu. Ils se sont mis d'accord. Je m'installe au fond, ils ont pris toute la scène, c'est-à-dire toute la salle.

« Les trois coups. »

On sait respecter les traditions dans les banlieues. Grugeot frappe avec le grand compas de bois pour les cours de géométrie.

Ils dorment, les valets, ils ronflent même, emmêlés. Valère regarde Elise qui minaude muettement près du placard. Dame Claude dort debout, le menton sur son balai… Sieste et farniente, tout repose dans la maison de Molière, et voilà Khaleb cousu de lumbagos qui coupe net les ronflements ; tous s'élancent, balaient à tour de bras, essuient les murs, frottent les vitres, le parquet, les chaises, affairés, dynamiques : v'là le patron, les mecs, faut en remettre.

Je regarde Ranier : il joue juste, sans forcer, moins extérieur que les autres ; Vintalin-Dame Claude en rajoute, claque des dents, se remonte le corset, tire sur sa jupe, ramasse les balais, tord des serpillières.

« *… et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort…*

— Allez… Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche… »

Brindavoine se mouche en cor de chasse. Ils se déchaînent. Maître Jacques a fourré quatre pull-overs sous son tee-shirt.

« *Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère ?*

— Oui, si vous me donnez bien de l'argent. »

Merde, la sonnerie.

Ils reviennent vers leurs places, lourdauds, ramassent les cartables, sortent du jeu… Sous les projecteurs, sur la scène illuminée, les costumes du théâtre brillent de toutes leurs paillettes, les masques blancs des comédiens, le nez des clowns et les perruques folles, les fards, les grands décors truculents rouge et or meurent sous la rampe qui s'éteint.

« La plaie, soupire Alasso, deux heures de techno à se taper… »

Ils sortent en traînant la savate.

« On reprendra la scène, m'sieur ? » demande Harpagon.

Mon Harpagon de l'Ouarsenis… Khaleb le bel acteur qui fraisera sa vie sur les chaînes de Billancourt.

« Oui, Khaleb, on la reprendra. »

Ils sortent. La classe est vide ; partis, les baladins.

Aujourd'hui, 24 avril, *L'Avare* fut joué au C. E. T. Bezons.

VII

KHADIDJA est venue me demander un bonbon.

Je somnolais sur les copies, malgré les montées et descentes des gosses dans l'escalier, et on a frappé. Elle était sur le seuil avec trois mouflets renifleurs à morves rétractiles qui sont ses frères. Khadidja a cinq ans, elle hurle dans les couloirs, fait pipi dans l'ascenseur et s'est fait broyer deux doigts l'année dernière en mettant la main dans l'engrenage de la machine à laver achetée par son père, à tempérament, lors d'une vente promotionnelle. Un mois d'hosto où on lui a soigné en plus une conjonctivite et une toux chronique qui réveillait la cité toutes les nuits. Comme je suis allé la voir plusieurs fois, nous sommes devenus amis. Elle sera très belle. Pour l'instant, elle passe son temps à battre ses frères sous des prétextes futiles et à regarder sa sœur aînée taper à la machine en vue de son entraînement au C. A. P. de sténodactylo.

Je n'avais pas de bonbons. Ils sont entrés quand même et regardent par la fenêtre en chuchotant en arabe. Ils voient d'ici le même spectacle que de chez eux, mais en plus haut, cela ne semble pas cesser de les étonner.

Samedi après-midi. C'est le moment des coups de marteau et des scies électriques. Le nombre de bricoleurs par mètre carré de H. L. M. est exceptionnel. Je laisse tomber les dictées. De toute façon, il est temps d'aller faire des courses.

Le supermarché s'étale le long des berges à la frontière imprécise d'Argenteuil, près du viaduc, là où, le dimanche, les musulmans achètent les poules vivantes, les piments par cageots et les moutons bêlants sur le toit des camions. C'est un hangar cerné de parkings toujours bourrés… Les clientes enfournent des caddies entiers dans les malles arrière des bagnoles, le mari resté au volant finit de lire *L'Équipe*… Les gosses cavalent entre les carrosseries. Ils font le marché d'un coup pour la semaine, tout sous cellophane et bien lyophilisé pour la conservation… On bouffe sous vide par ici, on est les rois du plastique et de l'emballage perdu.

J'ai garé ma voiture à cheval sur les lignes jaunes et me voilà entre les rayons à zigzaguer du chariot entre les petits pois en solde et des buildings de boîtes de lait en poudre. Aznavour là-dessus, à péter les haut-parleurs… Trente mètres avant les batteries de caisses, on ne s'entend plus, tellement les touches crépitent. Elles ne s'amusent pas,

les filles, l'eye-liner se délaie dans les sueurs, vingt mètres de queue et le soleil sur le préfabriqué, ça fait couler le mascara, et s'agit pas de compter 3,95 quand c'est 3,80, on a l'œil par ici… L'argent ne pousse pas sous le pas d'un cheval.

Je passe par la travée biscottes, pain de régime, pain Jacquet, coupé, pas coupé, en tranches fines, gros module, toutes les variantes, j'en achète pour la semaine, ça m'économise le boulanger… Côté liquide c'est le festival : de la limonade pour tous les goûts, du dix degrés de Sidi-Bel-Abbès au Cordon rouge Veuve Clicquot. Je refais le plein de rhum blanc.

Le rayon Pernod se vide à vue d'œil, ce qui permet de s'apercevoir de la percée du printemps. Il y a des pays où le bourgeon renseigne ; ici, ce sont les vides dans les étagères d'anisette… A chacun sa façon de saisir l'arrivée des beaux jours.

Biftecks préparés, boîtes à œufs calibrés, sardines à l'huile et les bonbons pour Khadidja… Je n'oublie rien. Je suis un bon célibataire : j'ai au fil des années évacué toutes les inutilités, supprimé tous les oublis… Les courses regroupées me coûtent un minimum de temps.

Embouteillages ferraillants dans les allées… Aznavour se répand en confiture, des poudres à laver jusqu'aux télés couleur.

Je manie le chariot en virtuose, double des familles par paquets. J'évite le coin des charcuteries toujours surchargé… Je suis un spécialiste.

Si je prenais des ananas en boîte ? Ça me fait un détour, mais j'ai bien droit à une gâterie… J'ai toujours aimé les ananas. C'est un peu ridicule, un vieux prof dans sa kitchenette qui s'ouvre pour lui tout seul une boîte d'ananas… Je m'en fous bien à présent, je dégusterai le jus quand viendra le soir par la fenêtre ouverte, quand les hurlements des mômes se seront apaisés avec les cavalcades des séries western…

« Bonjour, m'sieur. »

Je pose ma boîte d'ananas au fond du caddy et le sourire me vient tout seul : Ranier est là.

Il a des cartons Vittel, des fonds de tarte et des lentilles au naturel. Il tient à la main une liste impressionnante.

« En mission spéciale ? » dis-je.

Il regarde mes deux bouteilles de rhum. Je m'en fous. Il sourit.

« Je crois qu'on bouche le passage. »

Nous démarrons, roues dans roues. Course de chars, Ben-Hur. Pourquoi est-ce que je pense à cela ?

C'est la queue. Je rencontre souvent des élèves ; trois habitent la cité et, quand je passe devant le garage du rond-point, il y en a toujours un paquet qui rêve et rôde devant les meules. Lui jamais, c'est la première fois.

« Tu habites le quartier ? »

Il indique du pouce.

« Cité des Fleurs, dans les nouveaux bâtiments. »

La caissière a des ongles sanglants, un rouge laqué de boucherie chevaline ; j'entasse mes provisions dans mon filet, 297 francs 65. Le rhum augmente.

Ranier a deux cabas. Je l'attends.

« Je vais prendre le bus ; au revoir, m'sieur.

— Je peux te ramener. »

Il proteste un peu, mollement. On a pris la voiture et je roule le long du cimetière.

Cramponnée à l'angle de pierre d'un cimetière italien, elle dort là et nous devions traverser en météores ce temps et ces espaces… Jamais la mort ne fut autant un rendez-vous manqué… Je viendrai en septembre, Sylvana, comme chaque année, cette longue journée de train, le car dans la campagne et, au bout de l'allée, les grilles mouillées où commence ton royaume ; je grimpe en zigzag à travers les éboulis, les chapelles moussues ; les herbes folles soulèvent les dalles : famille San Pietro Magiorno. Voici les vitraux des caveaux centenaires des familles Arriggi, Camallo ; je connais tous les noms, toutes les pierres, chaque colonne, et l'ange aux yeux creux toujours ruisselants. Tu m'as lâché, Sylvana, et il arrive que je t'en veuille.

Samedi d'Argenteuil, la bagnole cahotante, et mes deux litres de pousse au rêve, tu crois que je ne vois pas comme je suis devenu minable ?… Oublie-la, lâche-la comme elle t'a lâché.

« Je peux te poser une question ? »

Il acquiesce, vaguement inquiet.

« Pourquoi regardes-tu toujours la Seine ? »

Les voitures se sont espacées. C'est plus calme par ici, les grues et les pelleteuses sont immobiles sur les chantiers.

« Ce n'est pas la Seine que je regarde, m'sieur. »

Je le sais bien, petit, je le sais bien…

Ici commence un étrange samedi.

VIII

Entre les hauts de la Z. U. P. et la nouvelle gare, le paysage est si définitif que l'on ne peut pas croire qu'il y ait des endroits différents. On regarde les bâtiments, l'alignée des blocs, les tours encastrées, et on sent que ça ne s'arrêtera plus, que ça va gagner partout, qu'il n'y a plus de villages et que les collines et les forêts font déjà partie du monde du passé ou du cinéma. On est dans le piège avec les types en maillot de corps qui se farcissent les émissions de l'après-midi dans leur îlot ferraille-béton, enfouis dans le skaï de leur fauteuil-mousse, avec les gosses qui braillent sur les toboggans et qui s'en foutent bien de n'avoir jamais vu d'herbe. Les braves dames tricotent, le dos collé aux vitrines du centre commercial, elles ont trop de mal à se sortir du budget-fin de mois pour avoir des regrets de belle nostalgie… Fin de mois, fin de moi, fin de tout… Ranier hausse les épaules vers le ciel blanc.

« Je peux pas dire quand ça m'a pris, mais un jour j'ai plus eu envie de continuer à vivre dans tout ce moche… »

Une heure qu'on déambule, de cour en parking, à petits pas de pépés… Si je voulais qu'il parle, il parle ; de ce point de vue, c'est réussi.

« J'y suis depuis petit pourtant, mais je peux plus. Non que je sois mal, on a un F 3, j'ai ma piaule, je suis pas malheureux, mais dès que j'ouvre un œil, ça commence, je suis dans le moche. »

Des panneaux devant les Coopérateurs : *Les prix explosent*, *Coup d'arrêt à la hausse*. On joue *La Main de fer du karatéka* au Roxy.

« … au collège, c'est pareil, c'est le même monde, c'est la même couleur qu'ici ; même les gars de la classe, ils font partie de l'ensemble, ils sont bien à l'aise finalement, ils sont nés là-dedans et ils vont y rester, c'est normal pour eux, ils vont avoir le C. A. P. pour être encore mieux dedans.

— N'exagère pas, ils ne sont pas emballés par la vie qui les attend, à part quelques-uns… Même Grugeot, il répète ce que son père dit, mais en lui-même… »

Parking central. En short et socquettes, des costauds tout tendres effleurent les capots de chiffons aériens. L'été est un peu là déjà et ils en ont retrouvé les pauvres rites…

« Il est formidable, le père à Grugeot. Il en chie comme un Russe depuis qu'il est rentré arpette à douze ans, il en a pissé des larmes de

rasoir toute sa vie d'atelier, et ça lui plaît tellement qu'il y envoie son fiston pour qu'il se rende compte combien c'est dur et que c'était pas des vannes ce qu'il racontait. »

Il est difficile de regarder quelqu'un près duquel on marche ; on en est réduit au clin d'œil latéral, hypocrite, mais dans la voix il y a tant de haine que je m'arrête.

« Il en a peut-être bavé, le père Grugeot, mais c'est quand même un vrai salaud. »

Je me rappelle sa voix quand il avait dit qu'il n'irait jamais en usine. D'où te vient cette révolte, petit homme ? Ce gosse crache son univers par tous les pores de sa peau…

« Et vous, m'sieur, comment vous faites ?

— Comment je fais quoi ? »

Il me regarde, pas dupe.

« Ça vous plaît, tout ça ? »

Ce geste englobe notre vie : le collège où nous passons nos jours, nos nuits dans les grands cubes dressés en marge du fleuve, les cheminées en enfilades comme les barreaux d'une grille qui nous raie le ciel ; nous sommes dans le même baquet, à surnager dans l'eau sale.

« Pas tous les jours, mais… »

Il sourit. Ça le soulage peut-être de savoir que moi aussi, par moments, j'ai des envies de vrais soleils.

« On va prendre un pot ? »

Il est d'accord ; deux heures que nous déambulons dans la cité… Elle ne finit jamais ; ici commencent les chantiers, la nouvelle tour s'achève, vingt-sept étages, verre et ferraille. On y rissolera dur dans les mois d'août, d'autres poussent déjà… Il y a quelque part un dieu insatiable qui plante du béton, aplanit les espaces découverts…

Un monde fou dans le pub, gongs légers des boules de billard, rigolades et crachouillis des percolateurs ; ça sent l'anis, la Gauloise, la chaleur cogne en force derrière les vitres-securit. Une couleur d'aquarium.

« Deux cafés. »

C'est drôle de le voir si près. D'habitude, il est à vingt mètres sur ma droite, il est un au milieu de trente-deux, et là il est un, tout seul.

Samedi, au café de la Z. U. P. d'Argenteuil. Il y a quelques années, je filais sur Paris, je m'accoudais aux Tuileries, les terrasses du vieux monde, les balustrades de pierre, les musées… J'aimais encore baguenauder dans les époques ; les hommes prenaient alors le temps de se sculpter de loin en loin une statue, histoire de s'améliorer un peu l'environnement. Cela aussi m'a passé. Je n'en ai plus envie.

« Je voudrais te poser une question.

— C'est quoi ?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'Incas ? »

Il repose le café, regarde les grues immobiles au-dessus des antennes-télé.

« C'est rien… J'avais lu un ou deux bouquins, alors, quand ils ont vu ça, ils ont cru que je me passionnais…

— Et c'était vrai ? »

Il ouvre son blouson, fourrage dans ses cheveux.

« Les photos surtout, les grandes ruines avec les montagnes vertes… »

Il cherche des mots… Avec quoi peut-on raconter le Pérou quand on s'empêtre dans nos régions ?…

Il nous faudrait une autre vie pour pouvoir en causer.

« Ça m'a plu, c'est un endroit où j'aimerais… Enfin des conneries, quoi… »

Pourquoi des conneries ? On a bien le droit d'avoir le Pérou dans la tête, on a dû tous passer par là avant de rentrer dans les réalités coutumières. Je rassemble de vagues savoirs que je transforme en question.

« C'était Cuzco, leur capitale ?

— Il y en a eu plusieurs. Cuzco était la plus grande ville… Ils en ont construit plein, on les a jamais retrouvées… Des Espagnols l'ont écrit quand ils sont revenus. »

Amer, le café. Je me penche.

« Et tu crois qu'il y a des villes perdues ?

— Oui. La jungle recouvre tout. Elle pousse drôlement vite. »

Discussions banlieusardes sur les cités englouties de l'empire inca, le samedi après-midi, entre un prof rétamé et un futur fraiseur qui tient ses affirmations des éditions machin-chose pocket : tout sur les Incas en dix minutes, l'Amérique précolombienne sans rire et sans pleurer. Discussions passionnantes.

« Vous n'avez jamais voyagé ?

— Un peu. Autrefois, mais jamais si loin. »

Il me regarde. Je sais que tu es étonné de voir que je ne bouge pas, que je sois tout seul…, que je ne parte pas durant les vacances. Pourquoi reste-t-il là les deux mois de l'été à mariner dans les chaleurs, entre ses rhums blancs et ses murs lisses ? C'est vrai que je reste, que je m'enfonce. Connaissez-vous Bezons au mois d'août ?… Les rues sont vides, on marche le long des rideaux de fer, il y a de l'ombre aux arrêts d'autobus… J'ai l'impression d'être seul dans la cité à certaines heures.

« Et toi, où pars-tu ?

— Cette année, il faudra chercher du boulot… Vaut mieux s'y prendre dès la fin juin… Avant, j'allais dans la Sarthe.

— Tu aimais ça ?

— Quand j'étais môme, ça allait ; du moment que j'avais mon

vélo, j'étais content. Après, ça change. »

Tristesses… Je me sens la bouche plombée. On est jojo tous les deux à ressasser nos marasmes. Tu as dix-sept berges, Toto, et rien n'est cuit… Moi, c'est une autre affaire.

« Je sais pas ce que je vais faire, mais, d'une façon comme de l'autre, faudra que ça claque. »

Il y a tant d'années que je me suis dit cela aussi, fiston… Moi aussi, je m'appelle parfois Burt Slantini et je navigue en pirogue dans les rapides made in Hollywood ; moi aussi, j'ai mes cités perdues. De moins en moins…

« J'peux vous demander un truc, m'sieur ?

— Vas-y.

— Pourquoi que vous restez ici ? »

Il m'aime bien, je crois, ça peut peut-être se déduire de la façon qu'il a de me regarder, un peu préoccupé… Inquiet au fond, il doit se dire que loin d'ici j'aurais une meilleure vie, de la plus belle joie…

« C'est difficile à expliquer… Je crois que j'aime bien enseigner, et je n'aime pas bouger ; ici, j'ai fait mon trou. »

J'ai creusé ma tombe. Je ne te connais pas assez, petit gars ; il faudrait un grand seau d'amitiés torrentielles pour que je te raconte Sylvana. Je réalise le vieux rêve ; oui, tel que tu me vois, devant mon décaféiné, alors que les murs chauds de la Z. U. P. m'écrasent, coincé entre les excavatrices et les grandes surfaces, je n'arrête pas de mourir pour une femme que j'ai perdue dans un autre temps…

Il n'insiste pas. Il sait que je n'ai pas tout dit. Il s'écrase. De quel droit il insisterait ? Il est un peu voûté déjà… Trois ans sur l'établi, ça lui a arrondi les omoplates, les cheveux bouclent. L'œil est calme avec, derrière, comme des rires qui ne sortent jamais.

« Tu as dit un jour que tu n'irais jamais en usine, dans un mois tu en finis avec l'école ; alors, qu'est-ce que tu comptes faire ? »

Il regarde la rue. Les vélomoteurs en grappes. Ça fume dur vers Berliet.

« J'ai peut-être trouvé un truc.

— Je peux te demander quoi ? »

Il me fixe, détaché.

« Je vous tiendrai au courant. Je sais pas si ça va marcher. »

Je comprends ça, il ne faut jamais parler sans être sûr. Il s'agite sur la banquette.

« J'veux pas vous retenir, m'sieur… »

Il a peur que je m'ennuie. Il craint de ne pas avoir la conversation à la hauteur.

« Tu ne voudrais pas faire un exposé ? »

Il rigole franchement. Il sait que tous les ans c'est la croix et la bannière pour avoir quatre types qui se dévouent pour parler de

n’importe quoi devant les autres. Toujours les mêmes thèmes reviennent : le racisme, la peine de mort, la musique pop…

« Sur les Incas ?

— Oui. »

Il hoche la tête.

« Les gars s’en foutent… C’est trop loin pour eux. Et puis le C. A. P. approche… On a du boulot en ce moment.

— Ne me raconte pas d’histoires ; tu n’as pas envie de le faire ? »

Il est content de voir que je ne suis pas fâché.

« Pas tellement. »

Je comprends ça, bonhomme ; il y a des choses dont il ne faut peut-être jamais parler, ce sont celles souvent qui vous tiennent trop à cœur, les mots manquent à l’appel, les autres ricanent et on reste avec ses Indiens splendides et ses temples dans la jungle en plein sur le cœur ; jamais alors ils ne seront plus lourds à porter plus massifs encore de n’avoir pas été traduits.

« Ça ne fait rien. On aurait d’ailleurs peut-être eu du mal à trouver une heure, tout va être chamboulé avec la préparation des examens… »

Je cause encore, j’aimerais lui demander ce qu’il pense de moi, de ce que j’ai fait pendant cette année… Qui suis-je pour toi ? qu’est-ce que je représente ?

Les tasses sont vides et le flipper redouble, des mitrailleuses lourdes crépitent à deux mètres cinquante de mon oreille droite. Je grimace et il se lève.

« Merci, m’sieur. »

On se serre la main, il soulève son cabas de mon coffre. On aurait pu parler encore un peu, on avait le temps finalement… Je ne sais pas si nous nous sommes dit grand-chose, je ne sais même pas s’il a compris que je l’aimais bien… Ranier, le petit gars de la rangée de la fenêtre… Le voyeur de Seine.

Rue Blanqui, Jean-Jaurès, et voilà ma cité. Chez moi, c’est là-haut, au septième, la fenêtre sans les rideaux. Je me gare entre les Simca et les Peugeot superbes… Devant l’escalier, la gardienne chasse mollement les mégots et les papiers de chewing-gum.

« Vous ne mourrez pas de faim, monsieur Marcier.

— Faut bien se nourrir, madame Bruma. »

Moi aussi, je sais causer de belle façon… De plus en plus, ce genre de phrase me vient sans effort ; encore quelques années, et elles me seront naturelles… Alors, et alors seulement j’aurai gagné.

IX

« Alors, qu'est-ce que c'est finalement un don Juan ? »

Ils triturent le classique Larousse.

« Un agressif », dit Khaleb.

Deux ricanent dans le fond : « Un mec qui a une bath de queue. » Je laisse glisser.

« Il est pas heureux, m'sieur, dit Blézot, il a des filles partout et il cavale quand même. »

Je proteste dans les rires :

« Blézot, tu décides de parler un peu mieux ou alors tu te tais, parce que… »

Blézot gonfle ses yeux d'innocence.

« Mais c'est vrai, m'sieur, c'est un type qu'est un malade, il lui faut changer tout le temps, sinon il est pas heureux… alors qu'il pourrait s'en trouver une super et arrêter les frais.

— Et toi, tu les arrêtes, les frais, la Glu ? »

Ils rient. Vintalin. Il a un côté beau gosse à l'œil cascadeur qui fait espérer qu'il en connaît un rayon dans la mignonne.

« Et pour toi alors, c'est quoi, un don Juan ?

— Ben, j'sais pas trop… c'est un dragueur, quoi…

— Un mec comme toi », dit Alasso.

Ils frétillent à présent ; Vintalin fait le modeste, s'étonne.

« V'z'êtes dingues, les mecs, j'drague pas plus que vous.

— Où est-ce que vous draguez en général ? »

Voix de coq de Marlinet :

« Au prisu, m'sieur.

— Ah ! ouais, m'sieur, les vendeuses au mono. »

Je les ai vus souvent. C'est vrai que c'est l'endroit rêvé. Parce que la pépée en blouse nylon qui vend des chaussettes est du même monde, celui qui rôde autour du S. M. I. C., et elle n'aura pas de mépris pour l'ajusteur ou le mécano.

« Et puis on est peinard, c'est pas des grosses têtes, elles font pas le coup de la dignité. »

Une fille qui travaille, c'est du sérieux. Il y en a dans les rayons parfumerie, ganterie, dentelles, qui participent un peu au monde des lumières et du brillant, et se sortir la greluche qui vous colle du Givenchy sur le dos de la main ou qui fait la réclame pour l'eau de toilette, c'est un peu s'embarquer Marilyn ou la Callas, et, si le

sentiment s'en mêle, on pourra acheter plus tard le frigo à crédit et la carrée polyester.

« Moi, dit Parinet, j'crois qu'on peut réussir par les femmes. »

Hurlements, coups de règle.

« T'es un mac, Parinet. »

Je regarde Khaleb : un arbre. Il ne participe jamais à ce genre de conversation. Les filles des faubourgs ne sortent pas avec les Arabes.

« Non, mais j'ai connu des mecs qui…

— Un mec qui fait bosser des filles, c'est de l'ordure parce que… »

Je m'égosille ; on est parti sur don Juan et faudrait tout de même penser à y revenir… Je m'en fous bien, de vos amours gadouilleuses… Je les connais, vos balades entre les rails d'autobus, vos bras maladroits autour des belles platinées, dimanche soir, entre Gennevilliers et les ports pétroliers ; quand vous roulez sur un carré d'herbe sale, entre les cuves et les wagons, il vous en faut du cœur pour vous aimer quand même… J'en ai suivi parfois de ces couples à bécots sonores qui se roulent des pelles véloces pour gagner un peu de bon temps sur le temps de vie… Ils s'embrassent en acharnés, les jeunots des périphériques, toujours la peur que ce soit l'heure de pointer ; ce sont les amours à toute allure le long des murs de brique… On les trouve affairés aux mêmes endroits : les zones que les lueurs des lampadaires atteignent à peine, les recoins que la lumière ne touche pas et d'où l'on voit miroiter le fleuve si noir… Ils s'espacent, les amants de la berge, ils baisent d'amours forcenées… Comme ce sera dur de se fabriquer des souvenirs plus tard ! L'hiver, entre le noir du ciné et les étreintes du crépuscule, ils se seront à peine vus… Simone, Marcelle qui bossait chez Potin, rayon des emballages, on n'aura même pas profité de vos minois, entrevus à l'entracte et dans les phares des bagnoles qui rentraient de Colombes, les soirs de match de foot… Sylvana, j'étais seul, toujours, dans ces balades… Rien ne ressemblait moins à nous que ces corps rapprochés qui s'éloignent dans les sentes, s'agrippent aux encoignures… Nous nous sommes aimés sur les places italiennes, à Vérone et Spolète où les rues étaient nues, trouées de soleil jusqu'à l'os des pierres… C'était un amour de grand jour et de ciel en grand large… ; vous ne connaîtrez pas cela, vous serez des furtifs du bisou, vous louperez tout, toutes vos chansons, vous ne savez pas ce qu'est une nuit douce et longue, une nuit de soie sur les remparts de Sienne. Il traîne dans vos baisers express des relents de goudron et de shampooing pour cheveux gras à trois sous les quatre…

« Ouais, mon pote, et c'est grâce à cette fille qu'il bosse à Air France, et en cravate. »

J'aurais été étonné qu'il ne sorte pas ce genre de phrase, Marlinet. Pour Marlinet, il y a deux sortes de boulots, ceux qui salissent et les

autres. Il rêve des autres ; faire n'importe quoi mais être sapé en dimanche toute la semaine, ça le fait rêver.

Sonnerie. Fin de la première heure. Terminé pour don Juan. Ils ont du mal à coller au texte, c'est le moins qu'on puisse dire ; il faut qu'ils parlent d'eux, qu'ils se ramènent en première ligne… Et puis, je n'avais pas la moelle ce matin, il y a des jours comme ça. Un petit astre maigrelet, rouge et frisquet, qui trempette dans la rivière derrière les câbleries nanterriennes…, j'ai pris mon noir serré chez Rémy avec les gars qui grillaient la première du matin ; j'ai senti déjà que ce ne serait pas la belle journée. Allez savoir pourquoi. Pourtant, c'était bien le printemps, ça se voyait à la couleur des bus. J'ai vu Khaleb et Alasso et la belle clique qui pétaradaient du Solex en sortant du souterrain ; ils ont croisé l'équipe d'ouvriers qui fait le jour dans une des tôles du quartier… Ils ne s'aiment pas, les anciens et les nouveaux, bleusaille d'un côté, vieux cons de l'autre, c'est comme ça qu'on se traite : on n'aime pas se rencontrer vingt ans en avance ou vingt en retard… Mégots dans les caillasses.

« T'as fait ta techno ? »

Ça sonne à moins dix. Le pire, c'est janvier, février, quand on commence les cours à la nuit, qu'il est huit heures avec le noir dehors et qu'il faut sortir les bouquins de grammaire, je me sens criminel… Dormez, petits, dormez encore sur vos tables, vous qui venez de loin dans les banlieues, depuis six heures levés…

D'habitude, je fais un effort, j'essaie d'apparaître un peu dynamique, mais j'ai trop traîné hier dimanche, j'ai éclusé pas mal, j'ai dormi la tête lourde. Une journée en pyjama, une journée pour rien.

Je les ai comptés : deux absents, Cordollet et Ranier.

J'avais vu dès l'entrée qu'il n'était pas là. C'est rare qu'il manque. Il était en forme samedi pourtant. Dix heures à peine. La matinée se traîne. Du coup, je leur ai filé une dictée aux première-mouleurs. Pendant les questions, je récupère un peu.

Khaleb à la porte soudain. Qu'est-ce qu'il fait là, Harpagon ? Il devrait être à l'atelier avec son groupe.

Il pousse le battant.

« C'est m'sieur le directeur qui voudrait vous voir, c'est rapport à Ranier. »

Quelque chose ne va pas, je le sens dans chaque fibre.

« Vous continuez à travailler, je reviens dans une minute. »

Couloir, je me retourne vers Khaleb ; les cheveux font paille de fer sur le front.

« Il est à l'hosto, m'sieur, j'crois qu'il s'est suicidé. »

X

Des couloirs en série, encombrés de matériel fragile et cliquetant, des tuyaux branchés et puis, derrière ces vitres dépolies, des formes qui se penchent, voilées… Est-ce que l'on soigne ici, ou pratique-t-on d'étranges tortures ?…

Quel rapport entre ce garçon lointain et gentil et cet univers compliqué et silencieux ? Une femme ouatée a tout à l'heure annoncé que le tubage a été fait. Des ascenseurs montent, huilés, des chariots glissent, tout est ténu, précis et fragile… Beaucoup d'appareils où des points lumineux tracent des sinusoïdes. Poste de réanimation 24. Un ange blanc, les paravents dépliés et, en éclair, cette femme aux narines dilatées, des tuyaux jaillissent, givrés de secrétions… Cramponne-toi, André, mon Dieu, je n'ai jamais supporté l'éther… Ça doit me venir du temps de mon appendicite.

Un type à barbe dure, marqué par la nuit, veston de ville sur la veste de pyjama, envie idiote de lui demander s'il a gardé le pantalon en dessous. Marc Ranier.

« Je suis André Marcier, le professeur de votre fils. »

Il hoche la tête. Il ne tient plus le coup.

« Ça va, ça ira bien maintenant. Je vais rentrer.

— Je vous appelle dans une heure si… »

Il fait « oui », boutonne son veston, remonte le col, déboutonne.

« J'aurais pas cru, dit-il, d'habitude c'est dans les films tout ça… »

Il a un geste vague vers le hall, vers les socquettes blanches d'une infirmière.

Il se décolle de la banquette, reboutonne le veston.

« Il allait bien pourtant, toujours le sourire, pas de drogue ni de saloperie comme ça se voit aujourd'hui. Vous en étiez content, vous ? »

Pauvre bonhomme… Cherche pas les raisons, va…

« Très content. »

Il hausse les épaules. Impuissance.

« Je vois pas pourquoi. Je l'ai ramassé ce matin et… »

Il craque, la face se défait, la bouche part à des kilomètres ; il est paumé, ce type. Il croyait bien s'en sortir avec le fiston, un métier solide dans quelques mois, et, un matin, il retrouve des déjections sur les quatre murs, trois tubes vides et un corps qui pèse des tonnes ; tout remonte alors du fond des temps, le baby gazouilleur qui rebondissait

au plafond en hurlant de rire, les premiers shoots dans les baballes semées d'étoiles…

Il se déboutonne, remonte le col, se torche les yeux d'un coup de poignet… Je me fouille, je n'ai même pas un mouchoir à lui prêter.

Il s'en va, saoulé à la fatigue.

Je rôde… Il y a des sonneries étouffées, des voyants qui s'allument, un monde de signes terribles, des gens asphyxiés ; ça crève dur, les humains… Et partout ces tuyaux, transparents et troubles vers de terre à gros diamètre.

« Habituellement, nous ne donnons des renseignements qu'à la famille… »

Il me laisse entrer quand même ; « professeur », j'aurais pas cru que ça fasse encore son effet, il a dû croire que j'officiais en lycée…

Cheveux blancs, blouse de nylon moutarde, une tête distinguée d'homme sans défaut ; l'idéal pour la télé : sauve les gens dans la semaine et joue au tennis les week-ends dans une propriété normande à poutres authentiques. Des dames sveltes servent le thé et rient avec belle éducation sur des balancelles. Je le hais.

« Il peut rester des séquelles. Un estomac n'est pas un sac que l'on vide, que l'on emplit comme un panier de ménagère. Il est à craindre que des échanges nocifs aient eu lieu… Cela me semble inévitable et il va falloir évaluer les dommages, – surtout au niveau du système nerveux… »

Il lit des dossiers en même temps, signe des papiers. Le vrai P. D. G. Elégant en plus.

« Je le garde encore en observation. Pas de visite avant trois jours. »

Je me lève. J'ai l'air con. C'est un destin aussi d'avoir l'air con. Je dis merci et sors.

Parc d'hôpital, des êtres maigrelets dans des robes de chambre ouatinées errent, les pieds nus dans des pantoufles écossaises… Sur des bancs, devant les fusains, des yeux stagnant d'une nuée à l'autre… Les gazons des hostos ont des couleurs laquées. Des fleurs hygiéniques poussent au carré devant le guichet des urgences… Je sors dans les klaxons d'ambulance.

Qu'est-ce qu'il lui a pris ?

Je me demande si samedi il n'a pas eu envie, à un moment, de me parler vraiment. Je n'ai peut-être pas su entendre… Moi aussi, je suis enfermé dans ma marmite. Il devait avoir déjà l'intention de se mettre en l'air, il n'a pas dû décider ça à la minute ; rien que pour se procurer le valium et toutes les autres cuisines, ça a dû lui demander une préparation. Et puis je ne suis pas gai, j'ai une si triste gueule, je dégage une telle fumée de désespoir qu'il suffit de me regarder et on court acheter le revolver pour se faire péter la toiture… Je passe et les

suicides éclosent… De toute façon, je n'ai pas su lui remonter le moral. Je suis dans son monde, comme les bagnoles, les usines, l'ennui et le merdier.

Et soixante-quinze copies à corriger entassées sur le bureau. Ce n'est pas encore demain que je les leur rendrai. Je ne peux même plus leur faire le coup du paquet égaré, j'ai utilisé la manœuvre au premier trimestre… Qu'est-ce qu'il avait besoin de tenter le grand saut, ce morpion ?… Depuis qu'elle est morte, rien ne m'a touché, sinon ce gosse qui regardait le cours de la Seine pendant que j'essayais de faire le mien. Je tourne au papa manqué.

En voiture depuis une heure… J'ai téléphoné à la boîte que je ne rentrerai pas. Pas heureux, le surgé. Les gosses si, sans doute. Je me souviens de mes joies quand le prof n'était pas là.

« Eh ! les mecs, y a Marcier qu'est pas là ! »

J'imagine les euphories.

Si, en plus de leur apprendre le français, il fallait aussi veiller à ce qu'ils ne se foutent pas en l'air, on ne s'en sortirait pas.

J'ai atterri au ciné finalement pour me changer un peu la cervelle de direction. Je n'aime pas les Champs-Elysées, il y a trop de peigne-cul aux terrasses. Tu passes, tu respires, il y a des odeurs d'after-shave, tu reluques les cravates et tu comprends tout de suite que les gens ici n'ont pas le genre à hésiter entre s'offrir le café arrosé ou un nouveau paquet de Gitanes maïs. C'est un quartier où il n'est pas question d'économies et j'ai appris à ne pas supporter. Si on se suicide par ici, ce n'est pas parce qu'on a la vie bouchée dès l'entrée. J'ai été voir *Jivago* et je me suis aperçu que j'étais devenu midinette. La neige et les jonquilles, les fourrures et les traîneaux, le vent de la steppe et de l'histoire qui fait les grandes amours maudites. Mon Dieu, Sylvana, le monde nous a donné la paix, pourtant il nous a manqué les terribles tourmentes pour que ce soit plus terrible encore, et plus doux… J'ai aimé ce film dans le froid de l'Oural, dans la splendeur des lacs gelés, j'ai pris un coup de tempête. Qu'elle était blonde, Lara, les yeux des femmes d'alors ne s'étaient jamais posés sur nos bétons ni sur nos paysages quadrillés… Il doit rester quelque chose dans nos regards de ce que nous avons regardé, nos yeux seront bientôt tous gris et pluvieux comme les crachins d'autoroute… Le temps sera passé des pupilles d'azur, des quinquets pure lumière qui ne reflétaient que le ciel et les grands fleuves. On a les pupilles qu'on mérite. Je suis sorti vacillant…

C'est dur de quitter les grandes amours dans les plaines froides et de replonger dans la pagaille des coups de klaxon et le jambon-camembert avalé sur un coin de réfrigérateur… C'est bien, le cinéma. Il joue son rôle dans nos vies et non des moindres ; c'est même un des derniers endroits qui montrent que la vie pète le feu et en fortes

couleurs… Je passerai la nuit aux somnifères… Cette fois, je n’ai pas d’excuse à me trouver.

XI

« QUAND tu fais un truc et que tu sais pas pourquoi tu le fais, y a pas, c'est que t'es louf. »

Et voilà la sentence Grugeot. La remarque porte, pas mal sont ébranlés par l'argument.

Alasso le regarde, écœuré.

« Tu crois ça toi ?… Pauv'taré, va… »

Grugeot se retourne en taurillon.

« Alors vas-y, explique-toi si t'es si fortiche. Tu fais un truc et tu sais pas pourquoi, t'appelles ça comment ?

— Alors toi, tout ce que tu fais, tu sais toujours pourquoi tu le fais ?

— Ouais. »

C'est si définitif et sans appel qu'Alasso reste désarçonné. Il cherche vainement une réplique et finit par lâcher :

« Ben, mon pote, j'te plains.

— T'as pas à me plaindre, dit Grugeot, je vais bien. »

Khaleb soupire, les autres hésitent. Et soudain une voix dans le fond, caverneuse :

« Des fois, on fait des trucs et c'est l'inconscient qui les fait faire. L'inconscient que décrit la psychanalyse. »

C'est un coup à Téron.

Téron ne parle jamais, somnole souvent, visage large et vide. Au premier trimestre, il n'a pas sorti un son ; si je l'interroge, il grommelle. Au deuxième trimestre, la discussion est tombée sur la pollution de la mer ; au milieu d'un silence, la voix de Téron a mugi :

« Faudrait pas oublier l'hydrargyrisme, le saturnisme, les troubles moteurs et les effets mutagènes. »

C'était il y a quatre mois. Depuis, il n'a plus rien dit. Il vient d'intervenir à nouveau.

« Qu'est-ce que c'est, m'sieur, la psychanalyse ? »

Terrain ultra-glissant. Une année, je leur en avais parlé. Ils ne pouvaient plus se lever du banc, les fraiseurs-mouleurs, tellement ils se sentaient lestés de profondeurs angoissantes. Ils étaient arrivés en classe tout farauds, tout légers, et ils en sortaient avec des complexes enroulés, des nœuds de conflits, Œdipe et Eros et Thanatos, des ventrus de la psyché, avec censure, surmoi et tout le paquet, à se demander comment on arrive à tirer un trait ou un penalty.

La vie est simple, on aime le flipper, le football, on est réduit à peu de chose : une envie de fille, de moto, de vacances sur la côte, de réussite à l'examen, et basta, c'est râpé, on a fait le tour ; et voilà soudain qu'ils pèsent des tonnes d'emberlificotements. Certains protestent :

« Mais moi, m'sieur, si je vais chez le psychanalyste, il trouvera rien. »

Au sortir du cours, ils marchent précautionneux, sans bouger la tête, des fois qu'ils feraient exploser les léviathans, que chavireraient les monstres internes, qu'ils se défouleraient d'un coup en fondant sur le copain en un baiser ravageur ou sur le voisin à coups de masse de chaudronnier. Quand je leur ai expliqué que chacun trimbalait toute une civilisation en soi, des archétypes, tout un atavisme, c'était le délire. Moi, né à Carrières-sur-Seine, rue Guy-Môquet, demi-gauche à l'A. S. Sartrouville, avec en plus des trucs dans la tête d'avant Jésus-Christ, c'était la démence.

Beloutier était venu me voir.

« Tu leur fais la psychanalyse ?

— Oui.

— Ah ! bon.

— Tu n'as pas l'air d'accord ?

— C'est dangereux, ces trucs-là. »

Départ de Beloutier-la-Haine.

J'ai appris plus tard qu'un des mômes lui avait dit que si lui, Beloutier, suçait son crayon, c'était parce que le sein maternel lui avait fait défaut.

Beloutier l'avait remercié d'avoir éclairci ce point de son comportement, avait cessé de sucer son crayon et lui avait collé quatre heures pour insolence envers un professeur.

« Eh bien, la psychanalyse, voyez-vous… »

Je pars en considérations diverses. Tout cela au sujet de la tentative de Ranier.

Je n'ai pas pu empêcher la discussion, peut-être n'en avais-je pas envie… Ils l'aiment bien et ne comprennent pas ; l'image qu'ils ont de lui est celle d'un gars sympa, gai, mais différent, jamais vraiment là, pas un forcené de la téloche, de la nénette ou du flipper… Personne ne comprend. Il rêvassait un peu, mais un type calme… Il lisait, ça, oui, il lisait, ces histoires d'Incas surtout, mais de là à se bourrer la caisse avec les pastilles du pharmacien, il y a un monde… C'est là qu'Alasso est intervenu :

« Parfois on fait des trucs, tu ne sais pas pourquoi… »

Ils ne m'auront rien appris de vraiment neuf, sinon qu'il était encore plus secret que je ne le croyais… Ils l'ont senti différent, lointain, un de ces visages qui regarde à travers les vitres… Et

toujours l'Amérique qui revient… A se demander si ce n'est pas elle la clef du geste.

Sonnerie.

XII

« JE suis dans le flou tout le temps. Ils me droguent sans arrêt. »

Il sourit. Il flotte dans un creux de nuage dérivant au gré des courants.

« Je suis sûr que les murs sont mous… Quand je touche la table de nuit, ça s'enfonce. »

Il feuillette les livres, regarde les photos.

« J'attends un peu pour bouquiner parce que les lettres vont se barrer de la page et j'ai pas la forme pour courir après. »

Soleil sur le jardin. Une dame enceinte jusqu'au menton, en liseuse couleur chair et dentelles rousses, avance en canard dans l'allée centrale.

« C'est la maternité en face. On leur fait parfois bonjour, mais elles répondent jamais ; on les a prévenues qu'on était des neuros et qu'il faut pas nous agiter, des fois qu'on se paie un vol plané de deux étages pour leur serrer la cuillère…

— Tu m'as pas l'air neuro tant que ça…

— Faut peut-être pas s'y fier. »

Embarras. Jusqu'à présent, on a causé de choses et d'autres, mais il ne faudrait pas en rester là.

« Comment ils ont pris ça à la boîte ?

— Ils ne comprennent pas pourquoi tu as fait ça. Moi non plus. »

Il revient aux livres, tripote les couvertures.

« Téron a dit que ça devait s'expliquer par la psychanalyse. »

Les yeux de Michel s'arrondissent.

« Il a parlé ?

— Ça fait deux fois.

— C'est un drôle de mec. Il connaît plein de trucs, je suis sûr. Il a une tête de veau, mais il est pas con du tout ; c'est pas qu'il est bloqué d'ailleurs, il a décidé de ne pas étaler sa science, il sait que c'est pas la peine. »

La chambre est blanche, on a un peu le frisson parce qu'elle n'est faite que pour dormir et que lui y passe ses journées depuis quinze jours et qu'il tient bien le coup. Il est devenu un peu translucide, la faïence fragile, mais c'est toujours bien lui. Cette constatation me rend content.

« Tu n'es pas l'élève qui soulève ses profs d'enthousiasme, mais ça me fait plaisir d'avoir encore à partager avec toi mes bouffées de

fumée d'usines. »

Il regarde les arbres, les pupilles s'emplissent des frondaisons des marronniers, un tableau incurvé et minuscule qui gonfle d'eau, toutes feuilles imbibées ; attention à la crue, bonhomme, on est des hommes, non ? Une forêt tremblote en rebord de paupières, toute délayée et condensée en cette goutte suspendue qu'un cil écrase rapide, fouet sur le lac.

« Merde, dit-il.

— Tu m'as fait peur », dis-je.

Il se lève, flageole vers le lavabo, s'asperge.

« Vous êtes pas un vrai prof. Les profs s'en foutent en général quand on a un pépin. Vous corrigez jamais les copies en plus de ça.

— Tu généralises toujours. »

Il a l'air regonflé. On a fait un pas de plus tous les deux. Je ne sais pas dans quelle direction d'ailleurs, mais on en a fait un.

« Ce que je cherche depuis que tu as fait ta petite plaisanterie, c'est si notre conversation de la veille n'y était pas pour quelque chose.

— Non. »

Il revient, s'assoit et contracte les orteils. Pas épais, le petit gars ; il a dû laisser pas mal de kilos dans l'aventure.

« Non. Ce qu'il y a, c'est que j'ai eu envie de vous causer vraiment quand on était au café, mais juste à ce moment-là vous avez payé et j'ai pensé que vous commenciez à en avoir marre.

— Pourquoi j'en aurais eu marre ?… Je…

— C'était normal que vous en ayez marre, les élèves toute la semaine, s'il faut encore se les farcir le samedi en prime… Je me suis dit que ça allait bien comme ça. »

Il reprend les livres, passe la paume sur les couvertures et les pose sur la table de nuit.

On est compliqué nous aussi dans les périphéries. Les subtilités de comportement, ça ne se produit pas que du côté de Guermantes. Nous avons nos méandres ; tout comme les demoiselles à héritage, on se complait dans la demi-teinte et l'allusion voilée.

« Si tu crois bien le savoir, tu ne voudrais pas me dire pourquoi tu as souhaité te faire la malle ? En échange, je t'expliquerai pourquoi je continue à être du voyage. »

Les dames enceintes rient sous la fenêtre. On entend les aiguilles à tricoter qui cliquettent. J'imagine la layette rose saumâtre…, les chaussons à trou-trous que l'on tient dans le creux de la main…

Nous ne voulions pas d'enfant. Peut-être serait-il venu, l'enfant de Sylvana… Nous l'aurions retrouvé au retour des voyages sur les pelouses du parc de Chiogga, il court vers nous, si minuscule sous les cèdres… Une si vieille demeure pour un enfant si neuf…

« Je l'avais décidé depuis au moins six mois. »

Je l'écoute ; ça va sortir, je le sens. Je n'ai aucune curiosité, je te le jure, mais peut-être ça m'aiderait de t'aider, si je le peux… Je ne te le dirai jamais, mais j'ai un faible pour les enfants qui ne sont pas bien forts et qui regardent couler les fleuves…

« Je l'ai décidé parce que… »

Trouve tes mots, petit, calmement, ne t'emballe pas…

« Je vis dans un monde où c'est pas la peine que je sois là. »

Ne cherche pas plus loin. C'est toi qui as raison, mais je n'ai pas le droit de le reconnaître. Il faut même que je te prouve que tu as tort.

« Ne déconne pas. On peut toujours s'en sortir ; la vie ne s'arrête pas entre Cormeilles-en-Parisis et la porte Maillot. Et puis on rencontre des gens et tout repart d'un coup, et… »

Je m'embrouille ; il faudrait que je lui catapulte une dose d'enthousiasme qui le soulève à crever les plafonds du cafard pour les vingt ans à venir ; il faudrait que j'insuffle, que je transmette, que je sois tous les vents de toutes les plaines à parcourir, tous les serments des amours à venir, toutes les gambades futures… Et je suis si raplapla, si encroûté, si trainailleur avec mon sacré fardeau précieux de cicatrices qui me parfume l'existence à l'aigre-doux, à l'amertume… Il faut que je m'évertue, que je m'extasie… que j'éclate de joie de vivre, hip-hip-hip hourra, cocorico, youkaïdi, youkaïda.

« J'en sais rien de ce qui t'attend, mais tu auras du splendide dans le paquet ; il n'y a pas que de la mélasse tout de même, il se produit parfois des trucs extraordinaires… On est dans la gadoue et, tout d'un coup, clac… »

Je me demande bien ce que j'entends par « clac » ; je rame, bon Dieu, je rame. Il se recroqueville, pas convaincu.

« Je ne sais pas bien expliquer, mais ça m'a fait ça depuis tout petit. Nous, on est dans l'étroit de tous les côtés : ma piaule, l'appart', les escaliers, la cité, les vacances c'est dans le Loiret, on a des petites chiottes, de petits moyens, on est… Même le ciel, on le voit jamais en grand, toujours par petits bouts, alors merde à la fin. »

J'ai revu le grand élégant spécialiste distingué tennisman supérieur : « Les cas de récidive sont hélas ! les plus fréquents », avec un air de s'en foutre en plus, et des infirmières pin-up qui papillonnent, toutes en nylon tendre et sourires à la fraise, et lui vainqueur… Risque pas de bouffer du gardénal par tube de douze.

« Mais, pour ce garçon, est-ce que vous pensez que…

— On ne peut rien dire. Le refus du milieu ambiant est caractérisé.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Il est actuellement sous l'influence de neuroleptiques. »

Il est parti, gracieux, viril et compétent. Je me demande quelle

tête il fait quand il se trompe. Cela ne doit jamais lui arriver. Il doit faire du polo en plus. Et à Bagatelle certainement.

« Je ne comprends pas ce que tu veux : vivre dans une villa ? une Cadillac ? le luxe… ? quatre cents mètres carrés de salle de séjour ?…

— Non… je ne sais pas. »

Voilà, il a retrouvé sa tête de scruteur de Seine.

C'est peut-être ça les suicidés, ils se mettent en l'air parce qu'ils ne savent pas bien ce qui cloche… Ça cloche, c'est tout, et si l'on savait ce qu'il faut faire pour que ça ne cloche plus, on n'aurait pas à ouvrir le gaz ; on fatigue tous les deux et on n'avance pas…

« Je vais m'en aller. »

Il reprend les livres.

« Vous avez des copies à corriger ? »

Il rit. Toujours ça de gagné.

« Je dois en avoir une bonne centaine. Il faut que je m'y mette. »

Ses paupières cillent… Il fixe les photos : un Indien en poncho rouge minéral dans un décor de lune…

« Vous, vous m'avez pas dit pourquoi vous continuez… »

C'est vrai, ça fait partie du contrat. Je suppose que c'est parce que j'en suis venu à aimer me sentir demeurer malheureux, mais ce n'est pas le genre de raison qui te remonterait tellement le moral.

« Parce que la vie peut parfois être inattendue…, morne longtemps, et puis…

— Et puis clac. »

Il n'y croit pas du tout. Il n'y a qu'à le voir… Je ne suis pas un type convaincant.

« J'y crois pas. Si je sors dans quinze jours et si je laisse faire, je passe le C. A. P., je rentre en boîte et je m'en paie pour cinquante ans, pas dans la même mais c'est pareil… Je finirai peut-être agent de maîtrise, mais j'aurai pas bougé. »

Il m'énerve… A-t-il raison ? C'est probable que les choses se passent ainsi. Plus que probable. Mais ce n'est pas sûr. Ce n'est jamais sûr… Disons qu'il y a plus de chances, pour lui que ce soit les trois-huit que les grands voiliers dans la mer des Sargasses, mais on ne peut pas prévoir…

Tranquille, Michel Ranier, en cet instant, pas agité, pas fébrile, pas la longue figure de désespoir ; au contraire, un pacha, accoté aux oreillers, souriant et inébranlable : un type qui ne croit pas au Père Noël et qui sait que les vies sont faites, coulées en béton et rectilignes, et qu'il n'en veut pas parce que ce n'est pas la peine. Et je sais qu'il va recommencer, qu'il s'est manqué une fois mais que la deuxième sera la bonne.

Rien n'y fera. L'inattendu ne vient plus dans nos vies, la route est balisée, mâchefer et talus à chardons. Il a tourné les pages de son livre

sans les voir…

Je suis vieux et je débite du tout-fait, du tout-mâché, du tout-venant, mais là en cette minute je sens la lueur, l'allumette au bout du tunnel… Je pioche à toute vitesse parce que la sortie est là, je le sens.

« Et les Incas, ça ne te passionne plus ? »

Je m'en moque de la réponse. L'avenir se joue là en deux répliques : la mort ou la vie.

« Si, toujours, mais… C'est pas demain que je verrai Machupicchu.

— Si, dis-je, on y va. Cet été. »

Les dames enceintes cliquettent toujours des aiguilles, chaussons à pompons et nombril tendu. Je ne fume plus depuis sept ans et j'ai envie d'une cigarette comme jamais. Incroyable ce que cette chambre peut être blanche. L'intérieur de la banquise.

Ça te la coupe, ça, hein, bonhomme ? Eh bien, je peux te certifier une chose : pas autant qu'à moi.

Sous la couverture, il a ramené les genoux vers son menton.

« Pourquoi ? »

Dix ans de ma vie pour une Gauloise.

« Ça reporte ton prochain essai en septembre, dis-je, ça fera toujours deux mois de gagnés. Une précision importante : je ne suis pas pédéraste. »

Il me regarde. Tu as gagné, Marcier, une victoire lisible sur le sourire d'un grand môme. Il est déjà parti, il survole l'Atlantique. Je sens une dernière résistance à y croire…

« Moi non plus », dit-il.

XIII

LE frisé à lunettes n'arrête pas de pomper sur le candidat de devant. Deux mètres dix pour trente-cinq kilos, son cou en périscope caoutchouteux oscille dans les courants d'air. Il se penche, jeune girafon, sur les feuilles fraîches de son voisin, et recopie en se servant de ses pattes de devant. Un quart d'heure que je fais semblant de ne pas le voir et j'en attrape des crampes. C'est comme si vous étiez place de la Concorde et que vous tâchiez de ne pas apercevoir l'Obélisque. Un boulot éreintant.

Epreuves théoriques de C. A. P., session juillet, pour ajusteurs-tourneurs-fraiseurs. Epreuves de mathématiques, durée une heure dix. Je surveille avec compétence et efficacité.

Ce qui me surprend toujours dans les examens, c'est d'avoir trente élèves et pas un bruit. Effet de contraste. Grattements de papier, soupirs retenus, page qui tourne, une toux parfois… Certains se sont faits beaux. Ils ont dû râler dur, mais la famille a eu gain de cause : ils sont en complet strict et chemise spéciale communion-baptême-mariage, la blanche avec les poignets mousquetaire…

Ils sont pâlichons. Il a fait beau toute cette semaine, mais ils l'ont passée sous les verrières des collèges à souder, trouer, fraiser, limer… Khaleb s'est fait étendre à ses épreuves pratiques, je l'ai vu avant-hier sur le marché. Harpagon vendait des salades, scaroles et romaines, dans du papier journal.

« Ça fait rien, m'sieur, j'ai quand même appris des trucs à l'école… »

Il me rend ma monnaie. Dur, petit. Etre noraf, avoir dix-huit berges et habiter vers Sartrou, ce sera pas du sucre en poudre tous les matins… Salut, grand acteur.

« Et puis on a bien rigolé avec le théâtre.

— Tu aimerais jouer ? »

Il a baissé la tête sur sa verdure et a remué sa monnaie dans sa poche.

« Ouais, mais… faut d'abord que je fasse fortune. »

On rit. Il manquait un centième à sa pièce, et en plus, il a loupé la coulée, alors ils l'ont vidé. J'aimerais connaître le correcteur qui applique si bien les règlements. Un centième de millimètre en moins et un môme dans la scarole. Il a dû rentrer satisfait, le bon professeur, comme tous les soirs, le devoir accompli ; et Khaleb s'en est allé.

Alasso est déjà à la SNECMA. La classe s'est bien désagrégée, cette dernière semaine.

« M'sieur, j'peux avoir du brouillon ? »

Je me lève, traverse la salle. La Girafe s'étire encore, effleure le plafond des oreilles et se penche à faire basculer la table. Myope en plus. C'est là son drame. Il copie, mais il est myope ; la situation est désespérée.

Je me promène dans les travées, la ronde du flic, mains derrière le dos.

J'ai vidé mon compte en banque. Je gagne trois fois rien, mais, comme depuis des années je ne dépense rien non plus, j'ai eu la surprise… Je ne me serais pas cru si riche. L'ennui, c'est que les avions étaient pleins. Obligés de faire un détour : Paris-Rio-Manaus-Lima et retour. La vie dans le tiers monde ne doit pas être chère, on tiendra le coup. J'ai les billets. Et puis papa Ranier a tenu à participer pour le voyage du fiston. Il a compris que c'était capital, qu'il fallait que Michel le fasse, que cela faisait partie d'une entreprise de maintien en vie. Il s'est saigné le portefeuille, je ne voulais pas, il a insisté, têtu, bouleversé encore. J'irai à Rapallo plus tard cette année, ce sera le plein automne cette fois. Je verrai comment sont ces lieux lorsque les branches sont nues. Il y a la mer en contrebas, si froide…

Ce mois passe trop vite. Michel est sorti. Les gars ne lui ont rien demandé. Comme s'il était parti prendre le frais. On a fait des rédacs accélérées, et puis le repas des profs avant-hier.

« *Alouette, gentille alouette.* »

C'est Bordier. Bordier a un objectif dans la vie chanter *Gentille alouette* au repas de fin d'année. Dans le réfectoire, on met les tables en U. Il y a une nappe blanche et chaque assiette est reliée à l'autre par de la fougère plastique et du mimosa en coton, le même qui ressort chaque année. Au bout siège le dirlo avec les anciens, dont Beloutier qui ne me quitte pas de l'œil. Je suis à l'autre extrémité avec Mathieu sous le carnaval de Rio décoloré. On a bu un blanc sauvage avec la truite congelée, un bourgogne vert avec le gigot en sauce et, avant le fromage, on a donné son cadeau à Parainot, car Parainot part à la retraite. Au milieu du U des tables, le concierge a apporté un grand truc couvert de papier d'emballage. Même sous le papier, on voyait bien que c'était un fauteuil-relax. Il était inutile de le déballer tant la tristesse était là, présente. Mais il a fallu que le père Parainot défasse les nœuds, et il est resté tout bête, tout plein d'émotions devant son siège en toile écossaise rose et haricot vert, avec les pieds chromés. Il a fallu qu'il s'y assoie, qu'il manœuvre les leviers, et quand il s'est trouvé avachi, relax, les pieds plus hauts que la tête, alors on a applaudi et Bordier a chanté *Alouette, gentille alouette*, allez savoir pourquoi… Ce sont de durs moments. Parainot allait désormais

croupir dans son jardin de Sannois, les pieds entre les radis et sa rangée de carottes, en bordure du chemin de fer, en se rappelant le temps joyeux où il était en activité.

Après, il a fallu qu'il y aille de son remerciement, parce qu'on n'allait tout de même pas le laisser partir sans rien dire. Depuis trois mois, il appréhendait ce moment. Il a sorti son papier pour lire et il n'a pas pu… La débâcle. Je ne sais pas où me mettre dans ces cas-là, je boufferais la nappe avec les mimosas. Mathieu s'en fout, il picole. Je ne l'aimais pas, le père Parainot, le compagnon à béret, ronchonnot et pas causant, toujours à l'établi… Il ne regardait personne, que sa ferraille, l'amour de la belle pièce, un as paraît-il ; il avait la patte et le goût, mais les mômes, il ne les a jamais encaissés, ils le gênaient dans son boulot. Il en tremblait, Parainot. Il est parti avec la vieille larme et son fauteuil…, si lamentable. Un jour, ce sera moi… *Alouette, gentille alouette*. J'aurai aussi droit au speech… « Après avoir transmis à nos jeunes cet héritage culturel… Et ce n'était pas chose facile… Il nous faut remercier André Marcier… » Qu'est-ce qu'ils m'offriront à moi ? Un cercueil ou une caisse de sauvignon ?…

« Il reste combien de temps, s'il vous plaît ? »

Douze minutes…

Les épaules remuent… Ils écrivent plus vite. Des feuilles se froissent. La Girafe s'est nettement couchée au-dessus de la table… Ses pieds ne touchent plus le sol ; ses lunettes frôlent la feuille, il copie avec frénésie, il va en bouffer le papier.

Il ne faut pas louper Tiahuanaco. C'est là où se trouvent des villes perdues. La région est difficile, car le mélange de désert et d'altitude rend les pistes parfois impraticables. Michel connait. Il est plus renseigné que je ne le croyais ; personnellement, je me suis toujours battu les flancs pour m'extasier sur les civilisations sud-américaines. Tout ce qui est inca, maya et tout le saint-frusquin me casse profondément les pieds : c'est du mastoc. Les blocs de pierre polie, de gros grès gris ; de gros grands grès gris… Absence de couleur et de finauderie : le Péruvien ne connaît pas la nouille ni le moyen de les emberlificoter. De plus, leurs femmes en chapeau melon, jupons à étages et fesses ras du sol m'exaspèrent inexplicablement. Il y a chez ces Indiens à flûtes et aux yeux navrés quelque chose de camus et d'écrasé qui me désespère… Lamas dans les ruines, couvercle du ciel, ponchos terreux sur les rocailles, le bric-à-brac des salles Pleyel. Nous partirons avec, dans la tête, deux Pérous différents. J'arrive parfois à entrevoir ce que ce pays est pour lui : une folie de couleur et d'espace tourbillonnée en forme de montagnes et de silence avec, quelque part, cachée, une réponse à une question que je ne me pose pas. On a préparé l'itinéraire ; je fais partie de cette catégorie de gens qui ne peuvent pas déplier une carte sur la table de leur cuisine sans sentir la

brousse se refermer autour d'eux avec le barrissement des éléphants au-dessus de l'évier et les cris de guerre des tribus Mau-Mau derrière le réfrigérateur… Je suis persuadé que nous n'arriverons jamais là-bas, mais Michel trace des lignes optimistes entre les villages, franchissant des ravins d'un coup hardi de stylo à bille et…

Sonnerie. Fin de l'épreuve.

Girafe écrit à se déboîter l'épaule, le verre gauche de sa lunette rentre en contact avec les résultats de son copain de devant. Il aspire avec frénésie, tout son corps en vibre… Je ramasse les copies. Ils s'étirent, sortent les cigarettes ou, affolés, cherchent l'ultime illumination de la dernière seconde qui ne viendra pas. Ils se séparent à regret de la feuille ; certains barrent, écœurés. « T'as trouvé combien ? » Brouhaha des couloirs. Il faut regrouper, compter, vérifier… Deux jours de correction dans les salles bourrées de profs en sueur où jaillissent les sarcasmes :

« Ecoutez-moi celui-là ce qu'il écrit… » On s'esclaffe, on s'en tape sur les cuisses. On a les revanches que l'on peut, et elles sont si pitoyables ! Ils sont loin, les mômes, en ces instants. Ils naviguent en bus ou mobylette entre les rails désaffectés des chantiers d'autour la capitale : Vitry, Montrouge, La Courneuve, Billancourt… Il y en a qui poussent jusqu'à Choisy et Saint-Ouen-l'Aumône. Ils savent bien qu'il faut pédaler pour avoir le droit de découper de la tôle ou de serrer du boulon… Ça ne vous tombe pas tout rôti dans le bec, faut savoir mériter son enfer.

J'en ai rencontré pas mal ces jours-là devant les grilles des entrepôts. Ils ont largué le blouson loubard et se sont fait couper les cheveux : faut pas avoir mauvais genre, déjà que le certif ne pèse pas lourd, y a pas intérêt à en rajouter dans l'aspect marginal… Dans six jours, nous serons partis. Faut que je m'achète une paire de chaussures genre pataugas ; on n'escalade pas le toit du monde avec des vernis. Demain, le match de foot profs-élèves. Une institution sacrée, vieille comme le monde du technique. On y liquide de vieilles querelles, il s'y règle de vieilles amours.

Les piles de copies s'entassent le long du mur, rangées, étiquetées. La journée va s'achever chez Rémy où Mathieu m'attend déjà. Il fera bon dormir la fenêtre ouverte ; je lirai tard, ma lumière dans la nuit de la cité. Je lis des récits espagnols ; des conquérants casqués de rouille crapahutent dans les lianes et les bouillies nauséabondes des pourritures amazoniennes… Des caravanes grimpent le long des défilés de vertige, les rapières battent les jambes trébuchantes des conquistadores flottant dans la fournaise des cuirasses.

Pas fini de rire.

XIV

CHAQUE année, je dis que je ne recommencerai plus et, toutes les fins-juin, je me retrouve en train de tenter de bloquer en plein vol des balles tirées avec une précision et une violence indicibles. Cette fois, ça a commencé en force. Il y a eu un déplacement général sur la gauche et puis le ballon a jailli vers la droite. Alors, une espèce de brute a foncé droit sur moi. J'ai fermé l'angle comme le font tous les goals que je vois à la télévision, et, je me suis apprêté à effectuer la parade efficace et spectaculaire. C'est alors que j'ai enregistré que le troupeau de bisons qui me fonçait dessus n'était autre que Cordollet. En une fraction de seconde, je me suis rassuré : je ne l'ai jamais collé, notes moyennes, le minimum d'en-gueulades, rapports prof-élève en tous points exemplaires. Il ne va pas oser tout de même… Tir, j'entends une voix annoncer : « Un à zéro. » Michel Ranier, à dix mètres, se marre ouvertement. J'ai mis ce but sur le compte de la surprise, et, trois minutes après, les élèves menaient 2 à 0 ; une tête plongeante d'un avorton de première année qui est obligé de se hisser sur la pointe des pieds pour mettre son béret au portemanteau. Le plus remarquable, c'est que, dans les deux cas, je plonge avec décision, mes mains se trouvent sur l'exacte trajectoire du ballon, tout est impeccable, mais, inexplicablement, cet enchaînement se déroule après le passage du cuir.

Une chose est certaine : il suffit que je sois goal pour que se dressent devant moi les plus impitoyables footballeurs de la terre.

Stade à herbe rase. De l'autre côté du mur, les camions défilent. On n'en voit que les toits. A droite, c'est la verrière de la fonderie, et derrière commencent les ferrailleurs. Nous sommes des footballeurs coincés. Une cendrée étroite court autour du gazon que nous piétinons follement.

Septembre en Italie. La pierre aura disparu sous les feuilles d'or, l'été sera déjà un vieux cadavre, je te raconterai ce voyage… Je pars avec ce garçon parce que je ne peux plus voir mourir autour de moi, cela fait douze années que je ne supporte pas ton absence… Si je pouvais croire seulement à la survie des âmes, je pourrais penser que la tienne ne me quitte pas, que tu gardes avec moi sur ce terrain pelucheux ce but où je me ridiculise, prof trop lent imbibé de pinard qui n'a plus que des esquisses d'esquive, tandis qu'à vingt mètres vrombissent des poids lourds ininterrompus. Pars avec moi, nous

n'avons jamais descendu de grands fleuves… Non, pas toi, tu ne vas pas faire une chose pareille, il dribble une fois, contre favorable, reprise, shoot, le ballon grossit, tourne, s'éloigne, je m'étire, les ongles marquent la sphère, dérapent, effleurent, merde.

13 à 0. But de Michel Ranier.

Je vais ramasser le ballon, vaincu.

« Tu iras à la rame, dis-je ; je te conseille de passer par Panama, ça te fera gagner du temps. »

Il est ravi, il se fait applaudir. Il y a quinze jours, il avait des canules dans tous les coins et un pied dans l'au-delà, et aujourd'hui il shoote dans la lucarne. Une belle réussite.

« A trois centimètres près, dit-il, il ne passait pas. »

Beloutier discute là-bas avec les autres membres de l'équipe, il doit s'efforcer d'introduire la suspicion dans leurs esprits à propos du gardien de but.

Manque de chance, je suis une vraie passoire, mais c'est encore moi le moins mauvais. Lorsqu'ils avaient pris Graullet, il y a deux ans, on s'était payé le 14 à 2. Ils m'ont repris l'année suivante.

Mi-temps.

« On va vous en enfiler d'autres, m'sieur, tout un paquet.

— Plus rien ne passe, dis-je… Ma période d'entraînement est terminée. »

Ils sautillent autour de moi.

Le minuscule auteur du second but se frictionne l'épaule.

« Il charge dur, Beloutier, il m'a fait valdinguer. C'est pour s'amuser quand même… »

Je regarde la petite tête de belette. Il est dans les minimes à Houilles, je me suis baladé par là quelquefois le dimanche ; c'est le pays des gadoues et des rideaux de fer… Les rues sont vides, quelques silhouettes à la sortie du cinoche vers cinq heures pour la deuxième séance, et puis tout rentre dans la nuit et la pluie ; j'y ai longé ma part de grilles et de hauts murs préfabriqués. Quelques bistrots aux carrefours où on s'endort au douze degrés accoudés au comptoir, les yeux sur les étiquettes des bouteilles qu'on ne distingue presque plus parce que le patron économise sur l'éclairage et qu'on est un peu imbibés… Ce sont des lieux de fin de vie… J'ai aimé y rôder. Je connaissais tous les mastroquets entre le rond-point et Montesson ; à cette époque, il y en avait encore sur les hauteurs, à la frontière des maraichers, d'où l'on voyait la courbe du fleuve et, sur les berges, le repos des bulldozers… Les crépuscules commencent à trois heures de l'après-midi ; pour le savoir, il suffit de regarder la ville en contrebas, les lumières qui s'allument… Mon Dieu, ce que j'ai pu longer la vie alors…, les lentes balades dans ces rues que la nuit brouillait…

Deuxième période.

Ça va être dur. Dans trois jours départ pour les Eldorados.

Livre II

XV

« Cette ville gaspille. »

Voilà. Exactement : cette ville gaspille. Je cherchais le mot et c'est lui qui l'a trouvé. Quand je pense que c'est moi le prof… Mais qui fut jamais prof ?

Les buildings de Copacabana se noient dans le jus de mangue, s'incurvent sur la paroi transparente : les toits se rapprochent, brouillés par l'or du liquide glacé. Michel repose le verre.

Jungle et béton emmêlés, et le ciel par-dessus, inaccessible, bleu lessive. La ville gaspille tout : les couleurs en vrac, l'espace, la beauté, la vie dépensée à pleine sève.

Rio la ville aux pieds nus…

« Regarde. »

Je me retourne ; une fillette habillée comme la comtesse de Ségur dans un jour de folie balance ses socquettes écarlates, assise sur une poubelle bouton-d'or, devant un palace vitré dont le hall vibre de toute la chaleur tiède de ses orchidées…

« C'est le Brésil », dis-je.

Michel se renverse sur le fauteuil, les yeux perdus.

« Je n'y crois pas. »

Je regarde ma montre.

« Tu as raison, dans dix minutes ça va sonner et tu vas prendre ta mob pour remonter sur Argenteuil. »

On a encore besoin de se dire des choses comme celle-là, cela passera…

« On va encore se taper des crevettes ? »

Cela date d'hier soir. Un taxi nous a conseillé un bistrot au flanc d'une colline, la table au centre croulait de pastèques, de goyaves, d'ananas, de melons, et toutes les couleurs se sont libérées, on a pris l'arc-en-ciel à la volée dans les papilles. De l'alcool de canne au citron vert et des crevettes comme des langoustes… Nous sommes rentrés par les plages où passaient des pépées en slip. C'est l'hiver : vingt-huit degrés et il est minuit… Le voyage commence.

Il a dû toujours vivre ainsi, ce vieux type en caleçon rayé qui pousse dans l'avenue ses sirops de menthe et de papaye, sans une chemise ; les peaux ont le grain des peaux de soleil et de mer, lisses et brûlées. Chacun danse sa marche, huilé dans sa peau de beau temps ; des filles couleur de pain rôti roulent des hanches carénées comme sur

les affiches de compagnies aériennes.

Partout, sur les rivages rouges du soir, des hommes tapent dans des ballons de football ; ils sont nus, ils sont bronzés, ils sont splendides. Dans notre dos, les favellas coulent à pic dans la mer. Les flics les bouclent. On n'y pénètre pas.

« On nage ? »

Du haut du Pain de Sucre, la ville chantournée enrobe les golfes et les lagunes ; gratte-ciel et forêt vierge dansent, enlacés, une samba figée et chaleureuse… Le sable coule entre mes orteils.

« Elle est chaude, crie Michel. On pique une tête ? »

Je lève mon pantalon. La nuit va tomber et le front d'os des palaces se referme sur moi. Face à face titanesque : la ville superbe et facile contre prof amoindri et suicidaire vacillant.

Michel crawle et ressort, badigeonné de cuivre.

Un quart de disque achève la plongée dans l'Atlantique. Il n'a pas grossi depuis l'hôpital.

Tout est en soie rose avec franges de vagues, les palmiers géants pètent le feu sur l'avenue.

Rio la merveille. Nous vivons dans des villes frisquettes et recroquevillées ; ici, tout est luxuriance et largesse… Sevrés de couleurs, de racines, de bruit.

Derrière nous, c'est San Joao et la misère à flanc de montagnes ; lorsque des orages éclatent, des fleuves de boue descendent l'avalanche des ruelles et on retrouve des corps enlisés, des planches, des cartons qui furent des murs…

« Je me foutrais des baffes, dit Michel, je n'arrive pas à me dire que je suis là et que je m'embarque demain pour l'Amazonie.

— Fous-toi des baffes, dis-je ; on s'embarque demain pour l'Amazonie. »

Sambas. Une musique vient des transistors.

Je suis bourré de comédons. Dans l'éclairage rasant, ils ressortent avec une netteté démoniaque.

Au fond, je ne me regarde jamais.

Je continue à m'examiner ; une mollesse me vient du côté des abdominaux. Je ne fus jamais particulièrement quadrillé, mais cette enveloppe me surprend : je n'avais jamais vraiment bien vu ce monsieur.

« Tu es un intellectuel, dit Michel, tu crois qu'il n'y a que la tête qui compte. On va faire Rio by night ? C'est moi qui invite… »

Il s'est fait des économies pendant l'année grâce à pas mal d'extras dans une boîte de sous-traitance de machines-outils.

Je me rhabille, secoue le sable, une chaussette à la main, en sautant sur un pied ; tout est tiède encore, le Brésil s'endort dans la nuit d'hiver chaude et clapotante. Une douceur métisse coule, faite de

vent du soir, de parfums de fleurs trop riches déjà pourrissantes, des écorces tourbillonnent dans les ruisseaux, fades et mûres… Un pays fondant comme une pastèque. Nous remonterons par les rues plus étroites qui escaladent les collines. Vaseux encore, nous n'avons pas récupéré totalement la fatigue du décalage horaire.

Sous nous, les lumières s'allument ; sur des terrasses crémeuses, les reflets du christ du Corcovado brisent le calme des lagunes… Des bouffées de luxe à travers les feuillages, des villas s'étalent… Dans la pénombre, des silhouettes glissent ; rires et glaçons, on boit tout près des liqueurs compliquées et froides dans les collections de tableaux. Des toiles poussent entre les palmes. Zurbaran ? Ecole de Venise !… Des hommes aux cheveux laqués et chemises floues se balancent dans des rocking-chairs, des colliers brillent dans la touffeur des toisons des poitrines. Classe et fric.

La lueur du lampadaire accroche un reflet sur le bord du trottoir. Je me penche.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Un autel minuscule fait de deux briques et trois bouts de carton, un mégot, une boîte d'allumettes, trois fleurs dans le goulot d'une bouteille fêlée…, des flèches à la peinture. J'ai vu ça dans des documentaires.

« C'est de la magie. La macumba. »

Les maléfices sur les trottoirs de Rio.

« Merde alors. »

Il n'en revient pas. Je suis heureux de ses stupéfactions. Nous reprenons la marche ; il stoppe à nouveau.

« Regarde… »

A travers les feuilles larges, le patio bourré de plantes vertes exhale toutes ses chlorophylles, la lumière sur les feuilles transforme ce jardin en théâtre. Des perroquets piaillent, bariolés jusqu'au bout des serres, bientôt vont surgir les négresses à madras et fichus à dentelle comme les nounous des films de la Goldwyn Mayer ; couleur de cirage et rondes comme le football, elles roulent dans les allées mouillées aux verts d'Amazonie, zigzaguant entre les cages des toucans. Je me secoue le premier. Michel zyeute toujours, éberlué. Je sais ce qu'il ressent en cette seconde, il lui suffit de tendre le bras, de toucher ce citron vert que les feuilles masquent à peine, et c'est, dans l'éclatement des couleurs et des odeurs déchaînées, la présence dans sa paume d'un monde neuf et déployé : l'Amérique.

« On y va, petit ? »

Il s'écarte avec effort de la grille et nous montons vers le bistrot aux crevettes sous le fatras des étoiles lancées à la volée.

Deux jours que je n'ai pas pensé à Rapallo.

XVI

LA barque file, longe les marécages grouillant de crapauds-buffles… Fini, le Manaus des gratte-ciel, glauque sous le ciel ferreux, le rio Negro comme la plaque d'un four où rissolent des hommes. Les lianes pendent, oscillent au-dessus des eaux plates… Voici la case d'un caboclo, plus rien en lui des Indiens d'autrefois. Baraque croulante sur pilotis ; par les planches pourries de larves d'eau, onze enfants grouillent dans l'ombre torride. L'homme montre un python centenaire et un hérisson aux poils collés.

« Regarde ses orteils. »

Les doigts de pied crasseux encerclent la barre de bois humide sur laquelle il se tient ; un singe humain. Au ras des eaux, des fillettes aux dents gâtées tendent des colliers… Les kodaks crépitent dans tous les sens. Beaucoup de Portugais, d'Allemands à fesses doubles et à mollets sphériques.

« Bon, alors, on s'en va ? »

Michel et moi nous retournons ensemble.

La voix provient d'un jeune type distingué à chemise tennis ; l'air vaguement exaspéré, il chasse d'une main molle des moustiques improbables. Ce n'est pas lui qui arrête mon attention : à ses côtés, un homme fixe l'eau verte ; il y a dans son attitude toute la gêne du monde ; je ne sais qui il est, mais il déguste en cet instant une belle bouchée d'amertume… Il évite mon regard et murmure quelque chose au jeune type qui regimbe ; j'entends encore : « … on va pas rester des heures. » Jeune homme pressé… Il y en a un, derrière, plus petit, qui ricane, affalé…

La barque tourne sous les frondaisons ; voici de nouvelles baraques, ferraille et boues où s'enlisent les cochons. Ce sont les paysans de l'Amazone, les péquenots aux fermes inondées. Des charognards étiques attendent l'arrivée au fil du courant des cadavres de buffles. Nous sommes dans la période des hautes eaux. Les hommes à gros bide et casquette à trou-trous lèvent encore les caméras…

Le monsieur amer ne prend pas de photos. J'ai cette fichue manie d'inventer des vies aux autres ; celui-là est un veuf qui trimbale ses fistons dans le Nouveau Monde. Commerçant ou quelque chose dans ce goût-là. Lui s'émerveille et ses mômes, non, voilà le drame. Je les regarde tous les trois. Les jeunots continuent leur manège de dégoûtés-exaspérés. Ils sont en train de lui gâcher son voyage.

Il a vu que je le regardais… Quart de sourire…

Le guide parle de piranhas, d'oiseaux-mouches, il parle de tout ce que nous ne connaîtrons pas… Je pense à Cendrars et à sa traversée de l'Amazone… Nous le verrons tout à l'heure…, le grand fleuve qui nulle part n'existe, qui ne s'appelle Amazone que pour l'Europe. La balade se poursuit au ras des eaux lourdes ; je n'ai pas d'attirance pour ces régions amphibies où tous les êtres sont viande et poisson…, humides hybrides. Michel contemple, hypnotisé, le bouillonnement des arbres à l'infini… Des milliards de kilomètres carrés de mélasse spongieuse, tout en grouillement d'insectes et en jacassements de perroquets…

La chaleur est palpable, on a envie de tourner le bouton du thermostat.

La barque passe de justesse entre les troncs inondés et creuse un sillage dans une mousse pistache épaisse comme une purée.

« On dit que les tribus des Andes venaient d'Amazonie, dit Michel ; ils ont eu du mérite. »

Il commence à devenir un vrai dictionnaire. Hier soir, à l'hôtel, il bouquinait à table.

Le long du fleuve, des scieries, le port, un marché miteux où pullulent des fruits verdâtres. Il a plu sur les quais et il n'existe nulle autre couleur que cette chlorophylle tartinée en pâte épaisse sur les pastèques, les melons, les oranges. Après les bidonvilles accrochés aux rochers de Rio, voici les étendues lacustres, les planches peintes, les toits de zinc réverbérants, les alignées plates où grouillent les crapauds sous les pilotis épinard.

Cette planète est mal située, trop près du soleil comme une chambre est trop près de la rue. Ce pays cuit, une lente marinade dans les vapeurs et les pestilences. Manaus marine dans sa soupe tiède.

« Je comprends pourquoi le drapeau du Brésil est vert et jaune… »

A l'infini, il n'est d'autres couleurs. Nous arrivons à l'embarcadère… Un hévéa tricentenaire achève de pourrir près de la rive. Ce doit être le dernier, le dernier de la ville qu'il a fait naître, la ville aux milliards de cruzeiros qui fut Versailles et Manhattan au temps des crinolines et des seringueros.

« Tu veux que je te rappelle l'histoire de la ville ? demande Michel.

— Arrête de faire le prof, tu veux ?

— Je savais que je ne pouvais pas compter sur toi pour apprendre. »

La forme vient. Il ne regarde plus au loin, il me met en boîte… Voici l'embarcadère. Contre les rouilles du port, des visages serrés et passifs de femmes accroupies sur des planches et qui nous suivent de

leurs yeux morts… Manaus la fournaise triste, Manaus l'encerclée, la ville sans routes, d'où l'on ne vient que par le ciel et par l'eau.

« On va voir l'Opéra ? On passe par le marché aux poissons et on y est tout de suite…

— J'oubliais que tu connaissais le patelin comme ta poche… »

Tout est visqueux autour, des écailles, des écorces… Nous écrasons des bouillies de feuilles. Le papa et ses deux fistons marchent vers un taxi sans portières… Lui regarde les étalages, aspire les odeurs mouillées, mais les mômes s'en foutent bien, ils accélèrent, ils vont foncer au Tropical, piquer une tête dans la piscine ou se taper des cocas en série dans des piaules sibériennes avec le climatiseur au maxi. Confort d'abord et luxe avant tout… C'est pas eux qui vont s'apitoyer sur le tiers monde. On ruisselle dur tous les deux, les jets d'eau tiède éclaboussant les poissons terreux écroulés sur les étals ne font pas baisser le thermomètre. Michel s'arrête devant des monstres de vase aux nageoires atrophiées : cette bête ne sait pas si elle doit être un veau ou une limande géante…

Voici le dôme ; un opéra enfoui dans les jungles lianes vertes, orchidées folles, perroquets, singes hurleurs et des purées de lentilles d'eau sur un continent avec, au centre, victorieux, le temple rouge du bel canto, Floria Tosca drapée d'écarlate et de brocarts, poussant sur la scène déserte son long et unique contre-ut alors que les caïmans pataugent dans les coulisses.

Un rideau de scène glauque et peint à la détrempe représente une dame nue et boudinée : c'est l'Amazone ; les loges et les fauteuils de velours sont rouges comme des grenades éclatées, fruit trop mûr qui crève et coule son jus à travers la ville aquatique.

Nous sommes seuls dans l'Opéra vide. Il fait presque frais, nos chemises se décollent synchroniquement de nos omoplates.

« Je peux te poser une question délicate ? »

Je sais déjà ce que tu vas dire ; tu le peux parce que je t'aime bien et que je sens que chaque minute de ce voyage nous resserre davantage ; je le sais et j'ai envie de te répondre parce que j'aime me raconter et que j'ai si peu parlé d'elle.

« Tu ne t'es jamais marié ? »

C'est drôle… C'est au quatrième rang des fauteuils d'orchestre de ce théâtre fou, bourré d'ors et de statues, qu'on vient me demander de raconter ma vie.

« Non, et tu te demandes pourquoi je vis seul et pourquoi je ne parle jamais de femmes… »

Les fresques du plafond, le lustre de cristal…, les soirées de lumières, le phare de la forêt lorsque s'arrêtaient les calèches et que les Brésiliennes s'habillaient à Paris et faisaient laver à Londres les dentelles et les jupons de soie… Lents voiliers de l'Atlantique bourrés

du linge sale des princesses du fleuve.

« En septembre, il y a douze années sur la route qui relie Gênes à Florence, un routier s'est installé au volant, il n'avait pas craché ce soir-là sur le chianti… »

Comme tout passe, il y eut Rio quelques jours auparavant… Maracaña et le Pain de Sucre… Tout s'est dilué dans les eaux mortes… La pluie lavasse coule sur les palmes épaisses et les détritus qui cernent les coques des bateaux éventrés, et je blablate dans mon Opéra.

« … et tu n'as plus, depuis ce moment-là, connu d'autre femme ?

— Je n'en ai plus jamais eu envie. »

Il secoue la tête. Nous sommes les spectateurs uniques d'une pièce qui n'aura pas lieu. Jamais plus ce rideau ne se lèvera… Nous pourrions partir, la représentation est terminée depuis longtemps.

« Tu trouves ça idiot ? »

Il se lève, marche sur le tapis écarlate, se retourne, adossé aux velours.

« Pas du tout, mais je ne savais pas que l'on pouvait attendre si longtemps…

— Je n'attends plus rien. Je continue la course à vide… J'ai déposé le sac. »

Michel me regarde. Il sait déjà que les mots vont faire toc dans sa bouche. Nous n'avons pas eu jusqu'à présent le loisir de donner dans les paroles aux octaves profondes.

« Tu ne l'as jamais oubliée ? »

Sur le balcon du théâtre, un gardien traîne la savate, les pieds en dehors, lamentable et verdâtre comme l'univers qui l'entoure. Il bâille vers le ciel d'eau lourde, la chaleur troue toujours les écrans de brume et coule avec les pluies.

« Non. Jamais. »

Nous partirons demain ; au bout de la nuit qui s'approche, c'est Lima et le Pérou, l'or des Incas, l'or disparu et l'éternel crachin sur les plages grises.

« Et tu as vraiment essayé ? »

La ville reine sous mes yeux… Le caoutchouc, les fortunes mirifiques, les palais, les routes ouvertes dans l'humus et la fange, et cette salle avec les fastes des orchestres.

« Trois jours ici et j'aurais des nageoires… »

Nous descendons les escaliers superbes ; il pleut tout droit des gouttes larges qui écrasent les feuilles sur le sol, une bouillie parfumée coule dans les ruisseaux… Un oiseau rase le fleuve, lourd, emperlé, il gargouille un croassement, file vers la forêt que l'eau noie aux trois quarts, et Michel le regarde planer, sombre et unique présence sur le fleuve vide… Nous repartons… Nous savons l'un et l'autre que c'est

l’adieu de Manaus…

XVII

L'ŒIL vacille, retombe en raflant la flamme mouillée de la bougie.

« Ça fait deux soirs que je m'en vais… Ils ne le savent pas et, s'ils le savent, je m'en fous et complètement, je m'en fous, et je vous le dis à vous parce que vous êtes un homme bien ; je ne sais plus ce que je dis, ne faites pas attention, mais c'est vrai, vous êtes un homme bien, eh bien, je vais vous le dire, tout net, exposé, cartes sur table et plus de mystère, bref, ils m'emmerdent, monsieur, ils m'emmerdent depuis Roissy, parce que ça a commencé à Roissy, je vais tout vous raconter dans le plus moindre détail, et c'est vrai que je comprends que vous disiez que c'est faux, il a trop bu, eh bien, pas du tout, j'ai trop bu mais ce qui suit est vrai, monsieur… »

Brégas. Fernand Brégas. Une affaire de teinturerie en gros.

Pas trente-six hôtels dans ce bout de trou du monde. Il était obligé que nous nous retrouvions.

Nous avons mangé à trois tables d'écart. Le plus petit n'a rien aimé, il pinochait de la fourchette et, dès le dessert, le grand a pris la tangente en laissant les trois quarts de son sorbet à la goyave. Le papa tentait tout le temps de raccrocher sur l'Amazonie. Il se demandait des choses à voix haute : qu'on ne connaîtrait jamais tout…, qu'il y avait des tribus guerrières…, de quelle longueur était le constrictor… Il tentait de soulever les conversations ; les mômes ne se donnaient même pas la peine de répondre, ils se contentaient, dégoûtés, de renifler les odeurs. A un moment, papa a demandé, comme quelqu'un qui propose une affaire inespérée :

« Si on veut, on peut chasser les crocodiles la nuit ; il suffit de prévenir le barman, il connaît un métis qui nous emmène. »

Je l'entendais malgré les bruits de la salle. Je savais qu'il en avait envie, de la nuit de la jungle avec le silence, le frisottis des eaux d'argent et ses deux fils près de lui : un souvenir d'hommes, une virilité qu'ils se seraient fabriquée en famille. Il aurait raconté ça en entrant dans sa teinturerie : « J'ai chassé le crocodile avec mes fils. » Il en aurait rajouté, bien sûr : les yeux rouges des caïmans, la barque qui a failli chavirer en heurtant une souche, la bête qu'il a manqué toucher de peu… Il aurait eu son frisson avec ses môminets, cela lui aurait fait chaud, ils auraient pu en parler… J'ai même eu la sensation qu'il avait déjà goupillé son coup, que tout était prêt : la barque, tout…

Le grand l’a regardé et a dit :

« Combien de temps ça met, les lettres, d’ici à la France ? »

Je le voyais bien à ce moment-là… Qu’est-ce qu’il avale, ce type ! Tous les boas de la région… Le plus jeune bâillait… Le grand est parti se coucher, le frère a suivi en raclant des pieds, et papa est resté avec sa chasse manquée. Il l’avait peut-être rêvée depuis longtemps, sa nuit sur le fleuve… Fini, les attentes, les chuchotis, les envols soudains des oiseaux claquetants. Il y a des gens pour qui ce ne sera jamais l’aventure… Il n’avait plus qu’à faire un gros dodo dans les draps moites. Il s’est levé pour sortir ; on s’est dit bonne nuit… On se connaissait déjà de l’après-midi…, ça crée des liens, l’Amérique. Il faisait si chaud que Michel m’a demandé de faire un tour. Nous avons traîné une heure sous des arbres humides, et quand nous nous sommes retrouvés à l’hôtel le père Fernand était au bar et s’enfilait des whiskies d’exportation à une cadence foudroyante.

« Fernand Brégas… Si vous avez quelque chose à teindre, adressez-vous à moi, j’ai trois cent vingt-quatre employés qui ne font que ça, huit heures par jour… Buvez un verre et, pendant ce temps, je vais vous raconter ma vie. »

Michel s’est accoudé et je me suis mis à l’eau gazeuse pour écouter le récit de papa Brégas, un monsieur tout triste et tout rond à la Bellus.

« Messieurs, je gagne bien ma vie, mon affaire est saine et, sans être prétentieux, je peux dire que, pour marcher, ça marche. »

Il boit un whisky couleur de vieux cuir, lèche les bords du verre, en prend un autre, rote discrètement et enchaine :

« Dans la teinturerie, messieurs, il y a une chose que l’on peut dire, même si, comme moi, on connaît parfaitement son métier de fond en comble, et qu’on en retire bien des satisfactions, c’est que, de quelque manière que l’on s’y prenne, par un bout ou par l’autre, ce n’est pas une profession où l’on voyage. »

Il en est à son troisième ou quatrième environ. L’allocution est déjà enchevêtrée. Je connais assez l’effet que produit cette dose d’alcool pour savoir que ce type ne boit jamais d’ordinaire. Il prend peut-être sa première cuite, il est en train de noyer dans le whisky brut tous les alligators de l’hémisphère Sud. Son doigt se lève, professionnel ; il le brandit vers le plafond.

« Un teinturier, messieurs, ne voyage jamais. »

Il repose son index sur la table, le contemple avec surprise, le trempe dans son verre comme si c’était un biscuit au champagne et le suce avec passion. Rires légers, et après un silence solennel la voix affirme, sépulcrale :

« Je n’avais jamais voyagé. »

Il nous regarde alternativement avec beaucoup de soin, réfléchit

et conclut méthodiquement :

« Je vous aime bien l'un et l'autre.

— Nous aussi », dit Michel.

Dans l'attente, Teinturier se retourne vers moi :

« Et vous ?

— Moi également, dis-je.

— Très bien, alors je continue l'histoire de ma vie. »

Minuit dix, la nuit promet d'être longue… Michel a vu le coup d'œil à ma montre.

« On dormira dans un mois, dit-il, au retour. »

En avant donc pour la vie de Fernand. J'offre une tournée. Fernand vide son verre avant que le serveur ait fini de remplir le mien et attaque d'entrée :

« Je n'avais donc jamais voyagé, mais, comme tous les gens qui n'ont jamais voyagé, j'avais un rêve. »

Ses bras s'écartent, embrassent le bar… Il reste figé dans son geste. Il attend que nous comprenions…

« L'Amérique du Sud », dit Michel.

Les yeux de Fernand vacillent, s'emplissent de larmes. Il me serre longuement la main.

« Votre fils est d'une intelligence remarquable. Remarquable. »

Il relèche son verre, brandit de nouveau son index et ajoute :

« Remarquable.

— Poursuivez, dis-je, j'ai un peu la migraine et je ne voudrais pas me coucher trop tard.

— Fernand Brégas, dit Fernand.

— Enchanté, dis-je.

— Donc, poursuit-il, j'avais un rêve, l'Amérique du Sud, et, monsieur, ce rêve, je l'ai depuis… »

Ses yeux tournent, cherchent par-delà l'horizon la date invraisemblablement lointaine à partir de laquelle il a commencé à rêver de ce pays.

« … depuis… depuis la naissance. Je suis né avec l'Amérique dans le cœur, monsieur, je ne crois pas aux histoires de vie antérieure, mais je me demande parfois si je n'ai pas été sud-américain autrefois. »

Il attend manifestement une réponse.

« Il m'est difficile de trancher », dis-je.

Geste du bras.

« Quoi qu'il en soit, la vie et ses hasards et ses devoirs et tout ça a fait que je n'ai jamais pu réaliser mon rêve, rapport à ma teinturerie, sauf…

— Sauf cette année », dit Michel.

Cette fois, Michel a fait sa conquête définitive.

J'ai l'impression que c'est, entre eux, à la vie à la mort.

Lentement, Fernand hoche la tête.

« Sauf cette année. »

Nouveau whisky.

« Or… »

Longue pause… Je sens le sommeil venir tout de même… Nuits de tropiques…, je saurai ce que c'est désormais : pas tellement de différence de température avec le jour.

« Or j'ai, vous les avez vus sans doute en ma compagnie, j'ai deux fils. »

Nous arrivons au moment stratégique.

Violemment, le teinturier porte les deux mains à son cœur, comme poignardé par l'infarctus.

« J'aime mes fils, messieurs… »

Il me fixe.

« C'est louable », dis-je.

Il me fixe toujours et articule :

« Fernand Brégas.

— Très heureux. »

Il lâche ma main.

« Et lorsque j'ai pu, pour un mois, abandonner la teinturerie, je leur ai proposé de m'accompagner ; je leur offrais les Amériques. J'ai cru qu'ils allaient sauter au plafond. Or… »

Il regarde le fleuve invisible ; le ciel est plus clair que les arbres ; il semble chercher quelque chose de précis sur la rive lointaine…

« … ils n'ont pas sauté. »

Il redresse le buste, majestueux, et, lentement, passe deux doigts sur son front emperlé.

« Monsieur, je vais vous dire une chose vraie.

— Je m'en félicite.

— Et je sais qu'elle restera entre nous… »

Le barman essaie de sécher les verres avec un torchon mouillé… Peut-être est-il là depuis des années ; il poursuivra sans trêve ce labeur harassant, n'obtenant que des résultats médiocres.

Fernand Brégas a placé son orifice buccal contre le pavillon externe de mon oreille et chuchote :

« Les adolescents sont nos plus sûrs ennemis. Pourquoi riez-vous ?

— La chatouille, dis-je, mais vous avez raison. »

Satisfait, il s'en jette un autre ; je ne les compte plus dorénavant.

« Au-dessus de l'Atlantique, je leur ai montré l'immensité marine, un temps idéal, un océan violet, messieurs, avec, au milieu, un paquebot blanc comme un kleenex, un spectacle unique à crier d'enthousiasme ; je le leur ai montré par le hublot, et vous savez ce qu'ils m'ont dit ? Vous ne savez pas ce qu'ils ont dit ? Eh bien, le pire de tout, messieurs : ils n'ont rien dit ! Ils n'ont même pas compris

pourquoi je leur montrais. Et à Rio, ah ! à Rio, alors là, la meilleure ; vous parlez si cela fait des décennies que j'y songe, à Rio, j'avais fini par croire que c'était tellement beau et loin que ça n'existait pas..., eh bien, le matin, j'ai patienté jusqu'à dix heures et je leur ai dit que ce serait bien de faire un tour pour voir la ville, vous ne savez pas ce qu'ils ont dit ? qu'ils avaient sommeil ! A Rio ! Sommeil !

« Et le soir, le soir, vous savez ce que nous avons fait le soir ? Le cinéma, monsieur, on a été voir Annie Girardot doublée en brésilien… Déjà qu'en français, bon, enfin, je les ai accompagnés, il paraît que c'était un film désopilant, qu'ils l'avaient manqué à Paris… Je ne me suis pas désopilé du tout, et on n'a rien vu encore ce soir-là. J'avais prévu qu'on resterait trois jours, ils ont voulu partir le lendemain, ils disaient déjà que c'était moche… »

Holà ! qu'arrive-t-il, tu ne vas pas pleurer, Fernand…

« Et, depuis, c'est pire. Je voulais aller à la chasse ce soir. J'avais tout préparé, c'était un peu une surprise… Et puis Eric est allé écrire à une jeune fille de l'avenue des Gobelins, nous habitons avenue des Gobelins, et l'autre a préféré finir ses bandes dessinées, alors, finalement, je ne fais rien, je ne vois rien, et le pire de tout, c'est que c'est moins beau que dans ma tête…

— Larguez-les, dit Michel, vous continuez seul et tout le monde est content.

— Ce sont mes fils, dit Fernand.

— Je sais dit Michel.

— Excusez-moi. »

Un verre encore. Ce sera le dernier. Il va le boire, s'écrouler, et on le montera, Michel et moi.

« Il envoie des lettres et ne songe qu'au retour, je comprends ça, remarquez, j'ai été jeune aussi, mais pas comme ça. Hic ! »

Il repose le verre et bascule du tabouret comme un camion de plomb. Michel le rattrape. Je pose son bras gauche autour de mon épaule, Michel se poste de l'autre côté ; ses yeux restent fermés. Il est plus petit que nous et ses jambes pédalent dans le vide. Il doit penser qu'il marche avec légèreté.

J'ouvre la porte et nous l'asseyons sur son lit. Il se relève comme un ressort et nous serre la main.

« Fernand Brégas. Teinturier en gros », dit-il.

Je me retourne dans mon lit… Il m'a ému, Fernand, en fin de compte… Ce sera triste pour lui de revenir d'un voyage qu'il n'aura pas fait. Il se sera fait assassiner l'Amérique, celui-là, et en beauté…

Lima demain.

XVIII

LE taxi ferraille : Lima l'horrible.

Gennevilliers à l'échelle 100. Des murs gris même dans la nuit épaisse. Des cars perclus et vides et, aux carrefours, des papiers qui traînent… des résidus de meetings ; ils volettent, se collent contre des gravats…

Tout est mort et il n'est pas dix heures du soir ; deux types en poncho, immobiles dans un terrain vague qui n'en finit pas.

« C'est pas dépaysant », murmure Michel.

Chambre à l'hôtel Claridge. Le nom sonnait bien ; les ressorts du sommier davantage. Le vieux type qui nous a monté les valises explique avec un large sourire que si le lit occupe le milieu de la chambre, c'est pour éviter que les cafards n'y montent. Il est manifestement fier de cette preuve d'ingéniosité dans le confort. Michel ronfle déjà ; je l'entends à travers la cloison.

J'écarte les rideaux : nappés de brouillard, des cacahuètes et des buildings s'effritent… Misère du béton. Des chantiers, des toits défoncés ; demain, tout sera en poussière…

Non, tout est debout encore mais si peu… Un crachin brestois laque les palissades, peu d'êtres humains dans ce coin… La ville a la couleur de ces ponchos sans couleur que l'on voit dans les documentaires, une ville au ciel trianon qui ne rira jamais.

Michel contemple la désolation par la vitre fêlée.

« On reste combien de jours ?

— Il faut trouver une voiture. C'est ici que le voyage commence. »

C'est vrai, le périple est là, sur le papier, avec son gros point de départ, Lima. Trois mille kilomètres de piste, les Andes à escalader, à redescendre, les villages perdus, les lacs suspendus, quarante degrés au Zénith, les nuits de glace.

« On va essayer de louer quelque chose de solide, une sorte de jeep… »

Nous plongeons dans les plâtras, les lézardes, les planches poussiéreuses qui barrent les fenêtres aveuglées… Des Dodge des années 50 achèvent de rouiller devant des rideaux de fer friables comme de vieux cartons.

« Tu es sûr que l'agence est par là ?

— Certain. »

Il faut sortir de ce piège. Curieuse ville, Lima une poche grise.

Une capitale de brume pour un pays d'enfer et de neige.

Place d'Armes. Le cœur caca d'oie. La cathédrale est fermée. Des flics couleur d'olive fraîche stationnent un peu partout. Régime militaire. On dit qu'il est le plus libéral de toute l'Amérique latine… Voici le garage-agence.

Evidemment, j'ai horreur des garages, spécialement des garagistes qui, dès que je m'approche, me préparent une note où ils ont ajouté une bonne dose de zéros ; dès que j'émets une protestation, ils m'insultent. Ce sera dur.

Cabine vitrée. Un monsieur, à lunettes d'acier et dents assorties, trône derrière un bureau chromé. Je me demande s'il ne va pas se mettre à cliqueter.

« You habla francès ?

— Oui. »

Voilà une bonne nouvelle. Je lui explique ce dont nous aurions envie tandis qu'il se passe des bouts d'allumette entre les plots. Il a une cravate vert pistache avec une tache de graisse qui en recouvre les trois quarts.

« … quelque chose de solide, car nous ferons sans doute trois mille kilomètres. »

Il regarde le tronçon de poivron qu'il vient d'extirper de son bridge et demande :

« Vous connaissez votre périple ? »

Michel récite d'un trait :

« Lima-Ayacucho-Cuzco-Puno-Arequipa-Lima. »

L'homme d'acier nous regarde l'un après l'autre et sa main droite semble réprimer un signe de croix.

« Long, dit-il, long et difficile.

— Justement, dis-je, il nous faudrait du solide. »

Il écrase avec délices le morceau de poivron rescapé entre ses canines ferraillantes et annonce la bonne nouvelle :

« J'ai exactement ce qu'il vous faut. Venez voir. »

Escaliers-parkings. Lima en sous-sol, aussi crasseux qu'au-dessus… Toutes les Volkswagen sont couleur fraise. Tout sent le gas-oil, l'huile lourde et le métal cuit. La traversée d'un continent pour visiter un parking.

« La voilà. »

S'il ne l'avait pas indiqué, je n'aurais pas cru que ce genre de chose fût une voiture.

Michel qui s'y connaît un peu fait le tour, donne un coup de pied peu convaincu au pneu arrière et dit :

« Il y a des roues. »

On ne peut le nier. C'est d'ailleurs la seule chose que l'on ne puisse nier.

Frankenstein soulève le capot. Je regarde sans comprendre, comme chaque fois que je me suis trouvé devant un spectacle semblable ; Michel soupire et s'installe au volant : l'un des rayons est fortement scotché.

« Il n'y a pas d'essuie-glace ?…

— Pas la peine en cette saison. »

Très bien. Toujours ça de moins à emporter.

« La direction a du jeu, dit Michel.

— Toujours en Amérique latine. »

Superman referme le capot et montre les clefs comme un hochet tentateur.

« Vous voulez faire un essai ? »

Je prends le volant, mets le contact et le garage explose en fumée. Nous tressautons en cadence sur nos sièges.

« Ça fume, hurle Michel.

— Il doit y avoir une cheminée sur le toit », dis-je.

Elle avance par soubresauts continus, nous grimpons la rampe et émergeons à l'air libre. La rue jaillit, s'incline, tourne ; je tâtonne dans les vitesses, freine, nous partons carrément sur la droite dans le trottoir ; je contre-braque en catastrophe, lève le pied.

« Elle déporte !

— J'ai remarqué », rugit Michel.

Il se cramponne à la portière, les jambes raidies sur la tôle. Plus un poil de sec…

« A droite, c'est obligatoire… »

Je braque et la brochette des mitraillettes monte vers le capot.

« Bon Dieu. »

Une mer kaki derrière, des yeux, des casques… Du sauvignon, vite, j'en ai une grande rafale de désir qui me fait trembler, quatre jours que je n'ai pas bu. Je pile. Une armée devant : au premier rang, un très gros se gratte la moustache derrière le plexiglas. Sa cravate est trop serrée… Il y a un tank derrière eux, très ferraillant, un jouet trop grandi… 14-18.

Un des soldats monte sur le marchepied, crie en espagnol. Je redémarre en marche arrière. C'est la guerre ou quoi ?…

Michel me montre une buée là-bas qui monte d'une avenue, on devine les banderoles… Le soldat descend, court vers les autres en maintenant le colt qui bat contre sa cuisse… Une manif… Les profs sont en grève depuis cinq mois, les universités sont fermées… L'armée tire, ici. Rien à voir avec le Quartier latin et les courettes. Si seulement je pouvais retrouver le garage… Du monde dans les rues à présent ; sur les trottoirs, devant les banques, les queues s'allongent ; on vend des cactus hallucinogènes pour deux sous au pied du réverbère… Je n'arrive pas à passer cette satanée troisième.

« A gauche, lance Michel, je reconnais… Fais gaffe ! »

J'évite une charrette de pastèques… Des gens courent, quelque chose se prépare… Des pans de brume se déchirent et les buildings montent de plusieurs étages : la ville existe aussi en hauteur. C'est là, je reconnais à la dernière seconde : je m'engouffre dans le souterrain en colimaçon… Il y a des gens sur les bas-côtés…, des étudiants peut-être. Le vendeur n'a pas bougé d'un pouce.

Je rends les clefs.

« Alors ? »

Je fais un peu le dégoûté.

« Elle n'est pas nerveuse.

— Le moteur vient d'être entièrement révisé. C'est exactement ce qu'il vous faut. »

Je regarde les autres voitures autour de nous : il est évident que nous n'aurons rien de mieux.

« D'accord, dis-je, dites-moi le prix. »

Avec le change, ce ne peut être très cher, et puis au diable l'avarice… L'homme-métal sort des papiers, multiplie, additionne, compulse, arrive à un résultat qu'il traduit illico en francs français : dix mille. La brique.

Je lui tends une main large ouverte.

« Au revoir, monsieur. »

Angel Portel Venero, c'est son nom, semble navré ; même ses canines se ternissent d'un coup.

« Je vous assure que ce n'est pas cher, et c'est le seul moyen ; il n'y en a pas d'autres pour voyager dans les Andes, ou alors l'avion.

— Il n'y a pas de cars ? de camions ? »

Il regarde Michel qui vient de lui poser une question comme s'il venait de lui demander une Cadillac dernier modèle.

« Vous pouvez rester trois jours sans voir une auto, et parfois les camions… »

Sa main droite s'élève, plane un instant, décrit un virage rapide, gifle l'air, se retourne, virevolte et vient exploser contre l'autre à hauteur du genou.

« Crac », ajoute-t-il.

Une belle chute. Deux mille mètres à vue de nez.

Nous sortons. Je sens le moral qui baisse ; il faudrait fuir cette ville, mais comment ?

« Il exagère, dit Michel, il cherche à placer sa camelote, mais je suis sûr qu'il y a moyen de… Et si on prenait le train ? »

Le train des Andes, il ne nous mènera pas jusqu'au bout, mais on peut commencer par là, un tortillard qui grimpe jusqu'à quatre mille mètres avec des employés dans les couloirs qui font passer les ballons d'oxygène quand les voyageurs cherchent l'air, cramponnés aux

portières…

« On fait ça, on verra bien arrivés à Ayacucho… »

Dehors, c'est le marché. Encore des poissons terreux, des femmes accroupies vendent des légumes ternes… Il n'y a que les pays où l'on ne mange pas pour avoir des marchés aussi vastes… Sacs de grains, d'aromates, jattes, d'huile… Chaque fruit coule un sirop où ronflent les guêpes… Rues droites, ce sont des blocs à l'américaine. Des publicités sur panneaux métalliques défoncés… Ici, c'est Callao… Les rues aux maisons absentes, les hangars et le bordel à six cents places, le plus grand de l'Amérique latine…

« Ce soir, on va dîner chez les rupins », dis-je.

Entre l'homme aux mâchoires blindées, l'armée péruvienne et toute cette laideur, j'ai le moral qui baisse.

Dans l'encoignure d'une porte, un gosse loue ses illustrés. Il en a trois, la couverture reste attachée au poignet du propriétaire par une ficelle, celui qui veut lire paie, s'assoit entre les flaques d'urine et les crottes de chien, bouquine et s'en va. Apprenez cela, gosses d'Occident : posséder un Tintin permet de vivre, de voler quelques saucisses frites à la faim qui rôde.

« On va vers le port ? »

Le Pacifique huileux gris comme un cuirassier… Des gosses jettent des lignes dans l'eau du haut des jetées sombres pour les fritures argentées du soir…

Des palissades cerclent le vide des terrains vagues…, façades éventrées donnant sur le vent. On peut passer la tête derrière : c'est un décor, il n'y a rien que des carcasses désossées et, à perte de vue, les tiges de fer rouillées du béton armé qui ne tiendra pas…, bataillons serrés de ferrailles pointues. Une gigantesque armée souterraine présente les armes et n'affleure que la pointe aiguë des baïonnettes. La terre est rayée de ces verticales, des premières vagues jusqu'aux brumes des plaines plates. Lima-limaille.

Des gosses au milieu des tronçons d'autoroute regardent les voitures, engoncés dans des vestons d'adultes dont ils ont coupé les manches ; des hangars s'appellent Las Vegas, Pigalle ou Tropicana, c'est le coin des durs, cinoches de karaté, baby-foot sur le trottoir, godasses en croco cirées trente fois par jour par les shoeshines du barrio. Je pense à Fernand Brégas et à son rêve luxuriant. Lima va lui achever les poésies : il va se prendre un grand coup de ferraille rouillée et humide à travers le pittoresque.

Le taxi nous ramène au Claridge. Un taxi gris aux moleskines froides. La nuit va tomber et la pluie avec elle. Le chauffeur coupe le transistor accroché par des ficelles contre le tableau de bord et grimace : il y a eu trois morts dans la fusillade de l'après-midi.

XIX

SOUPE au citron dans des assiettes de faïence : c'est le restau pour touristes.

Michel arrive, l'air animé, et se laisse tomber en face de moi.

« Grève des trains, dit-il. Elle dure depuis trois semaines. »

Coup dur. J'en reste la cuillère en l'air.

« Tant pis, on se tire demain, sinon c'est le suicide. Oh ! pardon. »

Il rit et se met à s'occuper sérieusement de son assiette.

Ils sont au moins trente à la table à côté, tous Français jacasseurs… Il y en a un au milieu qui a l'air de souffrir pas mal… La petite cinquantaine, les lunettes, le côté maigrelet et pas bien beau du monsieur à qui rien n'ira jamais, du smoking au bermuda. Il est chef de rayon dans un magasin de saintes vierges en plâtre creux, ou libraire derrière l'église à Tourcoing ou Draguignan…

Sa voix monte, maigrelette :

« Quelqu'un désire-t-il prendre un apéritif ? »

Il offre, évidemment ; personne n'a bougé d'un millimètre, ils sont tous en train de se bourrer les côtes en joyeux drilles, autre chose à faire qu'à prêter attention à ce binoclard haut perché, à calvitie occipitale… Il n'y a qu'à le voir pour comprendre le problème. Notre chef de rayon a eu un jour l'idée de faire le Pérou : le drame. Comme il est seul, célibataire comme on n'en fait plus, il s'est inscrit dans un groupe : le voyage pas trop coûteux dont on voit les publicités dans les magazines ; tout paraît bien sympa : contacts cordiaux, sites et cultures, Andes et cellules grises, pulls en alpaga et un soupçon d'ethnologie… Et dès le premier soir, dans quoi il se trouve, Anselme ? Dans les jeunes, c'est-à-dire dans la merde.

Dans la merde pour un mois.

« A mon avis, dit Michel, on se poste sur la route de bonne heure et on fait du stop ; c'est le plus sûr. »

Pas emballé du tout. Des récits de vols, d'assassinats, commencent à me rôder dans la tête. On ne sort pas un garçon d'un hôpital pour le placer sur des camions fous frôlant les ravins insondables, quand ils se contentent de les frôler.

« C'est dangereux », dis-je.

Feu roulant de rires à côté. Michel les regarde.

« Un peu cons, les mecs. »

Le chef de rayon a cédé sa place, pour que la dodue bouclée soit à

côté du grand à carrure… Il va chercher une chaise à l'autre bout… Son martyre continue.

Les hommes ont la barbe vivace, les pataugas poudreux, elles ont le T-shirt tendu, le postérieur latino-péruvien et les canines laiteuses : ils se sont reconnus toute de suite, des groupes se forment déjà avec le beau rieur au milieu, celui qui ne renâcle pas sur le pisco, qui a fait la Bolivie l'année dernière, le Guatemala il y a deux ans… Les tables se forment, ça s'esclaffe, se frôle, ça flirtera tout à l'heure, baisera cette nuit malgré la fraîcheur et les conventions. Et où il est, Célestin, dans tout ça ?… – car il s'appelle Célestin, c'est à peu près inévitable…

« Il n'a pas de pot, ce mec, murmure Michel ; c'est toujours sa chaise qui manque. »

On ne se moque pas encore de lui, pas encore, mais ça viendra, et il le sait… Pour le moment, il espère encore, il volette, il va de table en table, il essaie de se glisser, de s'introduire, de s'inoculer le sacré bacille, mais le corps social est sain et ferme et robuste, il refoule le vieux vibratile si plein de résonances et de fragilités… Il fait tant d'efforts, il joue le rustaud, le boute-en-train, l'impayable, enfin il tente… Il cherche à rendre des services, il fait semblant de s'y connaître en vin, il force sa voix fluette, mais il y a toujours un costaud qui en balance une bien bonne, et ça éclate de belle humeur à l'autre bout de la table, alors il reste en rade avec ses tifs en moins et ses années en trop. Oh ! Célestin, elles seront dures, les Andes…

A présent, il est question d'aller dans une boîte… C'est à Miraflores, on prendra des taxis… Les filles battent des mains, les gars se rapprochent, ça va fumer ce soir. Avec qui valseras-tu, Célestin, dans la nuit liménienne ?

Tous se lèvent en joyeux brouhaha. Ils n'ont même pas fini le dessert, les mains frôlent et les yeux rient, ça va pétiller, allons, les vacances sont bien parties ; on va s'éclater au guinche.

Tables vides… Célestin termine son fromage qui a du mal à passer, tout seul au milieu des miettes, des assiettes sales et des serviettes en boule… Ils l'ont oublié… Il est de ceux qu'on oubliera toujours.

Mon envie de sauvignon me revient.

« On va au bar », dis-je.

Il y a des soirées où ça reflue. C'est la nuit-fin de monde. Le monde bourré de soldats armés, de touristes horripilants, et avec, toujours à un moment, des gens en carafe ou sur le carreau… Les maux de Lima : Célestin abandonné dans son restant de fromage ; l'autre, Fernand Brégas, avant-hier, avec ses fils dévastateurs qui lui assassinent Mozart à tour de bras… Et moi avec cet enfant… L'enfant du parc, l'enfant grandi que nous retrouvions au retour des voyages. Sylvana, tu m'en parlais parfois, sur les terrasses de Rimini…, à Civita

Vecchia… Tu t'inquiétais un peu. Il y avait comme un remords dans ta voix soudain… Lima et les marasmes…

Une ombre passe devant les lampes tamisées. La salle est obscure et soyeuse ; il flotte une odeur d'américaine… L'ombre se penche.

« Un whisky et un jus de goyave, s'il vous plaît. »

L'ombre s'assoit sur le fauteuil proche et j'aperçois le visage circulaire dont les yeux rient.

« Nous nous sommes rencontrés à Manaus ; Fernand Brégas, homme libre… Cela couvait depuis pas mal de temps, vous vous en êtes aperçu ; le sommet a été atteint avant-hier lorsque mon fils, l'aîné, a sorti son carnet et s'est mis à barrer les jours… J'ai été amoureux aussi, monsieur, et je comprends la jeunesse, mais il n'avait pas le droit de me faire ça… J'ai senti la colère qui montait et c'est parti d'un coup : « Je ne vous ai pas forcé à venir, vous pouvez reprendre l'avion dès ce soir ! »

C'est un autre homme à présent, le teinturier, son œil est plus ferme, il vole de ses propres ailes depuis vingt-quatre heures et il en est encore tout étourdi.

Homme seul lâché dans le nouveau continent.

« Ils préfèrent notre mas en Provence… Je n'y peux rien, c'est leur droit ; moi, j'y étouffe, je veux de l'air, je veux de l'aventure… »

Il nous regarde avec amitié… J'ai, depuis quelques secondes, une idée qui tricote… Il me semble bien me souvenir qu'il a trois cents employés.

Je fais tinter les glaçons pour l'accord sonore.

« Nous partons demain pour les montagnes, dis-je ; les pistes sont dures, il faut passer des rivières à gué et ce ne sera pas facile. »

Il ne mord pas, il avale, la bouche béante, une bouchée goulue.

« Mais vous faites ça comment ? »

Machiavel parle par ma voix.

« Le mieux est de le faire en jeep ou camionnette ; on en a trouvé une splendide, mais elle est trop chère pour nous deux. »

Musique aussi tamisée que les lumières, une valse gracile avec des voix espagnoles, à déchirer le cœur.

Faire payer le patron, vieux principe si peu utilisable…, mais peut-être dans ce cas…

« C'est un peu délicat, dit Fernand, et je ne voudrais pas m'imposer, mais si vous pensez que ma présence ne vous pèsera pas… Je participerais, bien sûr, pécuniairement… »

Trois hommes dans une Toyota Land Croiser. Ça commence à prendre forme.

« Ça sera dur, dis-je, très dur… On met, paraît-il douze heures pour faire deux cents kilomètres en moyenne, et on n'est pas sûr de trouver un lit au bord de la route, il faut camper.

— Je camperai. »

Il en salive déjà. Les plus grosses étoiles, la plus haute montagne et lui au milieu, en sandwich, sale, fourbu, barbu… Le paradis. Cela doit faire trente ans qu'il n'a pas passé un matin sans se raser.

« On boit autre chose », dit-il.

Rarement vu un homme aussi fiévreux.

« L'idéal, dis-je, ce serait d'être à quatre. C'est moins fatigant pour la conduite, et puis, pour l'ambiance, c'est mieux ; Michel et moi, nous nous connaissons ; vous vous sentirez un peu isolé. »

Il s'étrangle d'enthousiasme dans son bourbon.

« Tout à fait d'accord, tout à fait d'accord, tout à fait d'accord, je suis tout à fait d'accord, eh bien, d'accord. Mais qui ? »

Michel repose son verre, sifflote les quatre premières mesures de *El condor pasa* et laisser tomber :

« Il a dû finir son fromage. »

Je me lève.

« J'ai une idée, dis-je ; je reviens à l'instant. »

Désert de la salle à manger ; de lents garçons ramassent une à une les assiettes. Ils ont enlevé les chaises en premier et de petites femmes boulottes passent les serpillières du soir. L'une d'elles nettoie entre les pieds de Célestin debout qui tente de finir son orange sans tacher son beau pull-over.

S'il ne vend pas des saintes vierges, il est au rayon des chapelets. Il me regarde, la bouche pleine de jus et les yeux d'étonnement. Ce serait pire si tu savais ce qui t'attend, camarade.

Dans la grande salle morte, j'avance en ligne directe sur Célestin. Il ne sait pas encore que la vie réserve des surprises aux vendeurs de crucifix des villes de sous-préfecture.

XX

Six heures du matin. L'enfer mouillé des banlieues d'au-delà du Rimac. Les cahutes dans la terre verte, à perte de vue sur le flanc des collines, les cabanes de misère enlisées sous la gaze épaisse des brumes…

J'ai pris le volant pour sortir de la ville… Les autobus zigzaguent, chargés jusqu'à la gueule ; aux arrêts, des bouchons d'hommes explosent, pataugeant dans les caniveaux… Des camions de cinquante personnes, moutons et chèvres sur le toit, s'inclinent à quarante degrés dans les tournants, les roues déjantent, crissent sur l'asphalte crevassée… Des passages à niveau, des usines, des bidons à perte de vue… Et partout cette couleur de diarrhée ; jamais nous n'aurions dû partir… Cette guimbarde perd ses tôles à chaque soubresaut, or il n'y a que des soubresauts, car il n'y a pas d'amortisseurs. Il faut préciser qu'il n'y a pas de chauffage non plus et un seul clignotant qui, par chance, est celui dont on se sert pour doubler. Derrière, une banquette tape-cul qui va transformer les voyageurs en paquets d'hémorroïdes au bout de quinze kilomètres. Or nous devons en effectuer trois mille.

Un car nous double à quarante à l'heure, des enfants ensevelis dans des couvertures tiennent des plaques de carton d'emballage qui les coupent du vent ; l'un d'eux rit et nous montre du doigt. Rigole, morpion, il y a de quoi. A mon avis, avec les infarctus dus à l'altitude, les ravins insondables, le froid des montagnes, les entérites au piment, les contrôles de l'armée, les Indiens agressifs et cette haridelle bringuebalante, nous avons une chance sur cent de nous en tirer… Je la joue par faiblesse, évidemment.

Derrière, cramponnés aux poutrelles métalliques qui tiennent la bâche, Fernand et Célestin s'esclaffent de joie ; ils rebondissent allégrement, je me demande même s'ils n'en rajoutent pas un peu. Michel, à mes côtés, surveille la route et semble inquiet.

Je lui jette un coup d'œil rapide.

« Ça ne va pas ?

— y a un drôle de bruit sur le toit.

— y a un drôle de bruit partout », dis-je.

Embouteillages devant, klaxons déchaînés des autobus bondés, des paniers sur le capot et le portrait de Che Guevara peint sur la calandre. Mes épaules sont déjà endolories… j'ai tous les cahots de la route répercutés des poignets jusqu'aux orteils. Dire que je pourrais être tranquille à Bezons et… Dans le rétro, la caravane s'allonge :

Dodge des années 50, américaines rose bonbon cerclées de fil de fer, une Chevrolet sans portières double en soulevant des geysers… A l'avant, un rail de chemin de fer sert de pare-chocs…

Hurlement de Célestin. Je bloque des deux pieds.

« La galerie ! »

Fernand jaillit, évite un car d'ouvriers casqués qui lui râpe les fesses au passage et s'enfonce dans la bouillasse pour en extraire la première valise… Michel et Célestin descendent, des klaxons crèvent les nuées basses… La pluie chaude éclate.

Je me penche dans les gifles d'eau.

Tout s'est effondré, les bagages s'incorporent déjà au sol, le sac de Michel a rebondi sur l'aile d'une Camaro qui stationne, les quatre pneus crevés.

« Grouillez-vous on va s'embourber… »

Michel revient avec la pelle, le jerrican et la valise de Célestin… Ça ne tiendra jamais à l'arrière. Célestin ahane sous les sacs et les rouleaux de papier-water. Capital dans les Andes, le papier-water, c'est le B A BA de l'exploration ; l'un d'eux s'est défait et Célestin traîne un ruban rose qui boit les gouttes. Ils enfournent tout en vrac.

Michel, accroupi dans la gadoue, contemple le désastre. Il crie de loin :

« Faudrait souder, c'est foutu. »

Avec les bagages à l'arrière, ils ne tiendront pas. Si, ils tiendront.

Fernand, ruisselant de boue, pose le tas de ferraille qui fut une galerie contre un mur ; il n'y restera pas longtemps. Je redémarre derrière un semi-remorque d'un noir de suie, plein de gaz toxique ; ses roues propulsent une vague de crème fangeuse haute comme une lame de fond.

Je suis aveugle. Michel se rue en acrobate, escalade le capot et écarte à la main les paquets de boue ; il tartine comme il peut… Et l'autre Frankenstein qui parlait de l'inutilité des essuie-glaces… Si je le tenais… Il avait quelque chose de Beloutier, d'ailleurs…

« Le papier W. C. », dit Fernand.

Comprimé entre deux valises, il s'extrait, glisse le rouleau à Michel qui le happe au vol et torche la vitre : j'ai quatre centimètres carrés de visibilité et je sens que les deux roues gauches décollent du sol.

« Je fais contrepoids », dit Célestin.

La caisse oscille, se rétablit. On est des stars. Des équipiers hors pair.

« A gauche, crie Michel, braque toute. »

Un bond, je vois le capot qui se dresse, phares vers le ciel, retombe. Fernand s'écroule, prend un coup de pelle dans le menton ; Célestin bloque le jerrican au passage, arrête une valise du pied et

disparaît sous l'amoncellement.

« Il y avait un trou, dis-je ; c'était le trou ou le vide. »

Une ruelle étroite entre les éternelles palissades.

« Regardez en haut », dit Fernand.

La boue délayée me gêne ; je passe la tête par la portière.

La pluie a cessé, tout est bleu, même nos visages, une lueur d'aquarium, le monde vu à travers un verre fumé…

« Roule encore, dit Michel, c'est la sortie… »

Deux cents mètres et tout se déchire ; il y a une échancrure et l'azur se rue en forcené, tout redonne d'un coup, la mer et les montagnes… En bas, Lima achève de croupir sous la serpillière.

« Bon Dieu, dit Fernand, que c'est beau ! »

Je le vois dans le rétro. Il ne s'est pas rasé ce matin.

« C'est autre chose que l'avion, murmure Célestin, on est dedans ! »

Il lève la tête… Là-haut, suspendues, les Andes attendent…

La boue sèche déjà sur la vitre.

« Une halte, dis-je, je ne sens plus mes bras. »

Nous roulons depuis une heure et demie. Nous avons fait trente kilomètres.

« Je n'ai jamais été aussi sale de toute ma vie », constate Célestin, surpris.

Il essuie ses verres avec le pouce, sourit et ajoute :

« Je suis content. »

On se regarde. Nous sommes tous contents. Quatre hommes dans une Toyota.

Fernand sort le thermos et me tend le couvercle empli de thé.

« Il faut se tutoyer, dit-il ; ça m'est très difficile, mais la situation est exceptionnelle. »

Célestin rougit en jeune fille.

« Je vais essayer », dit-il.

Huit heures trente. Sur ma joue, le soleil mord déjà en enragé.

XXI

LA piste.

Des enfants-clowns de soixante centimètres de haut en chapeau melon baignent dans le soleil, perchés sur des lamas immobiles au sommet des cordillères.

Les Andes se livrent aussitôt… Nous sommes dans le défilé… Des cascades coulent, verticales… Cette terre est folle d'être si proche du soleil-dieu, elle fait la belle, se contorsionne, se hausse en montagnes sur la pointe des pics… Fernand conduit en appliqué, en précautionneux ; il ne s'octroie des coups d'œil que parcimonieusement. Nous nous taisons depuis longtemps déjà…

Entre les cactus, le long des cataractes des fleuves, des Indiennes nous regardent et je ne m'habitue pas à leurs costumes endimanchés… Elles lavent, sèment, portent des charges, font de lentes tambouilles avec toujours l'air d'être en visite sous leurs chapeaux de demoiselle de sous-préfecture, leurs jupons superposés et leurs bas de coton sur leurs jambes torses… Rien n'est pratique dans tout cela ; jamais paysannes authentiques n'auront fait plus opérette, elles attendent l'arrivée du ténor.

Les lacets se resserrent ; la végétation a disparu peu à peu.

« Je t'en supplie, dit Célestin, un petit arrêt, le temps d'une photo, c'est trop beau… »

Des paquets de neige glissent vers le plateau ; en bas, des rochers émergent de la chantilly des nuages. Nous sommes au-dessus du plafond… Sur le toit.

Célestin s'extirpe, atterrit sur la route, lève l'appareil et s'arrête. Fernand a coupé le moteur, le silence est total, seulement la course du vent sur les hautes plaines…

Pas de déclic… Lentement, Célestin se retourne. J'ai peur. Nous n'aurions pas dû, nous ne sommes pas faits pour cela… Les lèvres sont violettes, le visage est sculpté dans la faïence des lavabos. Le pire est cette goutte sombre qui coule vers la lèvre. Un masque de farine, clown d'épouvante…

« Tu saignes du nez », balbutie Fernand.

Nous tournons un film au ralenti : Célestin se rassoit avec une infinie lenteur. Je détache un cachet de coramine en retenant ma respiration ; je ne veux pas gaspiller un milligramme d'oxygène… La coramine c'est pour le cœur, un médicament pour lui redonner le goût

de battre.

Michel replie la carte et annonce la couleur :

« Quatre mille huit cents mètres. »

C'est le soroche, le mal des montagnes… Célestin tète l'air comme un poisson sorti de l'eau.

« On n'aurait pas dû s'arrêter, dis-je, il faut foncer sur Huancayo. »

Fernand embraie.

Angélique, Célestin sourit, exsangue. La voix évoque le choriste le dimanche à la grand-messe.

« Cela va déjà mieux, flûte-t-il, mais je me suis senti partir. »

Des roches en porte à faux aux stalactites-poignards effleurent le toit de la voiture. Cristal et feux du ciel, les couleurs sonnent à toute volée dans l'air vide… Des lamas encore aux fourrures frisées.

La trépidation soulève la poussière des roches… Fernand cuit derrière la vitre. Il noue un mouchoir aux quatre coins pour éviter l'insolation.

Célestin récupère, sa tête dodeline, mais les couleurs reviennent.

Célestin ne s'appelle pas Célestin mais Anselme Bapieu. Je me demande s'il gagne finalement au change. Il ne vend pas non plus de bondieuseries, il travaille dans les postes, il est receveur des P. T. T. dans le XVIIIe. Il n'est pas non plus célibataire mais divorcé. Sa femme est partie au bout de quatorze jours de mariage avec le locataire du quatrième, d'origine italo-américaine et aux professions fluctuantes et variées. Le violon d'Ingres principal du personnage était de cracher le feu. Le jour où il séduisit Mme Anselme, il fit une démonstration qui devait brûler les rideaux-nylon de la salle à manger. Il reste même, paraît-il, une trace sur les fleurs de la tapisserie. Mme Anselme devait préférer les flammes aux timbres-poste, elle ne résista pas et, après cette petite quinzaine d'intermède, il se retrouva seul avec sa passion de toujours, la philatélie.

Michel a pris le volant. Il n'a pas le permis, mais il est, sans nul doute, celui qui conduit le mieux de nous tous ; sa décontraction est étonnante.

Fernand se trémousse depuis quelque temps.

« Tu as vu quelque chose ? »

Il hésite…, se décide.

« Oui, un pont. »

La piste tourne encore, s'incline et nous y sommes : deux traverses de chemin de fer liées ensemble pour chaque roue, et rien au centre, ou plus exactement un ravin… un rio, un torrent épais comme une allumette… Vu la profondeur, il a la largeur de la Seine au pont d'Argenteuil.

Michel s'arrête.

« On pourrait descendre un peu, dis-je, histoire de se dégourdir les jambes. »

Je me sens barbouillé, je ne vais quand même pas craquer des coronaires… Fernand me paraît cotonneux soudain. Nous nous bourrons de coramine glucosée.

« Je prends le volant, dit Fernand ; ce n'est pas du courage, je rêve de ce genre de situation depuis mon premier magasin en 1951. »

Le crâne nu d'Anselme brille au soleil ; l'homme reprend vie.

Michel descend et s'accroupit dans la poussière au centre de la route.

« Ça va aller, dit-il, tout droit. »

Le moteur vrombit. Fernand passe la première ; difficile de le voir à travers les reflets du pare-brise ; en un éclat de soleil, la folle trouille tremble sur sa bouche avec la joie des grandes paniques.

Les roues s'engagent. Il est dans l'axe ; deux mètres de gagnés… Il déporte à gauche : la moitié du pneu dans le vide… Je pense au geste en feuille morte du concessionnaire et le plat d'omelette à l'arrivée…

« A droite. »

Il ne faudrait pas qu'il braque trop…, que… Il a repris l'axe, encore dix mètres…, cinq. Pont franchi.

Gary Cooper descend. Il a du mal à s'empêcher de bomber le torse. Tu as bien fait de lâcher les mômes, Fernand, fais ce qui te plaît, tant que tu peux… Arrive à être le cow-boy de tous tes films.

Les pierres brûlent à travers les semelles. Qui peut vivre dans ces pays d'enfer ? Encore un coup au thermos comme les cavaliers d'autrefois.

La piste continue… J'ai repris le volant.

Univers du ciel et de la roche… Sur la droite, un à-pic géant, la montagne scie la vallée d'une hache de sang, du rouge des abattoirs… Des Indiens bariolés dorment le long des berges près desquelles coulent les rapides : deux mille cinq cents mètres, par là c'est le pays des vallées. Il y pousse des bananiers géants. Les tropiques ne sont pas loin. Pays bleu, rouge et vert, bleu du ciel le plus large du monde, vert des plantes les plus ventées, rouge de la terre la plus haute, la plus théâtrale… Un opéra d'éboulis et d'élans figés, à crever les firmaments.

« Regardez le village. »

Entre deux suçotis de coramine, Anselme s'extasie : c'est à deux cents mètres, au détour de la sierra, quatre cahutes suspendues à la roche… Comment font-ils pour descendre ?… Un gnome en bonnet de laine, ficelé dans des ponchos, garde un cheval unique à la crinière livide. Zénith. La salive s'évapore dans ma bouche.

« Plus de thé », dit Michel.

Des films : le ravin de la mort, le désert de la soif, la vallée des

hommes perdus…

Nouvel arrêt.

« Ce serait sans doute mon tour de prendre le volant, dit Anselme, mais je vous prie de prendre en considération l'état alarmant de mon actuelle pression artérielle, le fait que je suis sujet à de subits vertiges, et à cela s'ajoute une absence totale d'expérience de la conduite automobile ; j'ai dû oublier de vous mentionner, dans le récit de l'autre soir, que mon épouse est partie non seulement avec un homme mais également avec une 2 CV Citroën entièrement neuve, achetée en vue d'un voyage que nous aurions fait par la suite. Je possède certes mon permis, mais je ne voudrais pas jouer avec nos vies. »

Il s'est fait un chapeau de gendarme avec un vieux journal bolivien ramassé derrière la roue de secours.

« Si je fais le compte, dit Fernand, nous sommes tous des hommes à femme : un célibataire, un divorcé, un veuf. Il n'y a que Michel qui ait de l'avenir… »

L'homme d'avenir conduit. Rien ne le distrait l'Eldorado est au bout de la route. Etrange gosse… Depuis que tout s'est éclairé, il n'a plus dit grand-chose, comme si quelque chose l'attendait là-bas, comme si, par-delà ces chaînes de montagnes, se dessinait une réponse… Le regard qui filait sur la Seine a accroché quelque chose…

Six heures que nous roulons. Voici le premier bourg, le marché au milieu, un abcès multicolore, pus et sang, un cratère débordant sur les pentes des montagnes… Il faut passer au millimètre entre les fesses nues des bébés crochés aux femmes à canotiers, louvoyer entre les maris et les pastèques… Ils n'ont rien, rien que trois tomates et un citron, ils attendent, ils attendent partout le long de la route, emmêlés, sur le toit des camions, sur les rochers face au soleil gigantesque… Le village s'écarte en ville de western… Des bars de tôle où des hommes trapus aux pattes en cerceau vendent des billets de loterie, cirent des godasses… Des ivrognes par paquets, les bouteilles et les cruches passent dans des mains de sable et de cendre… Ils boivent sous le soleil droit par goulées larges des alcools dévastateurs… la chicha. Des enfants montent vers nous des beignets blancs de graisse, une bouteille d'inca-cola déjà débouchée… une affiche le temps d'un mur : on passe un film de Hong Kong au grand ciné de Huancayo, la ville la plus proche.

Du pouce, Michel montre le ciel.

Entre les deux sommets qui surplombent la vallée, des bennes ferraillantes dévalent les câbles, bourrées de minerai… Ici, c'est la mine ; la poussière, la fumée recouvrent les cars écrasés sous les chèvres, les moutons et les hommes ; partout sur le plateau, des cars en panne… ; des pieds sortent de dessous les capots. Les Andes sont aussi ce garage en plein air peuplé de coucous défoncés… Le klaxon

s'est bloqué ; je roule au pas pour ne pas écraser les gosses et les chiens hurleurs… Au centre de la route, calés sur des bidons, des cars sans roues, les ponts arrière broyés… Il y a des voyageurs assis dans ce voyage immobile… Depuis quand sont-ils là ? Deux, trois jours peut-être…

Je double trois excavatrices dans un magma de poussière cuivrée… Elle entre partout, il flotte un brouillard à l'intérieur… Il y a un deuxième col à passer. Coramine encore. Après, ce sera la descente dans l'or du soleil…, les fastes de la mort du jour.

XXII

« J'AI gardé les caleçons longs de mon père jusqu'à il y a trois mois. J'ai pensé que je ne les mettrais jamais et je les ai jetés. J'ai dû en racheter la semaine dernière. »

Anselme soupire, s'enfourne sous les couvertures chaussettes de ski, caleçons maillot molletonnés, pull-over tricoté, deux couvertures et un dessus-de-lit. Le crâne dépasse, cramoisi.

« Anselme, il faut t'acheter un chapeau, sinon tu vas non seulement partir de l'aorte mais sauter du couvercle. »

Ma tête porte pratiquement sous la chasse d'eau. Je dors sous l'évier dans un lit de camp. Fernand a la couchette supérieure ; l'intervalle entre son nez et le plafond ne dépasse pas trois centimètres. Michel bloque la porte avec le dernier lit. L'hôtel s'appelle « El Splendido ». Il y a de l'eau courante sur le palier à l'étage au-dessus ; elle tombe directement dans un trou dans le sol.

Je ne sens plus mes bras et mes fesses tremblent encore.

« La passion des voyages m'est venue avec les timbres, dit Anselme. J'ai tout d'abord voulu connaître la Guyane hollandaise qui a, de très loin, les plus beaux timbres que l'on ait jamais imprimés ; or j'ai appris par la suite qu'il n'existe rien de plus laid au monde que la Guyane hollandaise. J'ai connu un collectionneur de timbres qui avait été passer son voyage de noces en Guyane hollandaise. Après quinze jours dans une cahute qui s'enfonçait dans les vases avec quarante-deux degrés à l'ombre, une densité de moustiques stupéfiante, il a renoncé à sa collection dès qu'il a pu sortir de l'hôpital où il soignait, en compagnie de son épouse, un début de paludisme. Il en est d'ailleurs de même pour les îles Wallis et Futuna dont je vous conseille la gravure en taille-douce de la série postale de 1965. Les exemples seraient nombreux : il n'existe aucun rapport entre l'esthétisme philatélique et la beauté des sites. Pourquoi ? Je l'ignore. »

Fernand écrit sur un carnet à spirale reliure faux cuir.

« Vous ne devinerez jamais comment ma femme est morte. »

Voilà ce que cet homme est capable de vous dire après dix heures de route, trois coups de soleil et les grands espaces.

Michel rit et le sommier vibre, une trémulation métallique qui ébranle la porte.

« Ne nous fais pas languir », dis-je.

Anselme proteste sous ses oreillers.

« Respect des morts, dit-il.

— Elle chantait *La Tosca*, explique Fernand, tous les matins que faisait le Bon Dieu, mais attention, elle la chantait vraiment, à pleine voix ; c'était horrible, horrible, le chat se cachait sous les meubles. »

La porte bringuebale entre les gonds à présent.

« Personne ne pouvait y échapper, c'était comme une corne de brume, un désastre qui sortait de partout, rien ne pouvait l'arrêter. Les enfants pleuraient dans leur lit. »

Anselme glousse. Fernand repart :

« Et un matin, clic. Au milieu du grand air. Le silence. »

Anselme et Michel font trembler la chambre.

« Elle avait la bouche ouverte. Elle est morte de *La Tosca*. L'effort avait été trop grand, quelque chose s'était rompu du côté des cervicales. Une mort de prima donna. Et elle n'était jamais montée en scène de sa vie. »

Anselme redouble, c'est le gargouillis inextinguible.

« Je vais faire mon pipi », râle-t-il.

Pourquoi a-t-il raconté ça ? La fatigue… l'altitude… ou alors une situation qui s'est créée et qui fait que, soudain, on dit d'autres choses parce que l'air est plus rare et que tout cela est un instant qui ne se reproduira plus.

Anselme s'est calmé, il gémit à peine.

Fernand se retourne ; l'armature du lit suspendu croasse, vieux corbeau de ferraille. Sa voix est plus douce, un peu étonnée.

« Ce n'est pas vrai… Elle est morte en deux ans, d'un cancer de l'intestin. »

Il fait froid vraiment… Quatre haleines, quatre fumées de bateaux accostés au même bassin, le radoub des vieilles carcasses ; les navires en vrac que l'on ne rafistolera plus.

Il doit voir chaque millimètre du plafond, Fernand, chaque fissure comme un des ravins du voyage ; il ne doit rien voir de tout ce qui est devant lui.

« J'ai eu envie de dire ça pour rire. C'était pas avec autre chose que je voulais vous faire rigoler, c'est avec ça. Marrant, hein ? Ma femme ne chantait jamais, elle tenait la caisse du magasin ; cela n'aurait pas empêché, remarquez bien, mais elle ne chantait jamais. »

Il s'est joué un drôle de tour, Fernand. Il s'est fait la grande farce et il ne parvient pas à en revenir.

« Et nous n'avons jamais eu de chat… »

Teinturier perdu, où sont tes fils, que fais-tu de ton passé ?

« C'est le Pérou, murmure Michel ; nous sommes entrés dans la magie, vous ne pouvez plus vous empêcher de parler.

— Tais-toi, dis-je, nous sommes au Splendid de Huancayo, il fait moins dix et nous partons demain matin à l'aube pour Huancavelica.

— Voulez-vous que je vous explique comment j'ai connu celle qui devait être pendant quelques jours mon épouse ? »

Je regarde Anselme. Je regarde ce que je peux voir d'Anselme : un nez fraise des bois entre deux yeux rêveurs derrière les lunettes. Pourquoi garde-t-il ses lunettes pour dormir ? Parlez, braves gens, allez-y de vos confidences, videz les sacs ce soir, les vrais et les faux, ouvrez vos vannes maigrelettes, vos souvenirs si chétifs qu'il faut les soutenir pour qu'ils sortent, si laids, si malingres… Vous ne saurez rien de moi. Je serai celui qui se tait, cela, je sais le faire.

« Dans les catacombes, au cours d'une visite organisée. Vous n'êtes jamais allés dans les catacombes ? C'est très impressionnant. Nous avons parlé tout le temps de problèmes relatifs à la Sécurité sociale… Je ne me souviens pas par quelle association d'idées nous avons bien pu parler de Sécurité sociale dans les catacombes, et je sais bien que cela peut paraître surprenant, mais nous n'avons pas cessé d'en parler.

— Elle travaillait peut-être à la Sécurité sociale ? »

Il s'intéresse, Fernand, il essaie de retrouver les pistes cachées.

« Non, au Gaz de France. »

La porte bat entre les tambours à nouveau.

« Les gens sont très curieux, reprend Anselme, très, très curieux… Pourquoi avons-nous parlé des heures du ticket modérateur devant tous ces squelettes ?

— Pourquoi parlez-vous au Pérou de ce dont vous avez parlé dans les catacombes ? »

Anselme me regarde… Je dois être flou sur sa rétine, un cliché pas très net, vaguement surprenant.

« En effet, dit-il, je ne vois pas pourquoi j'en parle, sinon parce que Fernand parlait de sa femme. »

Silence. Je sens battre mon cœur contre mon oreille. Je suis presque bien, la chaleur est montée dans les lainages. Fernand songe de toutes ses forces, je vois ses mâchoires frémir contre le plafond.

« Quand le chagrin vient, dit-il, il faut faire des cataplasmes à la farine de moutarde. Cela tire la tristesse hors de la peau. On m'a dit ça.

— Tu l'as essayé ?

— Jamais. »

Ce sont des choses que l'on dit… des vieux remèdes. Vrais peut-être, d'ailleurs. J'aurais dû en consommer, de la moutarde, par camions, des enveloppements tous les jours de ma vie, le grand pansement des grands brûlés du sentiment du troisième degré.

« Et toi, André, tu n'as jamais trouvé quelqu'un qui te plaisait ?

— Si, une fois. »

Michel se tait encore plus que d'habitude ; son corps sous la

couverture est un bloc plus épais, une zone insonore d'une densité de pierre… un homme-tombeau.

« Alors pourquoi ?… »

Une route entre deux villages couleur d'os, ceux que peignaient Giotto et Mantegna sur les fresques des églises romanes. La nuit et les sirènes, les phares tournants, les reflets sur les bottes et les casques, le drap blanc sur la civière chromée. Je ne l'ai pas vu, mais j'ai vécu cet instant tant de fois que je me demande aujourd'hui ce que je faisais ce soir-là sur cette route… Il y a même une ombre de cyprès qui me masque le devant de la Gordini, le bloc-moteur encastré sous le châssis du camion. Un emboîtage parfait, ajusté au millimètre.

« J'ai failli en épouser une, dis-je ; elle jouait du trombone dès qu'elle avait un moment de libre, les voisins appelaient la police, ce n'était plus possible ; j'ai dû le boucher avec du ciment à prise rapide. Elle ne me l'a jamais pardonné.

— Ce doit être l'altitude, dit Anselme, la raréfaction de l'air doit décupler les possibilités imaginatives ; Michel reste le plus stable d'entre nous.

— C'est logique, il est le plus jeune. Pas de passé pour jouer avec. »

Pas sûr, Fernand, il y a peut-être eu plus de choses dans cette courte vie que dans toutes les teintureries de la terre.

« Continuez à parler de moi, dit Michel, ça m'aide à m'endormir. »

Anselme soupire.

« Tu nous raconteras la suite dans la voiture, Fernand, après les catacombes.

— Il faut que je m'achète un chapeau », dit Anselme.

Voici le point final. Dehors, le froid gifle les murs. Huancayo, quatre rues dans la cordillère et le vent en enfilade, hurleur et pétrifiant. Noir et glace, et nos cœurs qui craquent, malmenés. Nous avons été des amis pendant ces minutes, peut-être même pendant une heure.

Ce soir, un Indien gras crachait dans la poussière, face au soleil ocre pissant son dernier jus.

XXIII

« IL me va ? »

La demande flageole dans la voix. Il n'irait à personne, Anselme, à personne. Peut-être à un homme issu d'un plat horizon, Mitchum ou Redford dans leurs bons jours. Michel contemple, désolé, le spectacle pitoyable qu'offre un receveur des P. T. T. sous un sombrero de tueur à gages.

« Ce qui est sûr, dit Fernand, c'est qu'il te protège bien du soleil. »

Aucun doute là-dessus, les ailes du feutre débordent, plus larges que les épaules de son porteur. L'Indienne, assise entre les monticules de chapeaux, reste impassible sous l'amoncellement de ses lainages. Quand leur poncho est pourri, ils en mettent un autre par-dessus. Plus ils sont vieux, plus ils sont gros. L'odeur épaisse de laine brute envahit le village.

« J'hésite encore, dit Anselme, celui-là ou un bonnet de laine… Je pourrais couper les pompons. »

Il manipule les coiffes comme au bout d'une pince, il doit retourner les timbres de la Guyane hollandaise.

« Anselme, dis-je, on a deux cols à se farcir avant la nuit, dépêche-toi… »

Il repose le chapeau, tourne trois fois le bonnet autour de son index, l'écarte, reprend le chapeau, se baisse, se réempare du bonnet ; il en a un dans chaque main.

Je me penche par la portière :

« A trois je démarre.

— Il n'y a pas de miroir, ça ne facilite pas les choses.

— Prends les deux, gémit Fernand, un pour le matin, l'autre pour l'après-midi. »

Des camions bouchent l'entrée de la place… Des ballots de laine s'écrasent dans la poussière… La ville est jaune d'œuf… Sept heures. Ils viennent pour le marché… Des feux naissent sous les gamelles.

Nous sommes partis à l'aube dans un monde gourd. Moins quinze et le silence des condors. La nuit était nue et proche comme une femme dans une chambre étroite. Il n'y eut jamais de nuages en ces lieux, ils doivent se trouver quelque part, très au-dessous, avec les hommes et leurs embrouillaminis…

Dans l'aube givrée, au sommet d'un pic, à quatre mille sept cents mètres, une Indienne montait le sentier des lamas, son enfant collé

entre les omoplates… Je l'ai eue dans les phares quelques secondes, pétrifiée. Cinq heures du matin sur un sommet des Andes… Quels sont ces êtres des hauteurs ? Aucune fumée, jamais. L'hiver général est un meurtre bleu comme l'acier… C'est le froid du granite, les cascades figées en pleine chute.

« Le bonnet est plus chaud », constate Anselme.

Silence.

« Il préfère le chapeau, dit Michel, depuis le début. Il a été droit dessus. »

Fernand souffle sur ses doigts. Le soleil est horizontal. Le pare-brise vire au jaune pastis. A gauche du marché, une église à double clocheton comme dans les westerns lorsque les fugitifs gagnent le Mexique…

« On y va, Anselme, tu nous rejoindras.

— C'est important pour lui, il vaut mieux le laisser seul… Moi, j'ai largué mes gosses, mais lui, il n'a pas encore acheté son beau chapeau. »

Tu as raison, Fernand ; dans les instants de grande décision, personne n'aide personne.

« Tu es un grand psychologue.

— Faut l'être dans la teinturerie, et puis je m'en achèterais bien un aussi. »

Michel mord dans une orange pourpre.

« Pas moi. »

Je regarde le jus couler dans la poussière.

« Tu es le seul, Michel. »

Le seul à savoir que les grands chapeaux devraient ne se porter qu'à l'intérieur de la tête… Nous, Anselme, Fernand et moi, nous avons besoin encore de nous les mettre par-dessus pour ne rien prouver.

Devant des autels croulant sous des anges de plâtre et des christs dorés à la feuille, des Indiens prosternés s'entassent, minables, le cheveu collé à la graisse de lama. Pas un poil ne dépasse. Et je leur en veux d'apparaitre si ridicules…, si sales et si laqués.

Ombre fraîche des chapelles suintantes de diaprures ; tout mutile en ce lieu taillé dans ce vermeil qui fait la lumière rousse…

Des bougies révèlent les yeux de verre des saints dans les niches de pierre… Des mendiants touchent de leurs doigts de terre des trésors fous du Nouveau Monde. Des dieux de vingt mètres trônent sur un colorado de spaghetti…

Une église géante au cœur d'un village minuscule… Une, hypertrophie de la religion… Une glande quelque part est devenue folle et l'excroissance de l'or et du velours a pompé tous les sucs de ce désert… Il n'y a plus rien ici que le froid et le soleil, et l'anomalie

monstrueuse de la cathédrale, furoncle boursouflé de sacré pétant de tous les ors de l'ancienne Castille…

Dans un tombeau de verre, une Vierge de cire repose ; les larmes de cristal incrustées coulent sur les joues dont chaque pore est sculpté…

« Elle dort », chuchote Fernand.

Contre les piliers, une Indienne en haillons, le menton sur ses genoux, attend le réveil de la statue à la robe soie et diamants…

Sur le parvis, c'est la lumière dans les premiers accords de ses déchaînements, les premières mesures de la symphonie et, au centre, Anselme en sombrero majeur.

Nous tournons autour des ailes sombres… Lee Van Cliff porte le même dans *La Vengeance de Satana*. Anselme s'efforce à l'impassibilité des hommes sûrs d'eux-mêmes.

« Fini, les coups de soleil », constate Fernand.

Anselme ne répond pas. Il se tient plus droit à présent et se met en marche à travers les cageots et les piles de fruits… Les chiens s'écartent. Il a trente kilos de muscles supplémentaires depuis cinq minutes.

« A man is born.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? » demande Fernand.

C'est toujours difficile, les traductions.

« Qu'il a choisi le bon chapeau », dis-je.

Départ.

XXIV

ARRÊT.

Caillasses. L'aplomb au-dessus de la voiture est peint au minimum sur quatre cents mètres et le torrent roule en contrebas, boucle verte sur les cailloux blancs… Des cactus.

Anselme urine sur son ombre en croix. Il n'a pas quitté son chapeau, il ne le quittera plus. Fernand sue… Michel vérifie l'huile…

C'est l'enfer de midi ; je cuis sous le poncho. Si je le lève, je brûle.

« Je n'ai plus de reins, dit Fernand.

— Une chance pour toi. »

J'aime cette réplique. Nous devenons les cow-boys de nos films…, tac au tac… pas un mot de trop ; nous ne serons plus jamais les mêmes. Les épines accrochent la toile du jean et griffent le cuir des bottes… Les cailloux roulent en fracas minimes… Je descends vers l'eau… Ils ont disparu déjà, je ne vois plus la voiture. La voix de Fernand quelques secondes encore, bue par l'air chaud.

Les pierres s'arrondissent et c'est l'eau, rasoir vert pomme, sabre liquide coupant la gorge de la montagne.

La lame me tranche les mains aux poignets…, les gouttes coulent entre mes doigts en chatouilles gelées… Mes genoux meurtris par la roche, me voici inversé sur fond de ciel ; derrière mon front, à travers mes yeux, des rochers de faïence tremblent sous le courant… – le torrent dans la tête. Mon nez brise la surface, je plonge jusqu'aux oreilles ; la violence du froid me rejette : la gifle. La vallée vibre en amont dans la douleur des paupières… Et tout d'un coup je me vois. Je suis sur un fauteuil de l'un de mes cinoches, il a chevauché jusqu'à ne plus pouvoir, et c'est la halte harassée dans le tourbillon du haut du jour ; tout y est jusqu'aux candélabres des cactus qui poignardent à vide le bleu si grand… Je suis le cavalier de mes films, celui qui ne quitte jamais ses bottes et qui va, toujours seul, dans les rocailles et le délire des canyons, je suis cette silhouette minuscule agenouillée sur le bord du fleuve. Je suis le vu et le voyant, rien qu'un voyageur qui s'arrête parce qu'il n'en peut plus. L'eau file, véloce…

J'ai toujours eu horreur de ces bouquins où les hommes font le point devant des spectacles de montagne ; c'est la métaphysique des hauteurs comme il y a le phylloxéra de la vigne… J'avais un copain comme cela, il ne pouvait pas grimper sur un tabouret sans dresser un bilan de sa vie.

Il y avait longtemps que je n'étais plus seul. Huit jours déjà avec ces trois hommes et j'ai passé tant d'années à ne parler qu'à moi-même. Michel ne dit plus rien, je sens en lui une force qui monte et qui se tait ; j'ai parfois peur qu'il fasse de ce voyage une arme terrible. Je ne sais pas…, mais il est en route…, il est parti…

La brûlure devient insupportable. Jamais le froid ne reviendra… Il faut que je les rejoigne… Voici donc le lieu où je me serai vu, cow-boy de la cordillère dans l'orchestre déchaîné des mouches et des chaleurs… Le cavalier des monts éperdus. Un titre pour la peloche du samedi soir au Royal de La Garenne… Je remonte sous la torche folle, dans le sentier aux herbes cuites…

Fernand, accroupi sur le marchepied, me tend la Thermos : un thé épais qui râpe les amygdales d'un grand coup de lime chaude.

« Jamais eu si chaud. »

Anselme souffre sous son feutre, la sueur ruisselle sur ses joues.

« Si tu avais apporté tes timbres, dit Fernand, ils seraient tous collés. »

La conversation n'ira pas plus loin ; le langage est aussi une question de température.

« Je prends le volant, dit Michel, il faut éviter de rouler la nuit. »

On embarque… A l'arrière, le problème est de caser ses jambes et de s'encastrer entre les valises ; la chaleur est celle qui règne sous le couvercle d'une marmite norvégienne… Cuis, vieux ragoût… Dehors, défilent les vermillons furieux…

Shaker. Quel cocktail allons-nous fournir tous les quatre, lorsque nous serons tous mélangés ? Un homme tout neuf avec les hésitations intimidées d'Anselme, les gros rêves enthousiastes de Fernand, les grands objectifs secrets de Michel et mes amertumes sempiternelles… On ne ferait pas un beau résultat à nous quatre, la boisson aurait un drôle de goût, vaguement acide, avec simplement la fraîcheur d'un quart de jeunesse.

J'ai dû dormir. Incroyable de pouvoir dormir alors que pas un millimètre de mon individu n'est soustrait à la plus invraisemblable trépidation… Je nage dans mon jus… Fernand s'est effondré, la joue écrasée par la vitre ; le chapeau d'Anselme a glissé. Dans le soleil géant, des enfants ficelés dans des haillons courent sur les crêtes après des mules. A l'infini des plateaux, une vieillarde passe, ocre, fardée de lumière hurlante… La plus haute lumière, la plus claire, noyant les villages…

Michel cligne de l'œil vers moi dans le rétro. Ça va, petit, ça va… Continuons la route.

Au bord des lacs verts, c'est l'arrêt des caravanes, dix, quinze chevaux chargés de plantes bleues. Un cavalier mène la file… Ils rentrent dans les villages du soir. Ils ont travaillé tout le jour, ce soir

ils boiront, réunis en cercle, tandis qu'autour l'espace se videra de ses couleurs et qu'il ne restera plus que la nuit sur les Andes, la nuit de toujours, le froid et le frisson des bêtes.

Arrêt… Contre un tas de cailloux, une pancarte de bois : *Gazolina*… D'une cahute, un homme sort ; la crasse lui fait une seconde chemise sous les trous de la vraie. Il y a des jerricans huileux près de lui, il verse avec un entonnoir. Trois gosses autour de la voiture, surgis du désert en génération spontanée… Ils regardent, vaguement apeurés. Les lèvres du plus grand sont molles, des gencives sans dents… Misère et consanguinité, l'œil est flou, bébête, ne se pose sur rien ; où se poserait-il quand tout est si large, si ouvert ! Fernand s'étire tandis qu'Anselme s'écroule définitivement sur les bagages, saoul de chaleur et de fatigue. Cinquante kilomètres encore : deux heures de route avec de la chance. Nous arriverons avant la nuit.

Départ : j'ai de nouveau le volant entre les mains. Le paysage change ; c'est une descente en vertige, des lacets de cauchemar relevés dans le mauvais sens. La terre oscille de droite et de gauche. En bas, ce sont les gorges, les torrents échevelés… Je crispe les fesses à chaque virage… Anselme s'est réveillé. La voix de Fernand chevrote sur ma nuque :

« Attention, celui-là est vicieux. »

La montagne s'incline, je braque à casser la direction… Les roues glissent sur le sable. Les pneus accrochent au ras du gouffre. Je ne l'aurai pas… Stop.

Michel descend en voltige.

« Repars en marche arrière, on ne pourra pas passer d'un coup. »

Je passe la tête pour regarder la marge de manœuvre ; pas plus de dix centimètres, certainement moins. En dessous, c'est le surplomb et trois cents mètres en à-pic ; tout le temps de se voir descendre jusqu'au fond.

« On va bloquer à l'avant avec des cailloux. »

Fernand et Anselme ramassent des quartiers de roche et les glissent devant les roues. Michel me regarde, inquiet :

« Ça va être au millimètre. »

Embrayage… En marche arrière. Le capot danse une sarabande folle. Le poids me déporte à gauche, je contre-braque pour compenser, les roues patinent et je pars en crabe… Ils crient tous les trois ensemble, je shoote dans le frein, les tambours écrasés hurlent. J'ai gagné cinq centimètres.

Michel s'accroupit.

« C'est bon, tu dois passer d'un coup. »

La vitesse ferraille ; je regarde Fernand qui se dévore les ongles, la bakélite glisse comme une huile tiède ; le capot recouvre le ravin, je vais basculer, je…

« C'est bon », crie Anselme.

La voiture est dans l'axe ; un dixième de la roue arrière gauche est dans le vide. Redépart. Gazouillis d'Anselme :

« Personnellement, je ne déteste pas au fond de moi-même éprouver de temps en temps une petite terreur.

— C'est depuis que tu as un grand chapeau, dit Fernand ; il modifie peu à peu ta personnalité. »

Une vallée monte vers nous, des bambous géants, des palmes. On distingue un embryon d'église, des cases éparpillées… Un dieu négligent a écrasé du talon ces maisons aplaties…, quelques-unes ont dû passer entre les orteils… La route grimpe, tourne… Un visage bondit sur le pare-brise. La paroi rocheuse part vers la gauche et froisse l'aile comme un papier. Michel me tombe dessus ; Fernand se dresse, regarde l'Indien qui s'écarte et reste planté dans la poussière : les mollets sont trapus, la face est large, asiatique ; je ne l'oublierai jamais. Anselme balbutie et je suis son index qui montre la pente.

Ils montent vers nous dans les violons de la musique… Vingt, trente peut-être. Une mélopée nasille, ils grimpent en tournoyant, feuilles soûles d'alcool et de danse ; les enfants oscillent sur le dos des femmes.

« Bloque les portières… »

C'est la peur soudaine, irrépressible. L'homme me fixe, il meurt debout, la bouteille à la main, la cervelle brûlée par tous les alcools de la misère ; son bras se lève et le paysage explose en éclats de verre, se dilue en flaques de liquide coulant sur le pare-brise. Le goulot brisé brille comme un diamant.

« Avance, dit Fernand, ils auront peur. »

Ils tournent autour de la voiture, lourds insectes embarrassés de laineuses carapaces, visages fermés, chorégraphies louvoyantes ; les yeux sont inertes dans les fentes des paupières…, la drogue peut-être… Une femme en canotier boit au goulot une rasade ensoleillée cascadant sans fin dans la gorge inépuisable. Un violon oscille derrière, un clairon cabossé : l'orchestre des sierras… J'ai une femme écroulée devant le capot, l'enfant pleure ; si je bouge, je l'écrase.

Gongs d'effroi ; ils frappent sur les tôles, de plus en plus vite ; à l'intérieur, les sons éclatent, le rythme s'accélère, les tympans vont céder ; ils tapent à tour de bras, vous en vouliez du tam-tam, gens d'Europe : voici celui des pouilleux des hauteurs, les borrachones, les blindés à mort. Accélérateur…, le moteur rugit et le cercle s'écarte… La femme se traîne dans la poussière, dégageant le chemin. Je démarre en douceur ; je les suis dans le rétro : ils nous ont déjà oubliés, ils ont repris la marche qui ne mène nulle part, l'étrange chorégraphie zigzagante, les pieds nus dans la rocaille, au son cacophonique d'un vieux clairon et d'un violon désaccordé… Ils

boiront encore jusqu'à ce qu'ils tombent, car il est un moment où il n'existe rien d'autre, lorsque le ciel est trop vaste et la terre trop nue, que de dormir sans fin, comme les bêtes et les morts.

Un dernier gosse, fesses nues, joues de bronze, traînant son pied bot dans des guenilles d'or… La mère oscille, la morve jusqu'au menton…

Ils étaient les Incas.

XXV

TRAVELLING des montagnes… Michel sifflote une chanson-corazon, une scie péruvienne qu'il a attrapée comme un rhume dans les couloirs d'hôtel de Lima : *Si yo te quiero como tu me quieres…*

Cuzco au bout de la nuit.

Cette fois, nous roulerons dans le noir ; le soleil baisse plus vite que la voiture ne roule… Les hauteurs se sont nappées d'huile jaune. Un camion ahane dans le col et s'arrête ; à travers les vitres opaques, des fantômes de visages hébétés, crème de poussière…

« L'erreur est de considérer que l'on ne peut les manger qu'avec de la saucisse. »

Une demi-heure qu'Anselme disserte sur les mérites des choux de Bruxelles… Il connaît les mille et une façons de les préparer. Sa cuisine d'homme seul n'a rien à voir avec la mienne, il a l'air de se mijoter de complexes fricots ; en tout cas, plus le voyage avance, plus les conversations culinaires prennent de l'importance.

« On peut, lorsqu'ils sont frais, les consommer légèrement craquants avec de la crème fraîche et un filet de vinaigre. »

Fernand empoigne le volant et lâche du coin de la bouche :

« Tu voudrais pas t'arrêter un peu ?… J'ai la salive qui me coule.

— On peut même ajouter de l'échalote… Personnellement, je ne suis pas pour le persil, mais, si l'on aime, ce n'est pas répréhensible… »

La voiture ralentit encore… Il y a quelque chose qui bouge sur le bord de la route… mais les formes se discernent mal à présent ; c'est la grande virée à l'indigo, le violet de la nuit qui s'amasse avec la pointe de pourpre qui badigeonne les cieux. Une silhouette enfin les bras en croix… une fille.

C'est comme dans les films qui durent depuis un bon quart d'heure : il n'y avait que des hommes et, tout à coup, surgit la pin-up, et l'on se dit qu'elle manquait, que c'était fatal qu'elle apparaisse, qu'elle ne pouvait pas ne pas venir… Les femmes sont une loi du genre, au fond ; sans elles, le film ne serait pas complet…

Son bonnet est enfoncé jusqu'aux oreilles, elle est minuscule sous son balluchon, elle surgit avec entrain de la nuit et des éboulis de rochers ; j'ai dû voir cette bouche sur des tableaux anciens, un arc austère qui transforme le sourire en surprise. Jolie peut-être, pas sûr, cela dépend de l'éclairage, de l'angle… Disons que sa beauté dépend

de beaucoup de concours de circonstances, mais que, si toutes sont réunies, ce ne doit pas être mal. Des lunettes circulaires géantes : une drosophile.

Elle monte, écrasant nos bagages ; Anselme et Fernand entassent le sac à dos ; elle semble péter le feu. Elle explique qu'elle avait pris un camion de pastèques et qu'il est en panne depuis six heures dans la montée du col ; il y a une pièce à changer et les cordes qui la remplacent ne tiennent pas. Alors, elle est partie à pied, il restait trente-cinq kilomètres à faire, cela aurait fait six heures de route, c'était faisable…

« J'ai souvent fait pire dans la région du Madre de Dios, j'ai marché douze heures dans la jungle. »

Anselme s'extasie ; Fernand hoche la tête avec une moue de reproche : il doit la trouver bien audacieuse, bien téméraire…, une fille seule dans ce pays sauvage…

« J'étais étudiante en sociologie un peu partout en Amérique latine, et là je fais un travail sur les Incas. Je m'appelle Mélina. Je suis colombienne. Je connais bien Paris. J'ai fait deux ans de Sorbonne. »

La lune escalade là-bas, une lune bleue comme un saphir. Mélina secoue son bonnet, fourrage dans ses cheveux, rue dans ma valise et dévoile sans cérémonie ses projets :

« Notre but est simple : recréer l'empire inca tel qu'il existait avant la colonisation. »

Quatre hommes, un tas de ferraille et une cinglée ; les affaires ne s'arrangent pas… Le débit de paroles s'accroît.

« Tous les spécialistes vous diront que le système inca était le régime politique le plus juste et le plus efficace et… »

Michel l'écoute, je ne peux voir l'expression de son visage.

La voix se perd dans les rebonds et les cahots ; nous bringuebalons dans le vacarme, mais cela n'arrête pas le discours de Mélina Arcutie, étudiante voyageuse auto-stoppeuse et partisan de Manco Capac, chef inca mort il y a quatre cents ans.

« … seul moyen de redonner leur dignité perdue aux tribus indiennes de la région andine qui… »

La nuit danse, verticale sur la tôle ondulée. Mélina continue, intarissable :

« Pas de l'utopie, un travail souterrain se poursuit tant à l'intérieur des milieux intellectuels de Lima et d'Arequipa que dans les tribus paysannes de la côte et du versant amazonien ; c'est le grand projet qui manquait à ce peuple depuis trois siècles ; plus question de l'alternative socialisme-capitalisme qui a perdu de son effet mobilisateur… »

Des lumières sur la gauche, lointaines encore Cuzco, le nombril du monde…, la cité sacrée. Des bribes de phrase rebondissent, cette

fille ne doit pas pouvoir s'arrêter.

« Donner un sens à l'indianité, renouer avec la gloire du passé pour que l'avenir vaille la peine d'être vécu, il faut effacer une honte de trois cents ans : l'Inca doit sortir du tombeau des musées et retrouver sa place dans la réalité d'aujourd'hui. »

Elle m'essouffle… Elle supporte remarquablement bien l'altitude pour débiter à une telle vitesse.

« Vous allez à Machu Picchu ? Moi aussi, mais il ne faut pas prendre le chemin des touristes ; il y a des pistes cachées qu'il faut connaître en partant de l'Urubamba. Toutes les interprétations sont fausses sur cette cité, ce n'est ni une capitale ni une forteresse ni une Jérusalem andine ; personnellement, j'opterai pour une plus audacieuse théorie… »

Nous avons déjà croisé deux camions et une Volkswagen… La circulation s'accroît, un pont et, à l'angle, un réverbère solitaire ; au pied, une pancarte de bois, dans le pinceau de lumière jaune, des lettres malhabiles : *Cuzco*. Des murs encaissés dans la nuit ; la bouche sombre d'un garage : nous sommes dans la cité sacrée. Les pneus glissent sur l'asphalte. Mélina s'est tue par inadvertance. Voilà l'un des termes du voyage. Un terme et un commencement.

Gong de mon cœur dans la nuit. Altitude toujours…

Aspirine et coramine sont les deux mamelles du bonhomme… La nuit passe, le sommeil avec, et je reste comme un idiot sur les bords du fleuve à écouter palpiter mes valvules. Les somnifères m'enveloppent de coton, mais je reste au milieu frétillant… Je ne parviens plus à dormir depuis trois jours que je suis ici, et cela m'angoisse : il ne faudrait tout de même pas faire trop tourner le compteur, on n'a plus vingt ans. Mélina ronfle derrière la cloison ; elle ronfle aussi vite qu'elle parle, et elle parle aussi vite qu'elle marche : un guide éreintant. Sous les murailles de la forteresse, nous avons parlé ce soir, Michel et moi. Le vent s'est levé en tourbillons fouettant les pierres grises… Sacksawaman la ténébreuse, les blocs géants encastrés au millimètre surplombant la ville sainte qui se suivrait en bas dans les glaces du crépuscule. Il a baissé un front têtu sur les hautes herbes des chemins de ronde.

« Il y a plein de trucs à faire dans ce pays.

— Il y a plein de choses à faire partout, Michel. »

Je savais qu'il pensait aux folies de Mélina, ce monde à reconstruire, l'empire à restaurer…

« Cette fille est cinglée et ses copains aussi ; refaire le monde inca, c'est reconquérir la Bolivie, une partie du Brésil, la Colombie… C'est la troisième guerre mondiale pratiquement, ce sont des conneries

d'étudiants nationalistes. »

Il regardait les toits de Cuzco ; c'est éreintant de vivre avec des gens qui voient ce que nous ne voyons pas…

« Il y a des villes à dégager… J'avais raison à Bezons, c'est un truc que je savais… »

Sa main effleure les murs monstrueux qui nous cernent.

« Pourtant je n'avais pas lu grand-chose, mais je sais qu'il y a des choses qui vont se produire pour moi… »

Je ne le comprends pas…, Quel lien relie ce monde mort et le gosse des banlieues ? Pourtant, il me semble parfois saisir quelque chose, comme un accord qui disparaît, une ressemblance qui s'évanouit…

Nous partirons demain pour Machu Picchu, la ville sacrée.

« Ils sont venus de l'est, ils ont asservi les nations les unes après les autres ; ils étaient les meilleurs guerriers, les meilleurs bâtisseurs, ils avaient l'or et la force. »

Il regarde la ville en contrebas, fasciné par le mystère qui ne nous quitte pas depuis que nous avons pénétré en ces lieux.

« Nul ne sait ce qu'ils sont devenus, ils sont partis un jour… »

Nous avons passé la journée tous les deux, les trois autres ont disparu dans les ruelles ; j'étais content de me retrouver seul avec toi… On aime bien marcher avec les ressuscités…

Nous avons repris le chemin de la ville : la cathédrale croule sous les ors, les tonnes d'argent, les lourds cadres espagnols des tableaux ténébreux. Les autels rutilants incendient les pénombres des chapelles… Terribles statues de cire aux visages sévères sous l'amoncellement des tissus brocardés et des soies lourdes. Des Indiens quetchuas s'agenouillent devant l'autel le plus près de la porte. Ce soir, mes yeux étaient brûlés par les feux des ors des chapelles, des églises, des couvents…

San Pedro, San Francisco, la Merced, Santa Catalina, et toujours ces toiles immenses aux vierges identiques qui ne diffèrent que par les parures ; ce sont les vierges-reines couvertes de bijoux et de dentelle ; elles sont Catherine de Médicis, plus Marie Tudor, plus Anne d'Autriche, plus la Vierge Marie en dernier.

Soirée au Truco où nous avons retrouvé Fernand et Anselme vannés ; Mélina pète le feu… Elle rit avec Michel. Curieux endroit que le Truco, on y mange des grillades d'un demi-kilo en écoutant de la musique sud-américaine. Les groupes qui se succèdent ont tous une particularité : ils sont internationaux. Deux malheureux qui hurlent à la mort, accrochés à une mandoline, c'est un grrrrand grrroupe international. Le patron est Enrique Venero, sinistre personnage qui dirige le client vers sa table, circule, morose et ennuyé, dans les cuisines, traîne entre les tables sa tête de maquereau conquistador au-

dessus de son complet gris fer… Et brusquement, alors que tout le monde l'a oublié, il surgit en poncho à franges et chante à la Luis Mariano des chansonnettes où il est question de voleur de citron, de novices effarouchées et de guitaristes charmeurs…

Fernand se penche.

« Je suis sûr qu'il a construit le restaurant pour pouvoir chanter, il n'aime que ça ; on ne voulait de lui nulle part. »

Il ne s'arrête plus, il se trémousse, pète de joie, étale ses dents en devanture, en lance une dernière qui fait trembler les bougies sur les tables, salue, disparaît et revient dans le même complet gris fer, encore plus sinistre qu'au début… Ses yeux sont inertes : ils doivent attendre vingt-quatre heures pour pouvoir revivre.

Rentrée dans la nuit frisquette : trois mille sept cents mètres malgré tout.

Mélina continue de parler.

XXVI

« JE soutiens qu'une civilisation dont on ne perçoit pas la sexualité reste totalement inconnue et toutes les études sur les Incas sont jusqu'à ce jour lettre morte dans la mesure où nous ne savons pratiquement rien d'eux à ce sujet, sinon qu'ils avaient le culte de la virginité.

— Non l'avons tous », remarque Anselme.

Les regards sur lui, il vire à la rose trémière et rentre dans l'ombre de son chapeau.

« Cela ne nous avance pas, poursuit Mélina, c'est le cas de toutes les civilisations. Ce que l'on n'arrive pas à savoir, c'est ce qui concerne leur sexualité vécue. »

Silence dubitatif.

« Ne me regardez pas comme ça, dit Fernand, je suis veuf depuis dix ans. »

Elle ricane et se tourne vers moi ; elle a de longs cils sous ses hublots sphériques.

« Les êtres se révèlent dans et par leur manière de faire l'amour, acte à la fois constitutif et constituant d'un ensemble psycho-sociologique profond… Vous me répondrez que l'art, leurs sculptures érotiques permettent de se faire une idée, et je réponds « non », car l'art est toujours amplification et distorsion. La puissance créatrice détruit le réel et les gymnastiques des poteries pornos n'ont rien à voir avec la réalité du sexe vécue par les individus. »

Train de Machu Picchu ; les Indiens collés aux rails frôlent les tôles des wagons… Ils tendent des épis de maïs, immobiles, soudés au remblai… Dans les gares, les porteurs attendent, affalés ; ils escaladent les montagnes, descendent les sentiers en courant, chargés comme des ânes…

« La seule chose qui peut être considérée comme sûre, c'est que, dans tout l'empire, la fornication avec les lamas était interdite et punie de mort. »

Précieuse indication.

Le train des Indiens… Jamais je n'ai vu autant de canettes de bière… Ils boivent comme des puits jusqu'à tomber. De susurrants sociologues disent que la France détient le record de l'alcoolisme… Venez dans le tiers monde, bonnes gens, venez au Pérou et vous verrez ce qu'est un peuple qui boit, qui boit à en mourir, dans les trains, au

bord des routes, partout dans le soleil des grandes plaines, dans les bidonvilles de Lima, les jungles du Cuzco, partout les bouteilles s'inclinent et le même soleil pétille dans l'or des bières, dans la mousse turbulente des alcools de maïs.

Des femmes accroupies somnolent sur les escaliers des gares dans l'odeur des papayes trop mûres, goyaves pourries, bananes blettes, toute une liqueur surie, violente qu'elles transportent avec elles dans la laine de leurs ponchos…

Nous sommes partis à l'aube, cinq places dans le train bondé. Par la portière, ce sont les lacets à travers la montagne verte, il y a des hommes sur le toit comme dans les romans de Jack London. Il n'y a plus de routes… Les rails suivent le torrent et la poussière d'eau des cascades gifle les vitres du wagon. Mélina, en pantalons de golf, chemise floue, bonnet péruvien et brodequins à clous, tient le crachoir depuis le premier tour de roue.

« Personnellement, intervient Fernand, je pense que tout est révélateur chez un être humain ; quand une dame entre dans mon magasin avec une jupe à fleurs vert tendre semée de pervenches et qu'elle demande qu'on la lui rende tête-de-nègre, ça veut dire tout de même quelque chose sur le plan psychique.

— Elle a peut-être aussi subi un deuil », remarque Anselme.

Mélina hausse les épaules.

« Plus on approche, plus vous dites des énormités. »

Michel regarde la marche des montagnes. Le train entre dans la courbe et attaque la montée, encore deux heures avant l'arrivée. Nous entrons dans la luxuriance des tropiques… Les Incas ont dû longer ce fleuve autrefois, franchir ces ponts de liane tendus au-dessus des canyons verts…

« Je le pensais avant de partir, mais ça ne fait que se confirmer, dit Michel, il n'y a rien de plus emmerdant que les étudiants.

— Tu ne m'interdiras pas le langage ; je ne supporte pas le terrorisme. »

Anselme sursaute.

« C'est vous qui nous terrorisez avec votre sexualité inca… Je ne viens pas tenter de vous éblouir avec mes connaissances philatéliques, alors pourquoi voulez-vous toujours garder la parole ? »

Mélina nous regarde dix secondes chacun, quarante secondes en tout.

« J'ai été stupide de penser qu'étant femme je pouvais avoir droit de cité dans un groupe d'hommes. »

Fernand se congestionne légèrement à mon côté.

« On ne vous reproche pas d'être femme, on vous reproche de tout savoir et d'être trop compliquée, ça n'a rien à voir.

— Vous voulez dire par là que je vous emmerde ?

— Enfin une bonne question, et posée en termes clairs ; je ne réponds que pour moi : oui, il y a des moments où tu m'emmerdes. »

Elle lève les mains comme si on lui braquait un colt le long de la colonne.

« Très bien, je dois reconsidérer mon réajustement au groupe.

— Ça repart, dit Michel ; essaie de répéter ce que tu viens de dire d'une autre façon.

— Il n'y a pas d'autres mots.

— Alors, c'était une connerie, dis-je. On aime tous Mélina, pas vrai ?

— Oui, dit Fernand, c'est bien vrai, on l'aime tous.

— Moi aussi », dit Anselme.

Elle repousse les lunettes sur son front, en aviatrice, bat des paupières et soupire :

« Vous introduisez des connotations affectives dans un débat purement abstrait, c'est une tentative vieillotte et amphigourique pour dédramatiser la situation.

— Tu finiras au musée, dit Michel. Tu veux une banane ? »

Les lunettes glissent sur la racine du nez.

« Pourquoi me proposes-tu justement une banane ? »

Il la regarde, la bouche ouverte, et va pour répondre.

« Attends, réfléchis bien ; tu as à tes pieds dans un sac de papier des oranges, une mangue et des bananes que nous avons achetées pour le train. Pourquoi, parmi ces trois fruits, me proposes-tu justement une banane ? Est-ce, sans tomber dans un délire d'interprétation, que tu peux admettre qu'il y a là, de toi vers moi, une intention inconsciente extrêmement négative et désobligeante ? »

Fernand tourne vers Anselme des yeux douloureux.

« Assomme-la, dit-il, ça n'en finira jamais.

— C'est parce qu'elles étaient sur le dessus, proteste Michel. Je n'ai pas cherché à te vexer, les humains aussi mangent des bananes.

— On adore Mélina de plus en plus, dis-je, nous sommes tous les fiancés de Mélina.

— Mélina, la reine des Andes, précise Anselme.

— Mélina, la reine des Andes dans la jungle chapitre I, dit Fernand.

— Mélina, la reine des Andes et ses quatre fiancés à l'assaut de la jungle des Incas vaincra-t-elle les mille dangers des tropiques ? » dis-je.

Elle mange sa banane finalement en haussant les épaules, déglutit avec fracas et affirme :

« Vous êtes des cas.

— C'est vrai », dit Fernand.

Michel pose l'index sur la vitre.

« Regardez », dit-il.

C'est tout là-haut, portée par le bras tendu des forêts, une ville gris cafard écrasée contre le plafond du ciel. Cela me fait un frisson, un malaise. Quelque chose se passera là-haut, ou rien et ce sera pire.

Tous regardent dans l'accélération soudaine des boggies. Machu Picchu.

Mélina même se tait.

Alors, ils pénètrent dans la cité perdue.

Ils venaient de l'Europe et traînaient de toutes petites vies. Qu'est-ce que les pierres pourraient pour nous ?

Machu Picchu dont on ignore le nom véritable.

XXVII

LES rues géantes descendent vers la vallée. En bas, près des anciennes fontaines, Michel et Mélina parlent, assis sur un pas de porte.

Nous sommes tous les trois en haut de la ville, un ancien palais sans doute ; sur le rempart, des sentinelles surveillaient la forêt qui monte tout autour de nous en vagues vertes.

« Ils vont être amoureux, dit Fernand ; avec un cadre pareil, ils n'y échapperont pas.

— Ce n'est pas le cadre qui compte, dit Anselme ; je sens à leur attitude, leurs regards, qu'ils sont faits l'un pour l'autre, ça se sent. »

Les silhouettes en bas sont immobiles côte à côte deux soldats de plomb. Ils parlent, c'est tout ; nous sommes de vieux voyeurs.

« Je ne suis pas de ton avis, dis-je ; Michel la trouve emmerdante, ça ne fait pas l'ombre d'un doute ; d'ailleurs, rien d'étonnant à cela, elle l'est.

— Ça n'empêche rien, ricane Fernand ; à cet âge-là, tu trouves toutes les filles emmerdantes, ça ne t'empêche pas d'en être amoureux. »

Anselme soupire. Le soupir est chez lui le signe avant-coureur de la confidence ; jusqu'à présent, le phénomène s'est toujours vérifié.

« La première fois que je fus amoureux, j'avais quatorze ans, c'était de la fille de l'une des amies de ma mère, retraitée à Massy-Palaiseau des anciens établissements Boutinet et fils, entreprise spécialisée dans la confection du sous-vêtement pour dames fortes, corsets, gaines accordéons, culottes renforcées et autres appareils rosâtres et élastiques.

— Passe les détails, dit Fernand ; je sais bien qu'on a le temps, mais n'en abuse pas. »

Il fait beau… Au-dessus de la vallée torride, la montagne est fraîche ; peut-être cette ville était-elle une villégiature, une station d'été pour les familles royales. Si je ferme les yeux, je vais les voir monter : les porteurs écrasés sous les charges, les dignitaires en brocarts, les enfants envahissant les places, les enfants des princes.

« Bref, dit Anselme, j'étais amoureux de cette demoiselle qui s'appelait Cécilie, nom aujourd'hui malheureusement inusité et pratiquement tombé dans l'oubli. »

Fernand me pousse du coude.

« Regarde-les, tu n'as pas l'impression qu'ils se sont

rapprochés ? »

Michel et Mélina. Ce serait étrange que quelque chose naisse entre eux… Pourquoi pas ?… Je serais content pour lui, cela ferait partie de l'entreprise de guérison… L'amour comme médication antisuicidaire.

Anselme soulève un coin du bord de son sombrero.

« C'est agréable, dit-il ; je suis en train de vous raconter un événement important et peut-être déterminant de mon existence, et tu ne t'occupes que de ces jeunes gens que tu te plais à espionner. »

Fernand se masse le ventre et rentre ses pieds dans l'ombre du mur.

« Je ne le ferai plus. »

Trois types en rang d'oignon, appuyés aux pierres du temple de l'Inca, les fesses sur les dalles pré-colombiennes, le plus beau spectacle du monde sous les yeux.

« Donc, elle s'appelait Cécilie et je me souviens parfaitement d'une très étrange particularité de sa charmante personne : elle sentait le café au lait. Elle portait des tresses, des socquettes en coton et sentait le café au lait à toutes les heures de la journée… Je m'approchais d'elle, je fermais les yeux et c'était l'image de mon petit déjeuner qui surgissait sur la toile cirée de notre vieille cuisine… Lorsque nous goûtions ensemble à quatre heures, j'avais l'impression de tremper ma tartine dans un bol géant.

— A quoi attribuais-tu ce phénomène ? » demande Fernand.

Le plus extraordinaire chez Fernand, c'est son incroyable capacité d'intérêt ; il a posé la question comme si sa vie en dépendait. Pourquoi Cécilie sentait-elle le café au lait ? Rien n'est plus important.

« Ecoutez, dis-je, vous êtes vraiment des rigolos ; vous vous trouvez dans un endroit hallucinant, à l'endroit même où naissent les dieux et les rois, et tout ce que vous trouvez à faire, c'est d'abord cancaner au sujet de Michel et de Mélina, et ensuite évoquer des souvenirs d'enfance absolument sordides et…

— Cécilie n'était pas sordide, Cécilie était belle, Cécilie était pure, Cécilie m'a hanté durant ma jeunesse et mon âge mûr, elle a été l'image même de l'amour, même si Cécilie sentait le café au lait. »

Fernand rit. Je m'étire… Je ferais bien la sieste, nous devons être au cœur de l'après-midi.

« D'ailleurs dit Anselme, tu apprendras que les endroits les plus inspirés sont ceux qui vous entraînent à la mélancolie, à la méditation et à la résurgence des souvenirs. C'est parce que l'âme de Machu Picchu pénètre en moi que j'invoque les moments cruciaux de ma vie. Et toc. »

Silence. Un rapace tourne au-dessus de moi, les ailes découpent un lent silence bleu.

« Il n'a pas tort, bâille Fernand ; tu devrais te laisser aller toi aussi. »

Qu'est-ce que ça veut dire ?… A cette altitude, dans ce déluge de verdure, de pierre et de ciel, il semble que les moindres nuances prennent de l'ampleur, et il y a eu comme un reproche dans le ton de Fernand.

« Qu'est-ce que tu veux dire par : "tu devrais te laisser aller" ? »

Anselme pose son menton sur ses genoux : avec le sombrero et le poncho, l'employé P. T. T. ressemble à une statue allégorique de l'Indien d'Amérique latine.

« Tu ne parles jamais de toi, dit-il ; chacun est libre, bien sûr, mais tu ne peux pas savoir à quel point tu es renfermé. »

Ils m'ennuient tous les deux ; je fais ce que je veux, après tout… Je ne dois pas être très drôle… Mais je ne veux pas me raconter.

« Ecoutez, ça viendra peut-être un jour, mais, pour l'instant, je… Enfin, il s'est passé quelque chose dans ma vie qui fait que je ne peux pas vous en parler… Ça m'est trop difficile, il ne faut pas m'en vouloir. »

J'ai l'impression d'avoir bu d'un coup quinze litres de sauvignon. Il y avait longtemps que je n'avais pas eu autant de difficulté à remuer ma langue dans ma bouche ; le passé est une soûlerie lorsqu'il n'est pas gai, il vous bloque les mâchoires pour que rien ne sorte. Silence, l'oiseau tourne toujours très haut.

« On ne voulait pas te gêner », dit Fernand.

Il racle le sol de ses semelles comme chaque fois qu'il est embarrassé.

Anselme se penche ; sa voix résonne de regret et d'étonnement.

« Ils sont fous, dit-il ; regarde-les, ils se quittent. »

Je me soulève sur un coude.

Michel remonte vers les gradins de la place, Mélina descend par les marches qui sculptent la paroi.

Fernand jure entre ses dents.

« C'est foutu, murmure-t-il ; à mon avis, ils ont dû se disputer. »

Anselme lève un index de fin psychologue.

« Ce serait bon signe ; lorsqu'on se querelle, il y a toujours une réconciliation. »

Les deux petites marionnettes s'écartent encore, Mélina devient minuscule, une fourmi sur un escalier de géant.

« Ne rêvez pas, dis-je, vous appartenez à une génération coincée et malade qui ne peut pas même s'imaginer que deux êtres jeunes et de sexe différent se rencontrant par hasard n'aient absolument pas envie d'entamer une aventure amoureuse. »

Fernand secoue la tête ; ses joues ballottent un peu, il a dû en laisser quelques grammes sur les pistes.

« Avoue que c'est quand même dommage.

— Qu'est-ce qui est dommage ?

— Qu'ils ne s'aiment pas. Je sais bien que tu as raison sans doute, mais ça ne m'empêche pas de trouver cela dommage.

— C'est vrai, dit Anselme, on aurait pu les étudier sans en avoir l'air, les observer, voir les progrès de l'intrigue.

— Tu es un voyeur, dis-je, j'en étais sûr, tu rôdes l'été dans le bois de Boulogne, derrière les taillis, pour surprendre les couples enlacés. »

Fernand se lève, s'accoude au rempart qui domine la vallée est ; devant lui, c'est la marée des montagnes, les vagues éperdues, noires de chlorophylle.

« En tout cas, je peux te dire qu'à son âge, moi, j'aurais eu envie de lui dire deux mots, à la petite Mélina.

— Ne sois pas vulgaire, dit Anselme ; moi aussi, mais ne sois pas vulgaire.

— C'est l'altitude, dis-je, une loi physique : l'instinct sexuel se décuple, bientôt, vous allez sentir monter en vous les grands désirs torrides et dévastateurs, le feu va courir dans vos veines.

— Tu n'y échapperas pas non plus, dit Fernand ; je voudrais bien voir comment tu vas t'en sortir, toi, l'homme d'acier…

— Ne t'inquiète pas. »

Anselme se lève à son tour, déplie son cou, gratte son nez que le soleil rougeoie et lâche avec une infinie distinction :

« Je vais sans doute vous surprendre et vous allez vous récrier, mais, si étonnant que cela puisse paraître, je vous serais obligé de croire à l'exactitude de la révélation qui va suivre : je n'ai aucun, mais alors vraiment aucun, et quand je dis aucun, c'est aucun, je n'ai donc aucun succès auprès des femmes.

— Incroyable, dit Fernand.

— Pourtant, comme vous l'avez sûrement constaté depuis que nous partageons ces heures inoubliables, je possède toutes les qualités pouvant rendre heureuses toutes les créatures de cette planète ; je suis doux, bon, conciliant, généreux, prêt à rendre service, empressé ; je ne veux pas m'étendre sur ce sujet, mais je trouve toujours très stupéfiant qu'elles ne décèlent pas en moi tant de trésors accumulés.

— Elles ne sont pas perspicaces, dit Fernand, c'est pour ça. »

Michel monte vers nous à travers le dédale des rues, les terrasses effondrées ; il fait un signe de la main comme les enfants qui disent bonjour.

On a répondu tous en même temps. Nous le regardons. Peut-être sommes-nous trois vieux papas un peu déçus que le fiston n'ait pas fait une conquête… Une sorte de connivence masculine un peu bébête nous a rassemblés.

« On pourrait lui en parler, propose Fernand, lui faire profiter de

notre expérience des femmes.

— Tu en as, toi, de l'expérience ? »

Fernand se tourne vers moi, suffoqué.

« Tu t'imagines qu'avec une teinturerie de trois cent vingt-quatre employés et deux gosses imbéciles j'ai le temps de m'occuper d'autre chose ?

— Laissons faire Michel, c'est lui que ça regarde. »

Le voilà. Il souffle comme un phoque. Grimper à cette altitude est éreintant. Toussotement d'Anselme.

« Tu as laissé Mélina en bas ? »

Michel s'assied, masse ses mollets par-dessus la toile du jean.

« Elle voulait voir de plus près le système des fontaines et des canalisations. »

Fernand regarde le sommet de la crête et lâche, négligent :

« Elle n'est pas bête, cette gosse, quand on y réfléchit, et pas mal du tout au fond physiquement… »

Michel bâille et fourre dans sa bouche une plaquette de chewing-gum.

« Elle me fatigue, dit-il ; fondamentalement, elle est emmerdante. »

Anselme fixe le ciel, cherchant dans l'azur les morceaux de cristal d'un rêve brisé.

« Quelle génération ! » murmure-t-il.

Le silence à nouveau. Jamais il ne fera plus beau.

XXVIII

« C'EST parce que vous ne connaissez pas ce monde. Vous arrivez avec votre mentalité de gens que rien ne peut surprendre, et vous vous étonnez que l'on vous parle de trésors… Evidemment, entre Bezons et la gare Saint-Lazare, c'est pas tellement une région qui voit surgir de l'imprévu… »

Je ne comprends pas ce qu'elle ajoute dans le fracas de la cascade, mais l'allusion me vise.

« C'est le Pérou ici, poursuit Mélina, déchaînée, ce n'est pas un pays sage et obéissant avec des allées ratissées et des sous-préfectures, il y a encore de la folie dans le paysage et…

— Ça va, dis-je, on y roule notre bosse depuis plus de quinze jours, n'essaie pas de nous expliquer de quoi il s'agit.

— Allons, allons », dit Anselme.

Ses pieds livides gondolent sous les dix centimètres d'eau rapide… Les rochers circulaires au centre du torrent ont dix mètres de haut… La descente a été exténuante ; nous avons roulé jusqu'à la berge, Mélina ayant attaqué dès le départ : son but est simple, remonter jusqu'à Agua Caliente en suivant l'Urubamba et, de là, descendre le versant ouest des plateaux jusqu'aux embouchures du Yavero… Après, commencent les grands micmacs de la rêverie estudiantine.

« Tu es cinglée, dit Fernand ; tu ne vas tout de même pas t'enfoncer dans la jungle avec tes deux paires d'espadrilles et ton sac de couchage…

— Une expédition se prépare, ajoute Anselme, ça se prépare très sérieusement. »

Une poussière de pluie s'élève au-dessus de nos têtes, nous sommes au cœur de l'arc-en-ciel.

« Ce n'est pas une expédition, dit Mélina, c'est un camp de base à partir duquel ils font des raids jusqu'au Madre de Dios, ce ne sont pas des énergumènes, ils sont équipés, ils ont des moyens… »

Fernand secoue la tête.

« Toujours l'Eldorado… Ça va durer combien de temps, cette histoire ?

— Je vous dis que ce ne sont pas des excités, ils font des recherches avec des cartes, des boussoles…, enfin tout le matériel, et on sait que dans ce secteur il y a…, il y a quelque chose…

— Quoi ? »

Elle me regarde. Le sale œil, flou derrière la brume qui s'est déposée sur les verres, l'odeur d'eau me nappe les muqueuses.

« Tous les documents ne sont pas d'accord… Ce serait trop facile, ça peut être un ancien grenier à grain, ça peut être un palais avec deux cents tonnes d'or en statues funéraires…

— Rebelote pour l'Eldorado », soupire Fernand.

Il étale ses chaussettes humides sur la farine de sable.

« Il n'y a que toi qui parles d'Eldorado ici, lance Mélina.

— Dis quelque chose, Michel. »

Il la regarde ; elle n'a pas dû cesser de le baratiner une seconde de la journée sur les remparts… Ils ne se sont pas quittés. Il s'étire.

« On a encore quinze cents bornes à se taper », dit-il.

Elle s'esclaffe et son jean s'éclabousse lorsqu'elle se lève de son rocher.

« D'accord, dit-elle, la route est tracée : on rentre à Cuzco, un coup d'œil sur le Titicaca, on redescend par la côte, un arrêt à Nazca pour voir les poteries en série pour Américains, on rentre à Lima, on reprend l'avion pépère, et on replonge au boulot ; les vacances sont terminées, les détours ne sont pas prévus. »

Sa main droite frémit au-dessus du chapeau d'Anselme, elle a l'envie terrible de le lui enfoncer jusqu'aux oreilles.

« C'est vraiment trop dur de vous faire bouger, vous êtes trop enfoncés… »

Je me lève à mon tour.

« Je savais qu'un jour ou l'autre tu finirais par nous engueuler, ça ne pouvait pas finir autrement, tu es une emmerdeuse.

— Allons, allons, dit Anselme.

— C'est vrai à la fin, j'ai deux fils et une entreprise, tu crois que mes ouvriers comprendraient que j'aille chercher l'or des Incas ?…

— Et moi, dans les télécommunications, tu penses que mes supérieurs…

— D'accord, dit-elle, vous n'avez rien compris, ça ne fait rien, vous ne voulez pas, vous ne voulez pas… Je ne vous demande pas de bouleverser votre vie, je vous demande de changer d'itinéraire… »

En fermant les yeux, le bruit de la rivière ressemble à la pluie violente de l'orage sur des galets… Il faut repartir.

« Alors, on se quitte là ? »

Il la regarde, Anselme, vieux papa inquiet… C'est vrai qu'il y a une sacrée disproportion : quarante-cinq kilos de petite bonne femme et, tout autour, le déchaînement de la roche, de la jungle, les nuits glacées et silencieuses, tout cet inconnu verdâtre, cet aquarium dans lequel elle va pénétrer.

« Tu connais bien le chemin ? »

Elle rit en enfournant son pull-over dans le sac à dos.

« Vous croyez que j'ai douze ans ? »

Aucun droit sur elle ; je voudrais qu'elle revienne avec nous, on était tassé à l'arrière, mais à présent on va se demander si elle a enfin trouvé l'Eldorado…

Lorsque je l'embrasse, la fermeté de ses joues me surprend.

« Si tu passes par Bezons, arrête-toi au C. E. T., ce n'est pas le Pérou mais ça me fera plaisir.

— Le bruit nous isole des autres. »

Elle me regarde.

« Tu es le pire de tous », dit-elle.

Les lunettes glissent encore, les cils sont emperlés.

« Pourquoi ?

— Parce que, toi, tu pourrais changer de route, toi et Michel ; les autres non, mais vous deux, vous… Salut. »

Petite conne. La femme que j'aimais est morte, je n'ai plus à changer de route parce qu'il n'y en a plus pour moi.

Fernand et Anselme la bisent ; s'il y avait des chocolats dans le coin, ils lui en empliraient son sac. Anselme a levé son feutre comme les vieux messieurs.

C'est effrayant, philatéliste, je le sais. Au pied des montagnes, les pantalons retroussés, elle avance dans l'écume froide… Tout se refermera sur elle dans quelques heures, elle sera au fond du sac, un sac vert, large comme le monde…

« Elle connaît la route d'Agua Caliente, dit Michel, il y a deux heures de marche, après on lui indiquera. »

Fernand remue ses orteils déformés, pousse des pierres rondes.

« Il n'y a rien à faire, dit-il ; quand on n'a pas de chance avec les femmes, on n'a pas de chance avec les femmes. Un point, c'est tout. »

Anselme regarde le courant passer entre ses jambes, il a l'air plein de soucis. Derrière lui, le mur des banians s'élève, grimpe jusqu'au ciel : la jungle comme dans les films de Tarzan.

XXIX

JE commençais à ne plus croire aux cavaliers.

Et puis ils sont là, à flanc de colline, plaqués en carte postale après des cactus-candélabres, dans des couleurs de technicolor des années 50…

Les grandes routes droites des superwesterns, tirées à la règle sur cinquante kilomètres, bordées de baraques plates et d'Indiens assommés d'espaces… Des corrals où paissent les lamas… C'est le grand vent qui pousse dans les villes-fantômes les tourbillons de sable… J'en mâche depuis Cuzco. J'aurais bien mis mon mouchoir devant ma bouche, mais j'ai eu peur de faire trop brigand…

« Pipi », dit Anselme.

La halte. Cette fois, le monde est plat comme la main.

Nous pissons tous dos à dos, fontaine humaine à quadruple jet doré.

« Ecoutez. »

Frisson du vent sur les herbes courtes, il vient mourir en léchant chaque caillou dont il tire une plainte ; il s'épuise de sa longue course en rafales, il a longé les pentes que le soleil brûle et en a apporté cette odeur de mousse sèche et de pierre calcinée…

Anselme se bourre de coramine ; il y a un col à passer, plus de cinq mille mètres. La migraine commence à me serrer le crâne.

Fernand s'installe au volant en gémissant.

La route reprend, monte encore ; c'est la lune à présent… Des sables roses parsemés de rochers de cristal. Météorites ? Les cailloux s'espacent et c'est le sable, un Sahara glacé… Le froid s'infiltre à nouveau, il est tard pourtant… Les rayons tapent en forcenés sur les lacs durs comme des pierres, miroirs où les volcans s'inversent parfaitement. Michel pointe un doigt sur la droite.

Un point noir se déplace à toute vitesse sur la pente de neige…, sans doute une vigogne ; elles vivent sur les hauteurs : ici, personne ne les pourchasse, personne ne peut vivre, à part elles. Silence dans la voiture. Anselme engoncé, retient dans ses poumons le peu d'oxygène qui lui reste, parler est un effort : dix ans de ma vie pour une bouffée d'air. La piste grimpe et une colère me vient ; ce n'est pas possible que cela dure encore, il n'y a plus une herbe, que des roches maltraitées par le gel et les cuissons de l'été.

« On rentre dans le ciel », halète Fernand.

Sur la gauche, une paroi ferreuse, un glacier en équilibre, une cascade gelée en pleine descente, le coup de froid instantané qui cristallise l'eau en vol…, ascenseur bloqué entre deux étages…, route d'enfer : cela dure depuis la sortie de Lima, mais ici c'est pire, les pneus chassent sur le sable… Il y a des carcasses de camions abandonnées. Peut-être des ossements à l'intérieur. On a volé les roues, les phares, le moteur, il n'y a plus rien qu'un squelette de ferraille, un diplodocus… Un lac de sel, circulaire, un point dessus, un enfant, il court parallèlement à nous, il est à plus d'un kilomètre. Il court sur le miroir blanc, la piste du palais de glace multipliée par cinq cent mille ; la route tourne autour comme la rambarde d'une piste de cirque ; le gosse minuscule nous suit à toutes jambes : il est seul, sur l'infini de la glace, au creux des montagnes désertes… Il faut prendre de l'essence au col si nos cœurs n'ont pas lâché avant.

Trois baraques-cambouis. Autour des tonneaux où marinent de l'huile de vidange et du gas-oil semé de mouches mortes, des hommes emmitouflés tripotent des essieux rompus… Des femmes en feutre Bogart bricolent des chambres à air bourrées de hernies ; objets et êtres sont du même gris. Fernand passe la tête.

« Gazolina, por favor.

— No hay. »

Coup dur ; il nous en reste pour trente kilomètres à peine. Pas question de pousser la voiture ni d'attendre du secours, cela peut durer trois jours. Tassé entre les valises, Anselme dérouille, cherchant l'air à petits coups inquiets… Il a l'air de choisir dans l'espace la portion la plus riche en oxygène qu'il tète à petites goulées hâtives de bébé affamé.

« Donde esta el proximo griffo ? »

C'est une phrase que j'ai retenue du guide, cela veut dire, en gros : « Où se trouve le prochain poste à essence », je suppose que griffo signifie grillon et que ce doit être en même temps la marque nationale du pétrole péruvien.

« No hay. »

Nous n'atteindrons jamais Puno avec ce qui nous reste, ce n'est pas possible… Quatre heures de route au moins à faire encore. Ce type se fout de nous.

« Il reste du thé, Michel ? »

Il secoue les bouteilles Thermos et hoche la tête négativement. Je crache deux tiers sable, un tiers salive.

« Tiene un poco de agua, por favor ? »

Autre phrase type du guide. L'eau et l'essence sont les deux mamelles des voyageurs.

« No hay. »

L'homme n'a pas levé la tête une seule fois ; il nettoie entre ses

doigts un boulon grippé qui serre une tige rouillée. Il porte des semelles Goodyear découpées au rasoir dans de vieux pneus. Fernand descend lourdement et s'accroupit.

« Gazolina no hay, griffo no hay, agua no hay. Et le Pérou ? Pérou ?

— No hay. »

Impassible.

« Je vais lui casser la gueule », annonce Fernand.

Les deux femmes nous regardent ; la crasse a déposé un masque craquelé sur les visages, chaque ridule est marquée au crayon noir.

« No estamos americanos », dis-je.

Il en a soulevé la moitié d'une paupière ; on a dû remonter un peu dans son estime, mais pas assez pour nous donner ce que nous demandons. Estamos gringos. Départ.

Voici la descente… Des tourbillons de poussière coupent la route de sarabandes géantes et imprévisibles ; la tôle crépite sous les rafales.

« Regardez. »

La main d'Anselme étreint mon épaule.

« Là-devant, juste devant… »

Je ne vois rien, gêné par le poudroiement du soleil. Anselme est plus haut que nous à l'arrière ; je freine, dressé sur la pédale.

« Merde », souffle Michel.

Ils ont vu quelque chose que je ne distingue pas. Qu'est-ce que… Et tout à coup il est là, à vingt mètres devant les roues. Il décolle comme doivent s'arracher des fonds marins les grands poissons carnassiers… Il plane, croix géante dont l'ombre semble emplir la voiture : le condor. Il monte en cercles lents, coule dans la lumière et je peux voir à présent le plumage fauve, de la nuance exacte que possède la crinière des lions, sable et poussière, l'oiseau couleur des montagnes. Il vole très haut à présent vers le sud. Nous repartons en douceur, d'un cahot à l'autre. Personne n'a parlé. On a bien fait. Un tourneur-mouliste, un petit patron, un employé des postes, un prof, et en face un condor… Pas grand-chose à se dire ; il plane et nous rampons. Sorti de là, ça devient du bavardage.

« Je suis content d'avoir vu ça », dit Fernand.

Il a le nez qui pèle, une barbe de trois jours et son pantalon fait de plus en plus de plis sur les fesses…

« Moi aussi, dit Anselme. Dans les zoos, ils n'ont pas la même couleur ; je vais assez souvent au zoo promener l'une de mes nièces… En fait, j'aime ça autant qu'elle…, peut-être plus. »

Je le vois d'ici dans la foule du dimanche, au printemps, à traînasser devant les ours à cacahuètes. Il doit rester le dernier, repartir par le métro, la tête dans la grande savane, changement à Réaumur-Sébastopol… J'ai encore pour lui en cet instant

l’attendrissement qui m’était venu à Lima lorsqu’il ramassait les miettes à la table vide.

« Vous avez vu, dit Michel, il n’a pas eu peur ; il s’est envolé tout peinard, on l’a dérangé, c’est tout, mais pas d’affolement…»

Descente-éclair, mais nous n’allons pas plus vite, au contraire, les freins doivent être rouges. Des touffes d’herbe sèche à nouveau apparaissent dans les fissures des rochers : la vie repart, nous avons quitté les régions des hautes altitudes. Le bec d’une crête cache le bas de la pente. Nous le passons et la route s’arrête net.

« Ce n’est pas vrai », dit Fernand.

Si. Devant nous, c’est la rivière, la largeur de la Seine au pont Alexandre-III, mais sans le pont. Anselme soupire :

« J’ai vu ça dans bien des films : c’est le passage du gué. »

Nous descendons ; pas de doute, la route continue sur l’autre rive, juste en face de nous.

« Ça n’a pas l’air très profond », avance Fernand.

Michel tire sur les lacets de ses pataugas.

« J’y vais à pied ; si ça me monte plus haut que la taille, c’est pas la peine d’essayer, on noiera le moteur. »

Il s’avance en contre-jour, noir sur l’eau verte. Il se penche pour compenser la force du courant.

« Fais attention, crie Anselme.

— Ne hurle pas comme ça, pense à ton cœur », souffle Fernand.

Il n’est pas à la moitié encore… Une folie d’être venus ici, quatre ronds-de-cuir sans entraînement, incapables de survivre s’ils ne sont pas au cœur d’une civilisation qui leur adoucit les angles, avec des toits, des murs, des protections en tout genre, et tout d’un coup les voilà livrés aux éléments. On va y laisser la peau… Il est arrivé à la moitié ; ça n’a pas l’air trop profond, mais on ne sait jamais…

« Si c’est du sable, dis-je, lui va passer, mais nous, on risque de rester accrochés… »

Ils sursautent ensemble. Fernand prend le ton négligent et demande à tout hasard :

« Tu crois qu’on pourrait s’enliser ? »

Ce qui m’étonne, c’est la force du courant, il peine pour avancer… Il se retourne :

« Fais gaffe, les galets sont glissants. »

Déjà bien que ce soient des galets.

« On pourrait décharger, propose Anselme… On traverse à pied avec les bagages, ce serait plus léger… »

Le soleil baisse, la rivière est déjà huileuse et dorée.

« Il est passé. »

Sur l’autre rive, la silhouette sombre fait des signes, sa tête au centre du disque du soleil.

« On y va, les enfants. »

Anselme assure son sombrero, Fernand se ramasse en boule sur la banquette.

Contact, première… C'est parti.

Etrave-capot… L'étoffe se déchire en lents gonflements symétriques, je suis la pointe d'un triangle qui va s'élargissant… Les cahots sont intenses.

« Vas-y, souffle Anselme, on passe. »

Bien sûr qu'on passe, manquerait plus qu'on reste… Michel grandit. C'est lui mon objectif, le but à atteindre ; Michel est là toujours en face et part soudain sur la gauche. Pourquoi bouge-t-il ?… Une lente glissade. En fait, ce n'est pas lui qui part, c'est la rive qui se déplace latéralement.

« On déporte », dit Fernand.

La voiture patine sur les galets. Je les sens de l'extrémité des pneus jusqu'à la racine de mon crâne… Je suis un homme-voiture.

« Accélère », souffle Anselme.

J'incruste la semelle dans l'accélérateur et braque sur la droite… Le régime est trop élevé, mais je ne peux pas passer la seconde… L'eau ronfle plus que le moteur… Elle a l'air si calme de la rive…

« Maman », dit Fernand.

Voici la moitié… Je tangue comme une barque échouée.

La vitesse est nulle à présent… Les roues tournent sur place.

« Je descends, dit Anselme, je descends et je pousse. »

Je le regarde dans le rétro.

« Il y a deux sortes d'hommes, dis-je, ceux qui disent qu'ils descendent et poussent, et ceux qui descendent et poussent.

— J'appartiens à la première catégorie », hoquette Anselme.

J'appuie encore. Calé.

« Maman », redit Fernand.

Anselme ne dit plus rien.

Dans le soleil, Michel court vers nous. Le roulement de l'eau est assourdissant.

J'ouvre la portière… La vitesse du courant est trop grande pour que je puisse voir le fond, nous avons peut-être touché un banc de vase. Michel patauge dans un envol de gouttelettes.

« Je crois qu'il faut décharger, sinon on est là pour la nuit, et le niveau peut monter.

— C'est parfois très rapide en montagne, remarque Anselme, une question d'heures… Moins parfois… beaucoup moins… »

Fernand gémit, enlève ses chaussures et remonte son pantalon. Anselme avale deux coramines, prend une valise dans chaque main et descend le marchepied comme sainte Blandine entrant dans la fosse aux lions.

Contact. Calé.

Cela fait tout de même quelque chose au creux du ventre.

Anselme et Fernand, arc-boutés, dérapent dans la flotte.

Contact. Ça ronfle.

Première… Je décolle, centimètre par centimètre, le cœur gonfle, grandit, chanson, chanson, il me faut une énorme chanson… J'accélère, ça y est, je navigue… Ils courent tous les trois derrière, Anselme avec les valises, trempé comme une soupe, lumineux… J'arrache des geysers, je suis le *Normandie* et le *France*, la berge grimpe, détale en crabe, j'enfonce la pédale : je grignote la vase, la dernière roue s'égoutte dans le vide, le frein à main bloque. Il était temps.

Ils s'écroulent sur la rive… Fernand en tremblote encore des bajoues.

« Je ne suis pas fait pour ça, lâche Anselme, et c'est vraiment dommage.

— On est les rois des Andes, dit Michel.

— Maman », souffle Fernand.

Ils se sont couchés sur le dos, ravis.

« Il n'y a plus d'essence », dis-je.

Ils se relèvent et s'appuient sur les coudes…

Anselme coupe un brin d'herbe et l'introduit entre deux canines.

« Je veux être enterré avec mon chapeau, dit-il, une simple croix de bois en bordure de la rivière, quelque chose de sobre.

— Il passe des camions, dit Michel, il y a des traces… »

Le crépuscule… Nous aurons juste le temps de sécher avant la tombée du jour… Dans une heure, ce sera déjà frisquet… Dans deux, nous serons pris dans les glaces…

« Il y a un fond de thé chaud, dit Fernand, mais plus rien à manger… »

Une longue nuit se prépare. La rivière est cramoisie : un crime turbulent et liquide dévale le plateau… Les neiges sur la gauche se sont empourprées et le ciel du soir s'est mis à ressembler à un bariolage d'enfant heureux à qui on a donné tous les crayons de l'univers…

Nous camperons dans la voiture. Le vent se lève.

XXX

LA nuit est derrière la vitre, la bourrasque frappe à coups de pied sur les parois des sierras lointaines.

Entre les tôles, le rasoir des vents tranche la laine des ponchos. Nous ne dormirons pas malgré la fatigue.

« Je claque des dents, dit Fernand.

— Erreur, ce sont mes ventricules… »

Mouvement d'un coude contre ma hanche Anselme avale sa coramine vespérale… la quinzième de la journée.

Des images tournent. L'une d'elles persiste. C'était hier sur le marché de Pisak : derrière ses patates étalées dans la bouillasse et la pisse des chiens, une femme est assise, les yeux noyés de chicha, son enfant la tète debout. Je n'avais jamais vu un humain téter debout, c'est ridicule mais cela m'a remué. Les hommes descendaient des ruines suspendues… Le marché commence sur les dernières terrasses construites par les princes d'autrefois… Des oranges dans la fournaise de midi.

« On va mourir, chuchote Fernand.

— C'est déjà fait », murmure Anselme.

Michel rit. Le froid m'a attrapé par la nuque, il a dû glisser sous le cache-nez et il me tient ferme comme on empoigne un cabot gigoteur.

D'autres souvenirs viennent. On vend déjà aux portes des temples géants des tomahawks en plastique et des lamas en peluche… Ce monde va se mettre au mauvais goût du jour. Refaites vite l'empire si vous ne voulez pas tomber dans les pitreries.

L'un de nous grelotte… Cela va devenir intenable. Impossible de courir pour tenter de se réchauffer, nous serions épuisés en dix secondes. Les traces des camions étaient fraîches, quelqu'un passera bientôt, c'est l'affaire de quelques heures.

« Je ne connais pas de chansons, dit Anselme ; de plus, je chante très faux et ma voix ne me paraît pas être très agréable pour meubler cet instant difficile.

— C'est gentil, dis-je ; merci, Anselme. Fernand en connaît peut-être une… »

Il continue à claquer des dents… Les rapières du vent frappent d'estoc et de taille. La grande bataille est commencée…

« Je connais *Trois jeunes tambours* », dit Fernand.

C'est curieux, on a la radio qui dégoise vingt-quatre heures sur

vingt-quatre, la télé, les microsillons et les juke-boxes partout, et, quand on fait le compte, on ne se rappelle toujours que *Trois jeunes tambours, ran pa ta plan*…

« Tu la connais, Michel ?

— *Ran pa ta plan.*

— On va commencer ensemble et, après, on essaiera en canon.

— Ça ne se chante pas en canon, proteste Fernand, il y a des chansons où on peut, mais pas avec celle-là.

— Toutes les chansons se chantent en canon, il suffit de commencer à chanter *Trois jeunes tambours* lorsque l'autre finit de dire *s'en revenaient de guerre*.

— Ça ne fera pas un canon, ce sera le bordel, mais ça ne fera pas un canon. »

Anselme se vexe ; il n'aime pas les mots grossiers.

« Ça ne fera pas ce que tu dis, mais maintenant, si vous ne voulez pas chanter en canon, c'est votre affaire. »

La lune m'avait toujours paru plate… Il y a des choses comme ça, on sait que c'est rond, mais je n'arrivais à la voir que plate ; ici, c'est une sphère dépolie, une boule opaque et survoltée qui balance une neige gelée à faire sauter les plombs. Lumière de froid…

« Je ne vois pas pourquoi tu tiens à chanter en canon, on pourrait chanter normalement, ce ne serait pas plus mal.

— J'ai les pieds qui se prennent, dit Anselme, ça s'ankylose…

— Je me demande si on pourra t'amputer à temps, dit Fernand, ça m'étonnerait. »

Je remue les orteils par souci de vérification : ils bougent encore.

« Je vais marcher un peu, annonce Michel, une petite balade.

— Faut que je descende aussi », déclare Anselme.

Je sens mal le sol tellement mes pieds sont douloureux, quatre pantins emmitouflés vacillent sous la lune… Les derniers hommes dans la nuit polaire ; les haleines sont blanches. Nous tournons le dos aux rafales. Nous avons trop parlé, mais nous continuons.

« On y va, dit Anselme, on commence Michel et moi, à trois, et dès qu'on a dit *revenaient de guè-erre* vous reprenez tous les deux. »

Fernand fouette l'air, boxe le néant, tourné vers le glacier.

« Je me demande bien pourquoi tu tiens absolument à ce que nous ne chantions pas ensemble ; ça, je voudrais vraiment que tu me l'expliques… »

Anselme s'accroupit avec d'infinies précautions, se soulève, craque des rotules et souffle dans ses doigts.

« C'est parce que c'est toujours mieux en canon, tout le monde te le dira, c'est plus harmonieux. »

La voiture bouge sur ses roues fixes, le vent la secoue de biais maintenant qu'elle est vide… Une tôle grince, un crissement d'insecte

ténu dans l'orgue continu qui balaie le plateau…

Michel sautille sur place.

« Alors, on chante, oui ou non ?

— Je veux bien, dis-je, mais ce sont ces deux-là qui font des manières. »

Anselme se hausse sur la pointe des pieds et lève les bras ; il dirige le Philharmonie Orchestra pour son grand concert annuel du Carnegie Hall sous la lune-projecteur.

« Un, deux, trois… *Trois jeunes tambours*…

— On part toujours à quatre, remarque Fernand, j'ai été choriste pendant deux ans à l'école communale de la rue Damrémont et on part toujours à quatre, ce n'est pas parce qu'il n'y a que trois jeunes tambours qu'il ne faut pas partir à quatre. »

Anselme retombe sur ses talons et sa voix s'emplit d'une infinie patience.

« Je savais que ce ne serait pas aussi simple qu'il y paraît, dit-il ; si tu as vraiment été dans une chorale, je suppose que tu as, parfois, chanté en canon ? »

Nous longeons la rivière, une bande de papier chocolat aux cassures toujours renaissantes ; sous cette lumière, le monde parait beaucoup plus minéral, la lune gomme les plantes, il n'existe pas d'herbe pour la nuit.

« De nombreuses fois, mais jamais *Trois jeunes tambours*… »

Monde de cinéma des premiers films sans couleurs… Nous sommes noirs, blancs et plats… Où sont les bords de l'écran ? Quelque part devant nous, la salle est là, toute chaude, pleine de monde…

« Je te signale que nous nous apprêtions à la chanter sans canon lorsque tu nous as interrompus.

— Je n'ai interrompu personne, j'attendais que tu comptes jusqu'à quatre, ce qui ne me paraît pas être une entreprise au-dessus des forces humaines…

— Repartons de zéro, propose Michel ; on chante à quatre et qu'on n'en parle plus. »

Anselme à nouveau, bras levés, haussé dans le vent des Andes :

« Un, deux, trois, quatre…

— Camion », crie Michel.

Il court déjà à toute allure, faisant voler les pierres… Tout là-haut sur la pente, une lumière jaune balaie l'à-pic, disparaît, reparaît.

« Mets pleins phares, on va lui faire des appels, il ne faudrait pas qu'il passe le gué plus loin… »

Nous attendons, collés contre le capot. Je sens leur tremblement tout proche… Nous guettons le halo faiblard de lumière pisseuse qui halète dans la montagne et descend vers nous. On devine Michel derrière le pare-brise. Phares.

La nuit se troue de jaune citron : naissance d'un théâtre ; une silhouette haute sur pattes se dessine de l'autre côté de l'eau…, le camion.

Anselme soupire.

« En fin de compte, dit-il, on n'aura pas chanté… »

XXXI

PUNO. Le cul du monde.

Ecœuré, Anselme regarde le ciel vert coupé de flèches de grues.

Il y a des mots qui transportent une magie ; pour moi, c'est celui de « lac ». C'est sans doute la faute de Lamartine, mais je ne peux pas entendre ou prononcer cette syllabe sans que naissent des idées de clair soleil, de frais gazouillis et d'ondes cristallines… des pentes guillerettes et vertes où paissent des vaches à clochettes gardées par des bergères légères en cotillons et souliers plats… Au fond, j'ai une conception suisse du lac avec une pointe de La Fontaine et de Fragonard. Culture toujours.

Et devant moi, voici celui qui fait ricaner depuis Jules Ferry des générations d'écoliers : le Titicaca, le nom le plus drôle du monde pour le lac le plus haut situé. Même les cancres se souviennent du Titicaca : Marignan et le Titicaca résument toute l'histoire et la géographie…

Des wagons rouillés glissent directement dans la vase…, une bouillie verte de roseaux, de gas-oil et d'ordures frange les rives plates ; empêtrés dans les fanges des bassins, des bateaux achèvent de pourrir de toutes leurs coques craquelées… Ici, il n'y a plus rien, c'est le rebord de la marmite aux espoirs.

L'hôtel s'appelle Le Palace, ce qui peut surprendre dans ce pays sans humour. On peut se faire couper la gorge dans les chambres avec la satisfaction de se dire que son cadavre restera en parfait état de conservation, étant donné la température qui y règne. Il y a de la glace au fond des cuvettes en fer étamé qui ressemblent à des gamelles de soldat. Le concierge est hostile comme toute la ville… Les habitants sont les restes abâtardis des tribus aymaras célèbres au temps des Incas pour leur hargne combative. Ni touristes ni flics n'entrent dans certains quartiers, les pierres y volent en sifflant dans les rues apparemment désertes, et rien n'est plus dur qu'un caillou gelé lancé à toute volée… C'est d'ici que partent les grèves dures, les grandes rébellions des damnés… Ici, personne n'a plus rien à perdre.

Marché mort noyé sous le gel… Trois lamas broutent l'herbe triste entre les rails du chemin de fer. Seul devant les berges rases, un soldat-douanier est assis en tailleur, un fusil américain sur les genoux… Que peut-il faire là ? Il garde le lac, les roseaux lointains…

Midi. Sous un soleil enragé qui écrase les toits de zinc des

hangars, nous prenons le bateau à fond plat qui mène aux îles… Le capitaine ne met sa casquette que pour donner les billets. Il gouverne en tenant la tige de fer qui sert de barre dans le creux de son genou… Les roseaux se couchent sur le plat-bord ; le moteur s'étouffe, il le relance, se penche pour dégager l'hélice des herbes, pour bricoler le gouvernail… J'ai la batterie sous les pieds, des fils courent jusqu'au moteur posé sur des planches à l'avant… l'allumage est suspendu à un clou. Il n'y a pas de réservoir, l'essence coule directement du bidon ficelé le long de la rambarde. Il dégage avec un long bâton, tire sur des ficelles et c'est chaque fois le miracle nous repartons parmi les canards…

Soudain, dans la solitude plane, une barque de jonc glisse, une fillette immobile, seule sur le lac ; elle est dans le miroitement des reflets un instant de lumière et un bloc de silence… Que fait-elle ici ? J'ai la conscience idiote que rien n'est plus plat donc plus infini que l'eau…

Des roseaux encore et des huttes soudain. La barque s'arrête. Ce sont les fameuses îles flottantes de vases et de joncs qu'avaient fabriquées les Uros, les Indiens lacustres… Les Uros ont disparu et les mendiants sont venus… Il y a une école, un hangar de tôle ondulée ; les gosses sont en gris, des uniformes déchirés… Ils jouent dans les fragments de roseaux coupés. Les pieds s'enfoncent dans les racines mêlées de terre.

« C'est la mort », murmure Fernand.

C'est vrai ; sous le sombrero recuit par mille soleils et cent mille gelées, les orbites vides d'un vieil Indien se remplissent du vent du large… Enfoncé dans la vase jusqu'au ventre, il tend une main immobile, il ne bouge pas. Lorsque la barque s'éloignera, il restera encore ainsi, la paume vers le ciel, et tout sera vide alors, il n'y aura plus que le ciel géant, les eaux jusqu'à l'horizon et, sur un tapis d'herbes fétides, un vieil homme aveugle qui tend la main et qui est tout seul.

Deux petits s'accrochent au jean de Michel ; ils ne lâcheront pas les pantalons de l'Europe. Il a donné quelques pièces de monnaie et ils en veulent encore… L'instituteur rigole doucement à l'ombre de la cabane ; que peut-il bien leur apprendre ?

Les pieds s'enfoncent dans l'éponge. Une gosse s'aventure sur une planche. Les pieds nus sculptés par la glaise disparaissent jusqu'aux chevilles. Elle se noiera un jour, happée-par les eaux livides. Ils vivent ici, ne gagnant la terre que lorsque les pluies trop violentes transforment le sol en bourbier… Trois mille huit cents mètres, l'eau dessous, le ciel dessus, et pour poser ses pieds ces trente mètres carrés d'écorces spongieuses et imbibées. Au matin, lorsque le soleil sort du bain glacé, tout est blanc de givre sur les îles que rien ne protège ; des

femmes brûlent maigrement dans l'air sans oxygène des détritus rarissimes…

Nous repartons… Les îles s'éloignent. Les femmes n'ont pas bougé, on aperçoit encore leurs chapeaux sombres entre les herbes longues… Des pirogues rongées par le lac prennent eau et s'enfoncent lentement ; une brume va venir qui submergera tout… Un maniaque près d'Anselme prend des photos et soupire après les touristes ; il voudrait avoir le contact direct avec l'indigène, il joue au grand sociologue averti, compréhensif et accepté. Il sort de son université des sciences climatisée où l'on cause si bien à la cafétéria, et il voudrait faire copain avec ce vieillard cousu de rides qui a soixante-dix ans de glace et de fournaise sur ce radeau croupissant qui fut sa vie… Il prend des poses, ce petit con ; l'envie me vient de le balancer dans les eaux mornes… Nous rentrons, le moral raplapla…

Revoici la ville ; les grues noires dans le soir rouge et les cabanes écrasées sur ses pentes molles… Le soir, dans les bars, des hommes, courbés sur des tables, lapent des soupes rances dans les pénombres vertes… Nous marchons plus serrés, tous les quatre dans le milieu de la rue, éclairage au pétrole dans les tavernes du port… Odeur forte des hommes que l'eau n'effleure pas. Nous longeons des rues d'angoisses. Des Indiens attendent dans les encoignures, la bouche masquée pour couper le vent… Un début d'angine me vient, j'ai trois pull-overs, un blouson, une écharpe, un poncho.

Un mur interminable surmonté de poteaux recourbés joints par des barbelés. Stade ? Prison ? C'est indiscernable ; la nuit est venue, totale. L'Anus.

« On n'a jamais si peu parlé.

— C'est parce que je n'ai pas quitté mes chaussettes depuis trois jours, dit Anselme, ça me fait toujours cet effet-là. »

Nous ne parlons plus parce que qui parlerait ? Ce froid, cette eau entre les montagnes et ces êtres qui vivent dessus ou sur les bords, sur les docks ; les hommes qui rentrent retrouver l'île glacée dans la nuit épaisse, et clapotante.

« C'est trop différent, dit Fernand ; ils crèvent de la vie, ces gens-là.

— Je ne suis pas courageux, dit Michel, j'ai envie de me tirer de ce trou.

— Je propose qu'on se couche. »

Anselme regarde sa montre : il est dix-neuf heures.

« Je suis pour, dit-il. On doit pouvoir arriver à bouquiner un peu au lit en mettant des gants fourrés. »

Nous rentrons dans une encre à odeur de saumure ; ce bloc maladif à vingt mètres, c'est Le Palace. Le concierge nous regarde passer, enfoui sous des couvertures et des passe-montagnes. Je prends

la clef.

« Montez vite, dit Fernand, il va nous tirer dans le dos dès qu'on sera dans les escaliers… »

Même au fond des draps glacés marqués de coups de tampons gras, la ville est là, présente, et je ne peux l'oublier sous mes paupières… Les rafiots déglingués, les usines d'étain crachant leurs tartines chimiques sur les chantiers envasés…

Avec deux sérestas dans le cornet, j'ai des chances de dormir cinq heures ; le tout est d'éviter de se réveiller, pris dans les glaces.

Nuit de silence. Après les fracas du vent sur les plateaux, tout se tait sur ces eaux mortes… Je pense au vieil Indien… Tend-il toujours sa main vide ? Voici bien longtemps que j'avais si peu pensé à toi, Sylvana… Peut-être n'aurais-tu pas eu ta place dans ce voyage. Voici la première fois que je te quitte…

Cette fois, je ne t'aurai pas emmenée avec moi ; c'est, au fond, notre première rupture… Peut-être n'aurais-tu pas aimé ces routes de poussière et de fatigue…

Une barre rouge m'entre par l'oreille droite, crève les masses molles, traverse le tympan gauche… Je suis assis, le cri dans la tête… Un corps contre le mur oscille, se détache et rebondit dans le tintamarre de la bassine.

L'Attaque.

Les hordes aymaras se ruent dans la carrée, tomahawk au poing, plumes cramoisies déployées ; je pédale sous les couvertures, m'effondre emberlificoté, le cœur en chamade ; le froid se rue, me rentre dedans, on crie toujours… Egorgés au Pérou, quatre voyageurs français périssent dans des circonstances atroces… Michel sprinte dans le couloir, les murs me heurtent aux épaules, je dérape dans la laine de mes chaussettes superposées… La lumière éclate en bombe et, lorsque la porte s'envole, Anselme est là, assis, papillonnant, les yeux perdus ; un filet de voix sort encore de sa bouche, les dernières gouttes de la grande giclée qu'il vient d'expédier aux quatre vents. Enfoncé sous les couvertures, la tête emmaillotée dans un cache-nez que le sombrero maintient, le philatéliste agrippe son cœur de ses mitaines grises.

« J'ai dû pousser un cri », murmure-t-il.

Fernand émerge, effaré et livide.

« Ce n'était pas humain, dit-il, une sirène bloquée avec des râles… »

Anselme passe une paume frissonnante sur son front.

« Ils m'étranglaient, dit-il, ils m'étranglaient et ils me plongeaient dans le lac en me tenant par les pieds…

— Je n'ai rien vu », constate Fernand.

Je commence à grelotter… Il est trois heures du matin… Michel

se bat les flancs à toute allure pour maintenir la circulation.

« Je ne dormirai plus, dit Anselme ; je me connais, je fais un cauchemar et c'est terminé… Une fois, j'ai rêvé que tous mes timbres étaient collés ensemble, ça faisait comme un cube plein de seccotine tout poisseux, mes voisins d'à côté et du dessus sont tous venus frapper à ma porte et une dame du premier a appelé le commissariat. Il paraît que j'avais crié.

— On a encore deux heures, dit Michel… Si on avait des cartes, on pourrait jouer.

— Apportez vos couvertures, soupire Fernand ; comme, de toute façon, il ne va plus arrêter de parler, on sera au moins trois pour le supporter… »

Ils se sont assis dans leurs lits. Michel est allé chercher les couvrantes de la chambre voisine. La veillée commence. La nuit est encore plus noire lorsqu'elle tire vers le matin… Le soleil ne se lèvera jamais. L'ampoule pendouille au bout du fil torsadé ; citron pisseux sur peintures glauques. Anselme promène un regard navré sur le plafond à craquelures.

« Quand on va me demander de raconter mes vacances, je me demande bien si je vais parler de cet hôtel.

— Tu pourras raconter que tu t'es fait étrangler par des Indiens et qu'on est arrivé à temps pour te sauver. »

Fernand se soulève et la literie gémit, une longue plainte métallique dans la nuit vide.

« Je pense à notre nénette… Dieu sait où elle peut être en ce moment…

— Ne t'inquiète pas, dit Michel, elle se débrouille. »

Je m'installe en tailleur… Je suis bien au creux de toute cette laine amoncelée, vaguement comateux.

« A quoi on joue ?

— Je pourrais vous raconter l'histoire de ma vie, dit Anselme, mais je n'aurais pas la force, à la fin de mon récit, de vous empêcher de vous jeter tous les trois par la fenêtre. »

Fernand plonge un index rapide dans sa narine gauche.

« Ce que je trouve incroyable, c'est que quatre hommes civilisés comme nous aient de la peine à trouver des sujets de conversation.

— C'est le froid, dit Michel, ça paralyse. »

Je regarde Fernand ; son bonnet de laine lui descend jusqu'aux sourcils.

« Qu'est-ce que tu appelles une conversation ?

— “Dieu a-t-il compté pour vous ?” c'est un sujet que nous n'avons pas encore abordé, dit Anselme, ou encore : “Quel a été votre meilleur moment ?” Je peux commencer, si vous voulez…

— C'est le jour où tu as trouvé le non-dentelé de la Guyane

hollandaise… On connaît. »

Anselme se recroqueville dans la chaleur.

« Je ne vous ai pas relaté tous les détails par le menu… Le problème, c'est que je suis pratiquement le seul ici à posséder le langage articulé. »

Il est devenu le facétieux… Un nouveau rôle, né de cette situation… Qui l'aurait dit ?…

« Quand je pense qu'on a trouvé ce type alors qu'il était complètement seul, misérable, et que depuis il n'a pas arrêté de nous pomper l'air. »

Il me regarde et nous nous aimons bien. Il a toujours le même visage pointu, le cou mince, les verres-hublots, cette fragilité des sensibles aigus, des hommes tout en idées et en politesses intimidées.

« Le destin m'a placé sur votre route ; les dieux nous guettaient à Lima pour lier nos destins. »

Fernand bâille.

« Il faudrait de l'alcool, l'alcool délie les langues… Et puis, une conversation, c'est comme une mayonnaise, ça ne prend pas toujours, et tu ne sais jamais vraiment pourquoi.

— Deux cent quarante-cinq kilomètres demain, dit Michel ; ça, on pourrait peut-être en causer.

— La jeunesse est tournée vers le futur, dis-je… Il y a un passage à cinq mille et, après, c'est la région des volcans avec des descentes qui paraissent un peu raides. Au bout, Arequipa.

— Une ville blanche, dit Fernand, une oasis reposante et ensoleillée : c'est écrit dans le guide.

— On pourrait chanter *Trois jeunes tambours*… »

Michel s'étire :

« En canon…

— Ce qui m'attriste le plus, soupire Anselme, c'est que nous aurions pu échanger de chaudes confidences, blottis tous les quatre dans cette chambre lugubre, seuls Français perdus dans ce monde hostile.

— Je préfère encore quand tu cries que quand tu parles, dit Fernand.

— Cela me fait songer que j'ai omis de vous lire les dernières pages de mon journal. Je m'efforce d'atteindre à un style dépouillé mais possédant toutefois des résonances classiques.

— Un vrai Chopin », murmure Michel.

L'aube. Elle va venir en strip-tease de vieille courtisane, les voiles levés un à un, pincés entre des doigts d'os… Le jour est le cadavre de la nuit. Je pense dans le style où Anselme doit écrire. Nous sommes des vieux cons…

L'index de Fernand est sur moi :

« Et voici le plus taciturne de l’équipe, l’énigme vivante…, celui qui ne se livre jamais. »

Anselme lève un menton catégorique :

« Respect, dit-il, respectons les secrets ; seul celui qui en est le détenteur doit le dévoiler, les autres n’ont pas le droit de pénétrer dans le sanctuaire, ils se contenteront de supputer, ils sont les curieux. »

Fernand ferme les yeux sous une souffrance intérieure.

« “Supputer”, il n’y a qu’un seul homme pour employer des mots pareils à une telle altitude, et on est tombé droit dessus. »

Le premier rose de la cordillère : le spectacle va commencer… La Bolivie au bout des eaux… Je dois les agacer à me taire toujours. Ce n’est pas que je me taise vraiment, mais ils sentent que je préserve l’essentiel, je fais tout pour cela… Je ne veux pas que ce voyage, ces montagnes, ces soleils me délivrent… Je ne me suis pas bâti cette statue pour qu’elle fonde sur cette terre sauvage… J’ai besoin de sentir ce caillou en moi, Sylvana, autour duquel je m’organise.

Michel s’est collé à la vitre. Fernand somnole à présent. Anselme s’est tu… Nous allons laisser venir l’aurore… Les mouettes ont passé la nuit dans les vases grises qui bordent les limites imprécises de l’eau et de la terre. La crainte me vient qu’elles ne puissent s’en décoller, que leurs plumes s’enlisent dans les boues goudronnées… Il faut encore attendre qu’elles ébrouent leurs ailes pâles et qu’elles partent droit au-dessus des roseaux…

« Chocolat chaud avec croissants et biscottes », murmure Fernand.

Il est cinq heures.

XXXII

« Nous sentons l'essence », dit Anselme.

Fernand a le ricanement sarcastique qu'il lui réserve.

« Cela fait deux mille kilomètres que nous sentons l'essence. »

Un cahot furieux. Anselme bondit à la verticale, retombe.

« Je précise ma pensée : nous n'avons jamais autant senti l'essence. »

Mes narines sont collées par un mortier de sable, je serais bien incapable de sentir quoi que ce soit.

« On peut toujours vérifier s'il n'y a pas de fuite », dit Michel.

Fernand freine, descend, les deux mains au creux des reins. Il y a une descente en lacet devant nous, très dure. Nous passons de plus de quatre mille cinq cents mètres à deux mille en moins de vingt kilomètres, la piste n'est plus qu'un sentier. Fernand fixe la pente :

« Si on était des lamas, on aurait des chances de pouvoir passer. »

Là-bas, sur la gauche, c'est le Mitsi, le volcan, rouge comme toutes les Espagnes ; derrière la chaine des sierras, la ville doit attendre dans la vallée. Des urubus tournent sur les crêtes autour d'une carcasse, là-haut, près des aiguilles déchiquetées.

Michel s'est collé sous les roues, le dos sur les caillasses brûlantes.

« On a une fuite, dit-il ; pas grave, mais on perd du coco. »

Il tend ses doigts huileux dans le soleil. Je me glisse sous le châssis. A la jointure d'un tuyau, une goutte court et se referme, perpétuellement renouvelée. Nous n'avons pas de clef.

« Il faut un pansement serré, ça n'a rien de grave, on fera réparer à l'arrivée. »

Michel serre des chiffons en nœud savant.

« Nous sentions bien l'essence », dit Anselme.

Fernand hausse les épaules et se penche ; il y a une croix plus bas dans le virage : les gars ont dû oublier de tourner, ils ont dû filer droit en saut de l'ange et tourbillonner, feuilles mortes.

Il est deux heures. Trois bonnes heures encore avant l'écurie.

J'ai repris le volant ; l'aiguille du réservoir est fixe, la réparation a l'air de tenir. Dix à l'heure, en seconde, les roues gémissent, chuintent sur les cailloux, le rétro extérieur a touché deux fois la paroi ; je colle à la montagne comme une mouche sur une vitre.

Anselme se penche et l'aile de son chapeau frôle ma joue.

« Camion en contrebas, il monte. »

Nous faisons cela depuis le début des Andes : le premier qui aperçoit quelque chose prévient le chauffeur ; dans ces pistes étroites, il vaut mieux savoir, le fracas des tôles est tel qu'on ne peut entendre les klaxons.

L'odeur des bananes épluchées se mêle à celle de l'essence. Fernand goûte.

« Les bananes, dit Anselme, évoquent pour moi une cour ombragée de platanes et cernée de préaux ; on voit par les hautes fenêtres l'intérieur des classes, les longs pupitres de bois qui meurtrissaient mes tendres genoux d'enfant…

— C'est parti, constate Fernand.

— J'étais un enfant renfermé vêtu de mon éternel duffle-coat que j'ai gardé du préparatoire au cours élémentaire 2, car je ne grandissais pas… J'ai vécu une enfance martyrisée, en particulier par Mlle Chapotet qui promenait, pour des raisons obscures, sur mon crâne frais tondu une gomme élastique rebroussant chaque grain de ma peau.

— Il ne finira pas avant Arequipa », dit Michel.

Il ne parle jamais autant que lorsqu'il a la frousse. Descente hallucinante, impression de dévaler en voiture un escalier en colimaçon… La vallée est à la verticale en dessous : une tache verte large comme un petit pois.

« Je vous entretiendrai également de M. Pochier, professeur de C. M. 2 qui tenta à plusieurs reprises, au cours de l'année scolaire 1937-1938, de m'introduire dans l'oreille droite une règle graduée de vingt centimètres afin de m'extorquer des renseignements sur une affaire dite « l'affaire des fumées » qui devait défrayer la chronique à cette époque ; il était apparu en effet à l'angle nord de l'école, près des lieux d'aisances, des fumées révélatrices… Une enquête soigneusement menée par le même Pochier susnommé révéla que lesdites fumées provenaient de cahiers brûlés et je dus…

— Ecrasez-le à coups de pelle », gémit Fernand.

Les roues patinent, se raccrochent. Le camion s'arrête, Guevara sur le capot jaune de sable collé… Des visages dans la brume qui retombe, je longe les flancs cabossés : il n'y a pas un centimètre entre les deux voitures.

« Je ne narrerai que pour mémoire la tentative d'étouffement dont je fus victime l'année suivante, de la part d'une quinzaine d'élèves très puissants et très massifs qui, après m'avoir préalablement coincé dans un angle du parloir, tentèrent durant un quart d'heure de me faire pénétrer dans le mur, de m'incruster dans la paroi de pierre ; je pus déjouer leurs ignobles tentatives en glissant entre mes phalanges fermées une plume sergent-major qui répandit alentour de cuisantes représailles. »

Jamais le châssis ne tiendra à ce régime ; nous roulons dans de la rocaille…, sur des blocs instables qui dérapent sous les pneus.

Le surplomb de la paroi procure une ombre rétrécie et irrégulière. A présent, j'atteins les trois kilomètres-heure… Il n'est pas sûr que nous soyons arrivés avant la nuit.

« Après le tunnel, ça s'élargit », hurle Michel.

C'est un trou dans la montagne ; il a la largeur d'une voiture. Je vise comme si j'enfilais un fil dans le chas d'une aiguille.

La roche éclate dans les phares, le soleil avance, rebondit sur la calandre, nous sommes sortis. C'est vrai que la piste s'élargit.

« J'eus aussi maille à partir avec un dénommé Boulier qui officiait en 1939 à l'école primaire de la rue du Général-Mouton. Cet individu sadique et repoussant, pour expliquer que deux points sont toujours en ligne droite, disait toujours : « Si je prends l'œil d'Anselme et le sommet de la tour Eiffel et que je les joigne par une ligne, cette ligne sera droite. » Je me suis demandé si cela était dû à une particularité de ma personne et ce que je pouvais bien avoir de commun avec la tour Eiffel pour…

— Je vais l'abattre, dit Fernand, je l'abattrais si j'étais sûr qu'il ne continuerait pas à parler du fond de son cercueil.

— Je ne résiste pas au plaisir de vous narrer également le différend qui m'opposa au directeur Bellanger au cours complémentaire de l'avenue Victor-Hugo qui prétendait m'impliquer dans un trafic de réglisse et de malabars ; je revois encore l'œil retors et sournois du misérable contrastant avec mon calme déconcertant de sang-froid : les bras croisés sur mon éternel duffle-coat, je défiais ce redoutable personnage qui tentait, à l'aide de savantes et douloureuses torsions, de me dévier patiemment la cloison nasale, et… »

Michel s'essuie des larmes de rire… Anselme est ravi, il ne cessera plus à présent, toute sa vie va y passer : il est capable de tout du moment qu'il a un auditoire… Il sait que même Fernand qui proteste adore l'entendre.

« Je me dressai alors du haut de mon mètre douze et je lui assenai la cruelle vérité : depuis l'âge de six ans, lui dis-je, maîtres, maîtresses et condisciples n'ont eu d'autre but que de m'introduire des objets dans les oreilles, de m'écraser contre les rudes murs des écoles, de me gommer la tête, de me dévisser les bras, de m'attacher les yeux au sommet de la tour Eiffel, et cependant, malgré ces tempêtes… »

Braquage à mort. Le phare explose contre la muraille ; je chasse de l'arrière, la montagne vacille et le mufle du Dodge catapulte la vitre. Des bouches d'Indiens s'ouvrent derrière le pare-brise fissuré, le profil de Michel comme un couperet sur le volant, la portière s'ouvre à la volée, se plie comme un carton, quinze tonnes de ferraille pivotent en taureaux furieux et emplafonnent la voiture qui s'encastre dans la

muraille… La douleur monte dans la retombée de la poussière… Des gouttes chaudes coulent sur ma cuisse… C'est le silence, insupportable ; il y a eu ce tonnerre de métal et tout s'est tu.

La tige du rétro s'est cassée comme une allumette ; la cassure est nette comme un diamant taillé. Anselme a pris un coin de valise dans la hanche et se masse la douleur de ses doigts de coton. Le bras de Fernand soulève la tête de Michel.

Il n'a rien. Ce n'est pas vrai, il ne peut pas mourir. Je ne l'ai pas amené ici pour ça, cela n'existe pas, c'est impossible.

Les doigts d'Anselme tremblent sur la nuque du gosse. La tête ballotte, un chiffon, une marmelade…

Tout est flou soudain, nous ne sommes jamais venus au Pérou… Si j'y crois de toutes mes forces, je serai à Bezons, je vais ouvrir les yeux et ce sera l'H. L. M. par la lumière pâle de la fenêtre.

« Aide-moi à le sortir de la voiture. »

Mon corps pivote sur le marchepied, je tiens les chevilles de Michel, Fernand soulève les épaules.

« Attention, dit Fernand, ne le pliez pas, c'est peut-être la colonne vertébrale. »

Paralysé. Rayons métalliques des voitures d'infirmes, je le pousserai sur les berges de Seine, les jambes mortes à jamais… Je ne veux pas savoir ce que peut être un hôpital péruvien, jamais ils ne sauront le soigner, et s'il est intransportable…, ici, sur une piste perdue à quatre mille mètres, c'est criminel, je suis un con, un salaud, un irresponsable.

Fernand extirpe un pull-over d'entre les bagages et le glisse sous la tête du garçon.

« Passe-moi le thermos. »

Anselme me le tend et je verse du thé sur un mouchoir sale ; il faut que je lui enlève tout ce sang sur le visage, voir où est la coupure.

Les Indiens sont immobiles en cercle autour de nous.

Je regarde Anselme qui regarde Fernand qui me regarde. Je sens le cœur battre à travers la toile de la chemise.

« Il est vivant, dis-je.

— Bien sûr, chevrote Anselme, qu'est-ce que tu crois ? »

Le sang se dilue avec le thé.

« Parle-nous, supplie Fernand, ou alors bouge un doigt, juste un doigt, quoi, merde. »

Le teinturier tressaille : le torse du gosse se raidit, se redresse ; il est assis au milieu de la route. Dieu existe.

Anselme triture le dos du blessé.

« Tu n'as pas mal là, entre les omoplates, dans les lombes ? »

Bénis soient les dieux des Incas !

Michel renverse la tête, crache et articule :

« C’est le pif qui a tout pris. »

Fernand effleure l’os. La peau est violette, les kleenex rougissent, piquetés de l’éclatement des bulles vermillonnes.

« T’as l’air de ne rien avoir de cassé… »

La portière gauche est bloquée, soudée par le choc à la carrosserie. Tout est ralenti soudain… Cela s’appelle un accident, il n’y a rien de plus banal. J’ai vu cela cent fois au cinéma, sur les journaux ; je suis dedans, c’est tout… On parle quetchua… Anselme boitille sur place sur la route. Michel pisse toujours du nez, le sang est noir sur le jaune du sable… Je suis dehors, dans la chaleur, et les montagnes palpitent : cela doit s’appeler « être sonné »… Tout autour, les Andes respirent. Je vais m’évanouir, c’est mon tour. J’ai eu trop peur.

« Assieds-toi. »

La brûlure du marchepied à travers la toile du jean… Il y a une forêt de jambes courtaudes et brunes. Tout le camion est descendu, il reste des chèvres ficelées en bouquets sur la plate-forme. Une eau tiède et puante me coule dans la nuque, je me lève et les montagnes s’arrêtent. L’Indien relève sa gourde.

Ils ont couché Michel ; la chemise est déjà de la couleur des vieilles rouilles ; les caillots se forment à l’orée des narines. Mon genou bouge tout seul ; je peux marcher.

Des Indiens pèsent sur le pare-chocs du camion pour le séparer de ce qui fut notre calandre ; pas de fausses manœuvres, ils ont l’habitude. Ils repartiront dans les froissements de ferraille ; leur moteur n’est pas touché. Ils remontent déjà. Un des plus jeunes parle espagnol… Ils ont des copains qui viennent du village derrière nous, ils vont arriver dans quelques heures, ils nous emmèneront à Arequipa, eux ne peuvent pas rebrousser chemin, on ne peut pas tourner avant soixante kilomètres, redescendre en marche arrière est impossible… Ils font de grands gestes, ils s’en vont, ils s’en foutent : personne n’est mort.

« Ils n’ont pas fait de constat », remarque Fernand.

Les roues du camion raclent la paroi ; le pneu arrière est bourré d’herbes sèches… Leurs jambes pendent dans le vide, ils ont noué des foulards sur le bas de leur visage…

Je me retourne ; la falaise coule à quatre-vingt-dix degrés comme un mur, la voiture y est collée comme un moustique écrasé, les deux roues avant sont à angle droit. Je regarde ma montre, je ne sais pas pourquoi.

Anselme me touche l’épaule.

« Ça va ? »

La voix de Michel monte, nasillarde :

« On va tous bien. »

Anselme entre lentement dans la voiture éventrée et en ressort

avec un magma noir qu'il déplie : c'est son chapeau ; il nous regarde le regarder.

« C'est pour éviter les coups de soleil, explique-t-il.

— C'est vrai, dit Fernand, ça pourrait être dangereux. »

Le soleil fait vibrer les pierres, il y a une odeur d'huile chaude qui va se diluant… Nous sommes seuls avec notre bagnole cassée. Sur les joues de Fernand, les larmes coulent à présent, les vannes ont lâché ; les lèvres zigzaguent, toutes folles, la cataracte des grandes faiblesses, le désastre des nerfs. Anselme se dandine, tout malheureux.

« On a évité la petite croix au bord de la route, dit Michel, tout le reste est de la rigolade. »

Les épaules du teinturier frémissent sous les spasmes.

« Je n'avais plus eu de copains depuis l'armée, dit-il, je ne m'en étais pas aperçu.

— On va chanter *Trois jeunes tambours* », dit Anselme.

Je trottine vingt mètres ; la douleur est toujours là, mais la rotule a l'air de tenir. Je reviens vers eux ; ce n'était pas ma faute, le camion a surgi et je n'y pouvais rien, il n'y avait pas la place pour deux, c'est tout.

« Les naufragés des Andes, dis-je.

— Ça, c'est des vacances, renchérit Anselme. Lorsque nous serons arrivés, je me propose de vous raconter mes souvenirs de colonies, mes mois d'août d'enfant passés en compagnie de moniteurs dynamiques et bondissants dont le but unique, au cours d'interminables parties de balle au prisonnier, était de me projeter sur la tête des ballons suprêmement gonflés, sphériques rochers dont l'incoercible violence me projetait… »

Fernand s'essuie les yeux.

« Je t'écouterai des heures, dit-il, je ne t'interromprai plus jamais, mais donne-moi à boire.

— Episode suivant, dit Anselme : dans les déserts de la soif…, le thermos est vide une fois de plus. »

Michel a récupéré. Le nez a gonflé, mais il ne souffre pas ; il regarde la carte.

« On n'a plus que vingt-quatre kilomètres, en descente ; à pied, ça fait moins de quatre heures.

— Pas avec les valises, dis-je, on va vraiment en baver. »

Il reste mille kilomètres à faire et nous n'avons plus de voiture… Au diable, nous verrons demain, le tout est de sortir de ce virage de montagne… Un camion viendra.

XXXIII

AREQUIPA. L'entassement des bidonvilles cahotés le long des pentes où les camions-bennes jettent les ordures. Ce sont les quartiers-décharges.

Nous arrivons au crépuscule, cramponnés aux ridelles d'une vieille camionnette Ford qui dévale à tombeau ouvert. Pas une goutte d'essence dépensée : le chauffeur métis descend en roue libre à cinquante à l'heure en mâchant des herbes-drogues fourrées en vrac dans la boîte à gants… La douceur monte de la ville, c'est Nice et ses palmiers, le Pacifique est à moins de trente kilomètres, une oasis ; nous roulons en trombe dans les rues encore tièdes du jour… La place d'Armes, des coins bourrés de restaurants, loupiotes dans les rues… Il est étrange de pénétrer la nuit dans la ville ; c'est connaître une femme que l'on rencontrerait masquée ; elle est là et je ne verrai que demain son visage… Après l'angoisse glaciale de Puno, après le choc de l'accident, je savoure l'air tiède ; je les sens tous les trois jubiler. On s'en est sorti… La tête me tourne encore des routes infinies contournant les grands lacs ; l'envol des canards, des corbeaux à bec rouge qui fusent sous les phares sont le salut d'Arequipa.

« La spécialité de l'endroit est le camarone : écrevisses de torrent grillées ou nature. Il y a aussi une sorte de bouillabaisse qui, paraît-il, est une merveille. »

Fernand se tait et avale par deux fois sa salive.

J'ai besoin de cette halte. Chambre 34 : je vais dormir comme jamais.

Bleu acéré et luxueux des piscines quatre étoiles je frôle du ventre en poisson paresseux les faïences azurées… Je vis jusqu'à l'extrême limite de mes vingt ongles… J'ouvre grands les yeux et me lave dans la lumière : je suis au cœur du cube de saphir ; c'est le silence des grands fonds. Au-dessus, le soleil pénètre la surface et les rayons ondulent en valse douce… J'émerge, je laisse derrière moi les fatigues d'un mois de courses folles ; je suis d'un blanc de lavabo, mes jambes naines se déforment en vermicelles mollassons. Sous les parasols du repos, Fernand et Anselme boivent des piscos-saur, les orteils pendant à l'extrémité des chaises longues… Michel dort sur le gazon des pelouses.

Replongeon et revoici le silence… Un chuintement léger contre

les oreilles et c'est l'univers tiède de l'outremer… Peut-être avoir du fric n'est-ce rien d'autre que de sentir son corps flotter dans ce ciel pâle. Je vole dans l'été. Oui, j'avais oublié, toutes ces années, que mon corps pouvait être heureux… A force de le fourrer dans des voitures, derrière des bureaux, devant des comptoirs, j'ai oublié pas mal de le dorloter…

J'ai fait cela pour lui au départ, pour ce gosse déphasé et sans ressort, et voici que c'est à moi qu'il me vient un rire, une jubilation dans les membres, comme si tous les organes se congratulaient de tourner rond et d'être à leur place… J'ai trop été un homme de cervelle pour ne pas m'étonner que le plaisir me vienne du côté des biologies. J'ai dû penser longtemps que le bonheur ne peut être valable que s'il naît de la tête, et que tout le reste est carcasse et vilenie.

Je m'étire en méduse, je flotte et plane, oiseau-poisson dans la couleur du matin… Je n'irai plus peut-être à Rapallo… Ce fut très bon, ce parfum de jamais plus et de feuilles mouillées. J'en ai vécu tant d'années. Mais ces automnes ne résistent plus à cette fulgurance, ce cobalt délayé, diamant dans chaque goutte ; et peut-être ce matin va-t-il te chasser, Sylvana ; je te sens partir, je n'ai plus de larmes et je n'en reviens pas qu'il suffit d'une piscine au soleil pour que ta mort ne me serve plus à rien.

Je fais surface ; murs roses, plantes vertes et ciel violet, sous les palmiers géants d'Arequipa la belle, la ville chatoyante sous les eucalyptus, cernée de volcans… C'est dimanche au Pérou, il est dix heures et voici les cloches.

Douceur des parcs à la coloniale où des Péruviens en chemise hawaïenne et famille nombreuse viennent près des fontaines pique-niquer sur des nappes à carreaux… Des fillettes courent en socquettes et jupe empesée : les Andes sont loin et la crasse et la misère et toutes les morsures. Il n'est plus que cette matinée dans ce bois de Vincennes géant peuplé de nonnes grises et de rires d'enfants ; ils sucent des glaces, mangent des beignets frits, boivent de l'inca-cola, le soda des Andes couleur d'or liquide à la superbe odeur de pharmacie.

« Tu te décides à sortir de l'eau ?… »

C'est peut-être un peu bête de se sentir libre, simplement parce qu'on est à poil, qu'il n'y a pas de nuages et que sonnent les cloches. Il est midi.

Anselme repose son verre vide, étouffe dans le creux de sa paume un rot discret et me tend la serviette. Il a fait tout à l'heure une trempinette de trois minutes, a rouspété contre la teneur excessive en eau de Javel et a émis une théorie confuse sur l'imperméabilité des corps. Il en discute d'ailleurs encore avec Fernand.

« Je n'ai jamais été tellement persuadé que, me plongeant dans

l'eau, je n'allais pas me transformer immédiatement en éponge, chaque pore étant une entrée par où s'engouffrent des litres entiers… »

Fernand somnole.

« Tu as l'air bien en forme…

— Je voudrais jouer au ballon, dis-je. On pourrait faire un petit foot… »

Michel rit sur sa pelouse.

« C'est un as, le meilleur goal de toute la banlieue.

— Il y a un couvent à voir, dit Fernand. On pourrait y descendre après la sieste et manger chez Nino pour finir la soirée ici. »

Il adore organiser, savoir que tout est prévu… Ce sera lui le moins changé de tous. Ses yeux clignent.

« Il faut aussi que je leur fasse une carte postale. »

Les fils qui n'auront pas connu les velours d'Arequipa… Tu reviens, Fernand, tout doucement tu es déjà revenu…

« Bref, une journée harassante », conclut Anselme.

Personne n'a parlé des jours qui restaient ; nous n'avons jamais compté à haute voix. Quatre jours, Lima dans quatre jours. Lima puis Bezons. Il s'est passé quelque chose hier soir chez Nino, quelque chose que j'avais oublié…

Une femme.

Nino parle toutes les langues approximatives de la terre en même temps ; il s'est cassé en deux sur le pas de la porte :

« Good evening, buenas tardes, bonsoir, gutte nacht, senores, messieurs, herr doktors und gentlemen. »

C'est le roi de la traduction simultanée. Il vend des cebiches à grimper aux rideaux, du poisson mariné au citron et confit dans l'eucalyptus… Fernand en a gémi dix minutes en savourant à petites cuillerées.

Elle était à la table derrière. Michel me la masquait parfois. Je savais que jamais je ne lui adresserais la parole, qu'il n'y aurait pas d'aventure, mais j'ai eu cette envie que quelque chose arrive. Une femme s'était mise à exister. La première depuis douze ans. Pourquoi elle, je me le demande ; c'était une Hollandaise bourrée de laitages, les joues fraise et yaourt ; l'œil vaguait, cherchant des champs de tulipes ; pas laide, pas belle, pas jeune, pas vieille. Quelque chose s'est décroché soudain : il est devenu à nouveau possible que je passe des moments de ma vie avec un autre être. Je n'en ai plus eu ni honte ni répulsion, presque un désir même a rôdé… Une femme… Une autre… Je n'ai plus entendu Anselme qui pérorait sans discontinuer. Ils ont dû me trouver encore moins bavard que d'habitude. On a chacun ses révolutions. Moi, ça s'est passé là, dans un troquet d'un bled péruvien au-dessus de camarones, en voyant une blonde costaude qui ne me plaisait pas mais qui s'est mise à être vivante, d'un coup, comme un

personnage qui se détache d'un tableau. Je ne sais pas si je pourrai continuer à avaler mes tranches de jambon en regardant glisser les banlieues dans la nuit. Je n'ai même plus ces bourrasques d'envie de vin blanc qui me pliaient en deux au début du voyage… Je n'ai pratiquement pas bu durant ce mois ; l'alcool est donc pour moi lié à ces quais grisailleux, à ce routier des berges, à mon F 2 bétonné aux nuits interminables. Ailleurs, je suis un autre : je nage, je cours, je conduis, je peux danser si je veux, les femmes se mettent à vivre autour de moi, je suis neuf, je suis du matin et je n'irai plus en Italie.

Voilà, je l'ai pensé. Une fois pour toutes, je ne joue plus la pièce que j'ai écrite ; le spectateur unique a quitté la salle et l'acteur grandiloquent en a assez de promener son cadavre sur les bras de long en large, à travers tous les décors mal peints… On ferme, c'est fini, le spectacle a duré douze ans. Mais que va-t-on jouer à présent ? Quelle sera la nouvelle représentation ?

Michel tâte le pansement qui lui couvre les deux narines.

« Nous rentrons quand à Lima ? »

Je le regarde.

« Tu ne vas pas me dire que tu es pressé ? Tu ne vas pas me faire le coup des fils de Fernand ?…

— C'est pour savoir », dit-il.

Il n'en dira pas plus et sa question m'intrigue.

Que va-t-il se passer à Lima ?

Nous avons descendu les longues enfilades blanches et vides… Santa Catalina, la ville-couvent au cœur de la ville : cellules, cuisines, jardins intérieurs, places et fontaines, des murs du roux du chocolat des percolateurs dans les gares de province…, murs bleu lessive sur un ciel bleu jean, du ton sur ton à faire exploser les rétines… Il plane toujours une étrange odeur dans ces lieux du monde où des hommes ou des femmes ont choisi d'être à l'écart.

Michel s'est assis sur la margelle d'un puits et je l'ai rejoint dans l'ardeur des pierres et les parfums râpeux des figuiers. Les deux autres péroraient dans la chapelle centrale devant les reliquaires.

« A Manaus, à l'Opéra, je t'avais parlé d'une femme qui était morte… »

Il hoche la tête ; nous sommes bien ici. Pourquoi se sent-on toujours mieux, environnés de pierres plusieurs fois centenaires ? Peut-être le temps laisse-t-il une empreinte comme un impalpable matelas qui gomme les aspérités ?… Peut-être suis-je fait pour vivre dans un monde très vieux ?

« Je ne t'avais pas dit qu'elle m'avait quitté avant… »

Il hoche encore la tête. Pourquoi choisir cet endroit et ce gosse pour m'avouer ce que je m'étais jamais dit… Il y a comme un échafaudage dans la cité de mes mensonges qui s'écroule au ralenti

dans la poussière ; je ne reconstruirai plus jamais.

« Toutes ces années, j'ai dû être un peu fou. »

Il gratte la mousse qui recouvre les pierres.

« Non, dit-il, on était bien avec toi, on a appris des trucs et on était souvent content de venir ; tu ne cherchais pas à nous coincer. »

Je ne voulais pas parler de cela ; oui, il a été possible que je fusse un bon prof, mais, pour tout ce qui touchait à elle, j'ai vécu dans une erreur que j'ai maintenue douze ans à bout de bras, et c'est cette erreur qui a donné un sens à ma vie.

Michel s'accoude sur les pierres chaudes.

« On avait besoin de venir ici, dit-il ; finalement, toi autant que moi. »

La voix d'Anselme, inaudible, lointaine, flotte dans l'air chaud de l'après-midi.

« Je ne me foutrai plus en l'air, dit Michel, j'ai vu de trop beaux trucs. »

Voilà. J'ai gagné. Il y a des escaliers, des terrasses, un labyrinthe de rues vides… Des marches descendent dans les chemins de poivriers et de térébinthes ; si l'on descend encore, la plaine commence, elle mène vers les sables et vers la mer. J'aurai fait ça dans ma vie biscornue : montrer à un type que cette planète avait par endroits toute une rhapsodie de couleurs, de formes et de parfums, qu'il y avait des instants où les arbres sentaient bon. A l'hôpital, j'ai su qu'il fallait venir ici, à Santa Catalina, sur ces pierres, et qu'alors la vie repartirait. Il ira jusqu'au bout maintenant, même si ce n'est pas le Pérou. Il sait qu'il n'y a pas dans l'univers que des odeurs de cellophane et d'huile de machines. Je ne sais pas si c'est vrai, mais je suis assez con pour croire que la vie, en un quart de seconde, peut vous virer un tel coup de pied au cul qu'on peut continuer sur cette lancée un sacré bout de chemin.

Revoici, les deux autres, les bords de leurs silhouettes de papier noir bouffés par les rats du soleil…

Départ pour Lima demain… Le soleil va disparaître, il s'éloigne déjà… Quatre heures de discussion et de formulaires pour faire jouer l'assurance de la voiture : elle est morte à tout jamais, la princesse des Andes… Nous prendrons l'avion et le Pérou continuera sans nous : le vent des plateaux, les villages accrochés, les sommets et les cols… Huancavelica, Cuzco la merveille, Puno fermée comme un poing et l'enfant dans les bambous brisés de l'île des Uros où meurent tous les espoirs…

Les journaux ce matin annonçaient un coup d'Etat à La Paz, une photo d'accident sur l'une des pistes que nous avons suivies, au-dessus

de Julliaca : c'est un car qui a fait le saut, ils étaient soixante dedans, ils revenaient du marché avec les sacs, les ballots d'oranges, de mangues et de papayes ; la marmelade dans le ravin, un à-pic de trois cent cinquante mètres, tout le temps qu'il faut pour un beau signe de croix bien senti.

Après-midi au marché de San Carrilo, rien d'indien : des chaussettes nylon, des chemisettes de prisunic, des falzars pour Julot et des jupes comme aux Nouvelles Galeries rayon des soldes, tout cela par monceaux au milieu des billets de loterie, des chewing-gums et des B. D. pour G. I. des années 50, la musique par-dessus à pleins haut-parleurs.

Michel et Fernand sont partis vers les remparts ; je me retrouve avec Anselme devant deux bouteilles géantes d'inca-cola, les pieds dans le ruisseau. Le soleil amorce la grande décarrade, les couleurs s'échauffent avant de disparaître pour une nuit…

« C'est un peu triste, dit Anselme ; ça sent la fin. »

Il ne joue plus en ce moment ; il a été une sorte de pitre pendant ce voyage, il possédait de mieux en mieux son rôle et voilà que l'on tire le rideau et que le vieil Anselme revient : c'est vrai, c'est la rentrée.

« Pas encore. Il y a Lima, une escale à Cayenne…

— Ça se termine, dit-il ; on se reverra à Paris ?

— Evidemment. »

Il boit à la régalade, son beau chapeau d'aventures sur les genoux ; il rattrape de la pointe de la langue la goutte d'or qui file sur son menton et ajoute :

« Ça ne sera plus pareil, je le sais bien, mais ça me ferait plaisir.

— Moi aussi. »

Il veut causer… Je le sens bien, je devrais trouver des paroles pour que les siennes soient plus faciles…

« Tu vas reprendre ton travail de prof ?

— Oui. »

Bien sûr que je le reprendrai, mais ce sera différent. Enfin, je ne sais pas bien encore comment, mais ça sera différent ; je ne peux pas t'expliquer cela en détail, Anselme.

« Oui, je le reprendrai, mais pas pareil qu'avant. »

Il sourit vaguement, le pif vers le ciel.

« Ça fait changer, les voyages », dit-il.

Il sourit un instant, rêvasse.

« Fernand aussi, je le reverrai. Michel, je ne crois pas, il est jeune. Ça fera quelques soirées où je ne serai pas seul ; ça ne meuble pas tellement la vie, la philatélie… »

Il se tourne vers moi :

« C'était bien que tu sois venu me chercher à Lima quand ceux du

groupe sont partis ; je n'ai jamais osé te remercier.

— Je suis comme ça, dis-je ; je rassemble ceux que la vie a meurtris, une sorte de Jésus.

— C'est l'inca-cola, dit-il, ça me rend sentimental. »

On s'est levé et nous sommes rentrés par les avenues blondes. A la télé, des généraux s'embrassaient mutuellement, s'échangeaient des drapeaux, des autos noires roulaient au ralenti devant des blindés ; après, le journal a passé directement au football…

Michel a demandé où étaient les Indiens de Puno dans tout cela, et les mineurs d'Abancay et les chômeurs de partout ; probablement ils ne sont pas télégéniques…

Nous sommes allés voir le soleil basculer derrière les balcons de pierre ; c'était au fond le dernier crépuscule : à Lima ce seraient à nouveau les gadoues, les bruines molles, le fond de ciel en papier journal.

« Dans huit jours, a dit Fernand, je retrouve les gosses…

— Ça te fait plaisir ? » a demandé Michel.

Il a froncé les sourcils, a semblé réfléchir.

« Ça ne va peut-être pas durer longtemps, mais ça me fait plaisir. »

Une cloche a sonné, peut-être celle de Santa Catalina ; on en voit l'un des clochers d'ici, une flèche dans les frondaisons.

« Moi, a dit Anselme, je serais bien resté encore un moment. »

Fernand a ouvert la bouche, et j'ai su ce qu'il allait dire ; je ne me suis pas trompé.

« Tout a une fin. »

Dernier repas chez Nino.

Les deux cars freinent ensemble dans un hurlement de freins rouillés. Les portes s'ouvrent. Les yeux d'Anselme s'arrondissent.

« Regardez : exactement ce qu'il nous faut. »

Nino se roule à terre en salutations internationales et forcenées devant la marée de femmes qui envahit le restaurant, submerge les tables.

« C'est un club, dit Michel ; elles ont toutes le même âge et elles pèsent le même poids. »

Il n'a pas tort. Elles ont la cinquantaine et font dans les quatre-vingts kilos chacune, fofolles fillettes en bonnets écarlates, ponchos bariolés cent pour cent nylon ; elles portent sous le bras des lamas pelucheux comme les lapins géants gagnés dans les fêtes foraines. Fernand tend l'oreille à travers le vacarme et la stridence des rires.

« Ce sont des Hongroises ; je reconnais les langues étrangères. »

Le guide installe sa smala aux tables vides ; rarement vu un

homme aussi épuisé.

« Elles dorment toutes avec des bigoudis », murmure Michel.

C'est vrai, les coiffures s'épanouissent, laquées comme des soleils, pâtisseries gonflées sortant du four. Elles ont des badges et leurs bridges éclatent dans la lumière lorsqu'elles s'esclaffent.

« Moi, dit Fernand, c'est celle du milieu que je préfère. »

J'ai l'impression que mon assiette a été trempée dans un bac empli d'eau de Cologne, l'air devient irrespirable. Je regarde la préférée de Fernand ; elle a des fanons si prononcés qu'on cherche la charrue derrière elle, ongles sang-de-bœuf et colliers en sautoir bringuebalant jusque sur les nappes.

« Allez, Anselme, dit Michel, montre-nous ce que tu sais faire. »

Anselme regarde, éberlué, le remue-ménage, le grand chamboulement des poitrines puissantes, le roulis des cuisses fortes, et halète :

« C'est étonnant ce que les femmes peuvent posséder comme glandes ; quand on perd l'habitude d'en voir pendant quelque temps, ça me frappe toujours.

— Vas-y, Anselme, dis-je, dévoue-toi, drague, toi qui causes si bien. »

Il tripote sa cuillère sans quitter des yeux la masse compacte aux rires cascadeurs.

« Ce sont des Américaines, dit Michel, elles commandent du Coca-Cola.

— Hongroises, dit Fernand ; cela se voit à cette excitation permanente qui est la marque des peuples slaves. »

Une odeur de poudre de riz envahit l'espace, se colle en nuage dans chaque assiette ; ma tranche de thon a dû mariner de longs mois dans un flacon de parfumerie.

Michel regarde le badge qu'elles ont toutes accroché à la poitrine.

« C'est « Latina Tour », je connais ; ils font toutes les capitales et villes touristiques : Lima, Cuzco, Bogota, La Paz, Rio, Buenos Aires. L'Amérique du Sud en jet et en douze jours. »

Soudain, la plus proche pivote sur sa chaise et tourne vers nous un torse massif. Chacun de ses doigts est orné d'une bague qui couvre de une à deux phalanges. Elle a tellement de rouge à lèvres qu'elle semble avoir de la peine à ouvrir la bouche.

Elle y parvient enfin.

« Entschuldigen Sie, meine Herren, aber wir sind den ganzen Nachmittag-im Autobus gefahren. Wir sind etwas strapaziert. Seien Sie uns nicht böse, wenn wir etwas Lärm machen. »

Dit-elle.

Anselme émet un léger rire mondain, prend une pose avantageuse et rétorque :

« Quant à nous, nous avons tout fait par la route, une piste dangereuse au détour de laquelle nous avons failli mourir cent fois. »

Les globes oculaires de Fernand quittent leur cavité.

« Tu parles le hongrois, toi ?

— Ce n'est pas du hongrois, dis-je, c'est de l'allemand. »

La dame le contemple, éclate de rire ; toutes fixent Anselme qui sourit avec délicatesse. Elle rajuste une bouclette sur son front dans un geste de coquetterie et lance avec une ardeur juvénile :

« Wir gehören alle demselben Verein an. Wir kommen aus Hamburg und kennen Latein-Amerika nicht ; könnten Sie uns irgendwelche Gerichte emp-fehlen ?

— Peut-être, dit Anselme, mais je peux vous assurer que la voiture a son charme. Puis-je vous présenter mes amis ?

— Mais où as-tu appris le hongrois, murmure Fernand, qui c'est qui t'a appris le hongrois ?

— C'est de l'allemand, dis-je, ce sont des Allemandes. »

La dame tripote son collier de perles et questionne, mutine :

« Ist das Bier hier gut ?

— Mon Dieu, dit Anselme, on pourrait s'arranger, en vous tassant un peu à l'arrière.

— Qu'est-ce qui se passe ? souffle Fernand, on voudrait savoir, on voudrait comprendre… Tu pourrais traduire, tout de même.

— Ce n'est rien, dit Anselme, elles voudraient venir avec nous dans la voiture. »

La fourchette de Fernand tombe à terre.

« Toutes ? »

La forte personne balance d'un air joyeux une main qui gifle l'air dans un cliquetis de bracelets et s'exclame :

« Ich habe den Eindruck, dass Sie sich über uns lustig machen !

— Evidemment non, dit Anselme, bien que je ne sois pas très surpris que monsieur votre père y voie quelques inconvénients.

— Mais qu'est-ce que c'est à la fin, éructe Fernand, qu'est-ce que c'est, pourquoi tu lui parles de son père, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que ça veut dire ?…

— Fernand Brégas, nous désigne Anselme, André Marcier, Michel Ranier et Anselme, pour vous servir.

— Hören Sie, Sie fangen an, uns auf die Nerven zu fallen ! » dit-elle.

Nous nous inclinons. Anselme se lève.

« Elles veulent que nous passions à table avec elles, dit Anselme. Chère madame, mon ami ici présent trouve votre amie charmante. »

Fernand se réincline, tente de shooter dans les chevilles de son copain, devient rose buvard, s'arrache un horrible sourire et cherche à se glisser entre deux femmes de solide corpulence.

« C’est un congrès de catcheuses, dit Michel, on n’est pas sorti d’affaire. »

L’interlocutrice d’Anselme regarde Fernand, qui perd son sourire, et lâche :

« Haut sofort ab, ihr gemeinen Kerle ! »

Je regarde Anselme.

« Personnellement non », dit-il.

Toutes nous fixent à présent. Celle qui est au bout de la table se lève. Debout, elle évoque davantage Herman Gœring que Shirley Temple. Quand elle parle, les serviettes en papier frémissent sur les genoux des convives, le vin tremble dans les carafes.

Brégas, terrorisé, a reculé d’un pas.

« Qu’est-ce qu’elle a dit ?

— C’est toi qu’elle veut, murmure Anselme ; tu lui rappelles un Sturmbanfürher qu’elle a aimé en 1943.

— On s’en va », dit Fernand.

Je paie ; les créatures courroucées nous suivent de leurs yeux fardés en exhalant de forts effluves de parfums puissants.

Nino s’est précipité.

« Ma que succede, ladies und Kavalieres ? »

Je règle l’addition et entraîne vers la sortie mes compagnons. Derrière nous, dans le désordre, des cris surnagent.

« Elles nous injurient, dit Michel ; j’en suis sûr, sinon elles ne hurleraient pas aussi fort. »

Dehors, le vent s’est levé ; sorti du rectangle de lumière que projette la vitrine de Nino, tout est sombre.

« Où est-ce que tu as appris l’allemand ? »

Anselme regarde Fernand, offusqué.

« Je n’ai jamais appris l’allemand, dit-il ; tu as remarqué que je n’en parle pas un mot. »

Doucement, Fernand s’assoit sur le trottoir.

« Seigneur, murmure-t-il, donnez-moi la force. »

Michel pleure à grosses larmes, appuyé contre le mur ; je n’ai jamais vu quelqu’un rire autant.

« Ecoutez, dit Anselme ; je pense que, comme moi, vous n’avez pas sommeil ; nous pourrions peut-être boire quelques liqueurs légèrement alcoolisées en nous racontant mutuellement tous nos rêves brisés.

— Je paie la première tournée », dis-je.

Nous démarrons vers les hauts de la ville.

« C’est égal, dit Fernand, je me demande bien ce que cette bonne femme a pu raconter. »

Anselme lève un bras évasif.

« Va savoir », dit-il.

XXXIV

LIMA à nouveau. Les rues s'encaissent… Des promoteurs optimistes ont conçu ces buildings pour affairistes opulents ; par les baies brisées, on distingue les plafonds blafards, les superstructures inachevées. Personne n'est venu. Les démolir coûterait trop cher. Ils resteront jusqu'à ce que la ville disparaisse, encombrants et oubliés, palaces pour rats et chiens errants… Le pisco était raide : il m'irradie une chaleur qui triomphe de cette bruine frisquette qui fait hâter le pas des rares passants. Voici le Claridge, ambiance européenne : le papier à fleurs comme les rouleaux du Bazar de l'Hôtel-de-Ville et l'odeur de plastique des vieux fauteuils… Les douches sentent l'égout ; il y en a une pour deux étages. Le bar se résout à trois tabourets et à un trou dans le mur ; le barman est derrière la cloison, il fait si sombre qu'on ne voit pas son visage, il tend des verres que l'on prend à tâtons en renversant des gouttes qui coulent le long des doigts.

Michel m'attend en fumant des américaines, je le repère à la lueur de la cigarette ; il fait très sombre : une lampe de vingt-cinq watts à l'autre bout de la pièce diffuse une lueur léthargique qui ne parvient pas jusqu'à nous.

« Bonne balade ? »

Il tripote un papier entre ses mains, un rectangle pâle…

« Je voudrais te parler. »

Il y a deux fauteuils près de la lampe, noirs dans le noir.

« L'atmosphère me semble propice… »

Nous nous sommes installés. A l'autre bout du hall, le patron a déserté son comptoir. Il s'est planté à la porte et le trottoir gras de pluie reflète son image inversée ; les mains derrière le dos, il regarde le ciel de vieil étain.

« Voilà, dit-il, je ne repars pas avec toi. »

Le patron a croisé les bras et s'est accoté au chambranle ; la fumée du cigare grimpe dans les gouttes. Le visage de Papa Ranier m'apparaît… Les cheveux qui grisonnent, drus, le genre de ceux que la pluie ne mouille jamais ; il avait une veste épaisse comme lui et un chagrin terrible dans un couloir d'hôpital… Mais peut-être cette image ne devrait-elle pas me venir ; c'est ta vie seule qui compte, Michel, et elle ne se fera pas sans que restent en rade ceux que tu as aimés, le papa comme les autres.

« Attention, tu n'as pas un rond ou presque, tu ne connais pas la

langue, tu n'as pas le droit de séjourner plus de trois mois et… »

Le rectangle grandit et je n'ai qu'à tendre la main pour le prendre.

« C'est une lettre de Mélina. Elle me demande de venir. »

La petite fille aux grandes lunettes ; il sera dit que je ne n'aurai rien su deviner.

« Il s'est passé quelque chose ?

— Oui, l'équipe avec laquelle elle est a trouvé ce qu'elle cherchait et ils ont besoin de types. »

Peut-être les seuls voyages que l'on réussit sont-ils ceux dont on ne revient pas… Cela va me faire drôle de te laisser derrière moi sur ce continent.

« Qu'est-ce qu'ils ont trouvé ? L'Eldorado ?

— Non, des tombeaux, tout un cimetière, et comme les cimetières sont toujours près des villes, ils comptent défricher autour. Ils ont des crédits ; si je viens, ils me prennent. »

Je ne le vois plus ; rien n'est clair dans ce monde, simplement ce carré de papier que je ne peux pas lire.

« Tu as réfléchi ?

— Pas tellement, mais je vais y aller. »

Oui, c'est peut-être cela la différence ; eux ont compris que, réfléchir, c'était toujours se trouver des raisons de rester, alors ils décident d'abord. J'en ai une sueur qui me vient, un mal au côté.

« Bon Dieu », dis-je.

Un silence, juste le grésillement de l'eau sur l'asphalte. Moi, je n'aurais jamais eu le courage, j'ai toujours rejoint le point d'où j'étais parti ; je dois avoir un élastique invisible attaché à la ceinture, je suis amarré. Pas lui.

« Tu en as vraiment envie ? »

Je devine qu'il se penche… Peut-être a-t-il le regard qu'il avait lorsqu'il fixait la Seine au-delà des chantiers.

« D'un côté, il y a les tombeaux au soleil avec la jungle partout… ; de l'autre, j'ai le S. M. I. C. avec le 161 tous les soirs ; faut pas t'étonner si je n'hésite pas. »

Je peux sans danger lui présenter tous les inconvénients du choix qu'il vient de faire ; cela ne l'influencera plus et c'est bien ainsi, je n'en serai que plus à l'aise pour jouer les vieux cons.

« Si un jour tu es en rade, n'oublie pas que j'ai ton billet de retour. »

Finalement, c'est tout ce que j'ai dit et ça n'aurait pas fait mal dans un film ; ça aurait peut-être même contribué à me rendre sympathique aux yeux des spectateurs.

« Je serai payé, je pourrai m'occuper du matériel… Ce sont des fouilles très importantes, ils sont une trentaine et… »

Parle, parle toujours ; tu t'en sors, tu quittes le rond-point, les

ponts gris qui enjambent les triangles des squares à poussière où siestent les pépés retraités des anciennes fabriques… Tu l'avais dit un jour, très bien, dans un café vers Argenteuil, tu ne voulais plus de ce monde où l'on se heurte toujours à une encoignure, un chemin de fer, un pylône, un copain à musette, et les éboueurs si gris dans le ciel du matin… Reste, gamin, reste dans les tombes vertes, sous l'océan et le tumulte des lianes et des forêts ; il faut pouvoir vivre dans des mondes qui hurlent de vie jusqu'au ciel, et celui-ci en est un ; si tu reviens un jour, il faudra que tu te sois soûlé de cette chanson terrible vers laquelle tu cours.

« Tu crois que c'est bien ? »

Je ne savais pas que tu pouvais encore avoir cette voix timide, comme un restant d'enfance… Je ne sais pas, petit camarade, je ne sais pas.

« Tu auras de la place pour jouer… »

Le faux cuir crisse ; il doit se trémousser.

« Sans rigoler, tu crois que c'est bien ? »

Khaleb et ses salades, Alasso, Vintalin l'affalé, Cordollet, Marlinet aux cigarettes, et Blézot et Grugeot au, papa la terreur, et vous dont les noms s'effacent… Parinet-Cayenne et Bautru toujours le dernier, c'est à vous de répondre ; qu'est-ce que vous pourriez lui crier du fond des ateliers ? Il faudrait une sacrée voix pour surmonter le tumulte des machines et passer les océans, mais peut-être est-ce vous ce murmure dans la brouillasse du port, cette plainte avec la marée, cette traînée le long des docks que je voudrais pouvoir traduire.

« Peut-être n'est-ce pas mal pour toi. »

Je ne me serai pas mouillé, mais je n'ai pas condamné, je n'ai pas conseillé non plus ; je ne t'aurai ni poussé vers la vie folle ni ramené vers les grilles qui ferment au matin les portes des usines. Pas professeur pour rien : voici bien longtemps que j'ai appris à ne pas m'engager.

« Ça ne t'ennuie pas de ne pas me ramener ?

— On se serait quittés de toute façon ; que ce soit à Lima ou sur le pont de Bezons, ça ne fait que vingt-quatre heures de différence. »

Une ombre occulte la lampe.

« Ce musée était une splendeur, vous pouvez dorénavant considérer que votre vie est en partie manquée pour ne pas l'avoir vu.

— Anselme, dis-je, Michel reste au Pérou. »

Je ne vois pas sa tête… Je suppose qu'il a dû s'asseoir. Michel explique pour atténuer le choc :

« Mélina m'a écrit ; elle a rejoint des gens qui font des recherches, je vais les retrouver demain. »

Il est long à se remettre, le philatéliste ; il doit encaisser le coup, longuement.

« Tu retournes sur l'Urubamba ? »

Le mot stagne dans la nuit, l'eau verte aux gouttes incendiées, le déluge des palmes immobiles, le tonnerre des rapides au bas des canyons et les parois de vertige… Les remparts des Incas.

« Oui. »

J'ai perçu un soupir, un peu refréné, puis les phrases tâtonnent, sortent, précautionneuses.

« Peut-être que…, enfin, c'est difficile à… »

Et puis il se décide d'un coup, comme on avale un grand verre par grande soif.

« Tu as raison, dit-il, on a toujours le temps de rentrer. »

Je sais qu'il ne me verra pas, mais je lève mon verre vers lui.

« Ton jugement ne vaut rien : tu es un aventurier.

— Tout de même, constate-t-il, quand Fernand va savoir ça ! »

Je me dresse.

« On va arroser ça, dis-je, c'est la fête ; où est ce bon Dieu de Fernand ?

— Olé ! » dit Anselme.

Michel sourit dans l'ombre.

« Je vous accompagnerai à l'aéroport demain matin. »

« Attention ! hurle Fernand, c'est par ici que la brume se déchire. »

Le chauffeur rit et accélère. Anselme passe le torse entier par la portière et annonce, la voix gonflée de vent :

« Je chanterai en canon tout seul ; considérez-vous comme exclus de la chorale, petits cons ! »

Virages en épingle.

« Regardez les essuie-glaces. »

Arrêtés, les essuie-glaces, et, au-delà du pare-brise, les étoiles collées à la vitre comme des découpures en papier chocolat. Quinze kilomètres de Lima. Applaudissements nourris. La pluie est derrière nous.

« On est passé, dit Michel, c'est le pays du beau temps. »

Fernand brandit la bouteille et entoure de son bras gauche les épaules du chauffeur.

« Nous sommes des hommes libres, dit-il, et nous faisons ce qui nous plaît ; et ce soir on fait la java parce qu'on le veut bien et viva el Peru !

— Viva el Peru ! confirme le chauffeur.

— Olé ! lance Anselme, entièrement libres ; je vais pisser par la portière, et même mieux : je vais pisser sur le toit de cette automobile véloce et inconfortable. »

Je le plaque sur la banquette ; il a déjà passé une jambe à l'extérieur.

« Faites pas les cons », dit Michel.

Le taxi freine, s'arrête en crabe. Fernand déboule sur l'herbe et stoppe au ras d'un mur. Anselme court autour de la voiture en foulées zigzagantes.

« Je vais foutre mes timbres en l'air, j'en ai marre de passer mon temps à les ranger. Un grand coup de pied dans toute cette philatélie et flac…, splash, crac, plitch et voilà. Dès que j'arrive.

— Ecoutez, dit Fernand, on est des hommes tous ici, non ? »

Anselme chancelle ; bras au ciel, il brame, cerf dans la lande :

« Oui !

— Très bien, dit Fernand, cela prouve qu'il nous faut des femmes ! »

L'œil d'Anselme s'arrondit ; sa langue clapote, trop molle dans ses joues de pierre.

L'herbe est mouillée. Fernand chante à tue-tête…

Michel récupère, le front contre la carrosserie fraîche.

« L'avion est à sept heures, dis-je ; on n'y sera jamais. »

Fernand pivote ; le goulot de la bouteille me désigne.

« Abattez cet homme, feu à volonté, tacatacatacata…

— Je pisse, dit Anselme, je pisse sur les étoiles, et pourtant je suis dans les postes, télécommunications et téléphones, mais telle est ma vie pleine de surprises…

— Vous me faites chier, dis-je. Ça fait un mois que vous m'obligez à jouer les hommes de bon sens ; on y va et à nous les cent mille véroles. »

La nuit oscille, le cigare du chauffeur coupe la vitre d'un trait rigide.

« On roule, dit Michel, à tout berzingue. »

Il faut que je boive encore ; des mots passent.

« Señoras, petites señoras, vous comprende ? »

Le cigare bouge, acquiesce.

Si, si, muy bien, il a compris ; les essuie-glaces à nouveau, les rues à gravats. Le sol tout à coup parcouru de vagues qui gonflent l'asphalte… Fernand se baisse et le trottoir se rue vers lui ; il s'est assis, s'y cramponne et disparaît à l'autre bout du cosmos.

« Malaaaaaaaade… »

Anselme est agenouillé devant une haute porte. Le chauffeur l'a confirmé avant de partir : c'est le bordel el mejor, maravilloso, mujeres muy bonitas…

Le bras du gosse autour de mon cou :

« Fallait qu'on finisse là, André… »

Est-ce que les femmes scellent quelque chose entre les hommes ?

Cela aussi est un vieux résidu de film : ils ont roulé tout un long jour et, au soir, ils s'étendent dans les bras de filles souples et inconnues ; peut-être est-ce là qu'ils laissent leur fatigue et les derniers obstacles à leur… – à leur quoi ? J'ai trop bu pour aller jusqu'au bout de mes phrases…

Pétards de feu dans les quinquets, il y a un piano fou juste au centre de mon crâne, une robe jaune aussi comme les perroquets de Rio… Quelqu'un chante *Trois jeunes tambours*, ou enlève des billets de mes doigts, un moustachu tire sur un cigare noir comme l'enfer et me colle des jetons dans le creux de la main… Des octaves haut perchées… des sofas, des chignons, des fanfreluches, où êtes-vous, compagnons ? Nous montons dans le métal des monte-charge où s'alignent des femmes courtaudes et tristes dans la lumière-bistouri ; l'usine toujours et l'hôpital et les paupières de malheur, pâles comme un lieu de plaisir…

Ça partait bien pourtant. Tout à l'heure encore, il y a eu cette folie sur la route… Couloirs-dortoirs : le boxon géant où des femmes identiques bossent au trois-huit sur des matelas plastiques dans les cataractes des chasses d'eau.

Anselme, Fernand disparaissent, happés par des dondons rieuses… Je ne vois pas Michel.

« Americano ? Francés ? »

Des poutrelles en triangle et escaliers sonores des prisons, des hommes redescendent, fermés sur un souvenir de femme ; ils ont attendu cela longtemps, ils viennent des quartiers aux murs de planches où l'on rêve aux putes de Callao, aux chambres de ciment rincées à la Javel.

La fille est verte dans la lumière. La chambre est nue comme une lame d'épée.

J'ai soif encore et je ne veux pas d'elle… Je ne fais plus l'amour, madame, et depuis si longtemps que je n'en suis même plus effrayé… Je veux m'en aller.

« Laisse-moi passer… »

Des marches montent et se collent sous mes semelles, c'est une façon de descendre. On crie autour, je connais les voix du reproche… J'ai payé, salauds, et je veux sortir loin de la fête manquée.

Le mur glisse dans les rires ; j'y ai collé les deux mains. Quelqu'un me frappe, une bourrade dans le dos comme les gosses de communales… Les rires montent jusqu'aux entrelacs métalliques. Tire-toi d'ici avant d'attraper le coup de panique… Les hommes de ce pays ont le canif rapide et ce serait idiot de finir au coin d'un dock avec une lame plantée au cœur des espérances.

C'est la nuit de nouveau ; j'ai dû fuser dans les vingt derniers mètres avant la porte, il y avait une haie d'hommes et j'ai rebondi

plusieurs fois…

Il bruine encore sur les trottoirs de Callao.

XXXV

LA ouate des migraines, et c'est l'aube malade, avenues souffreteuses où deux hommes gris de froid enroulent les banderoles sur les hampes cassées… L'Amérique du matin aux poubelles renversées… J'ai dû dormir vingt minutes et c'est le coma fripé de cinq heures ; tout ce que je touche sera sale, gluant et glacé jusqu'à la fin du monde. Anselme frissonne, les yeux fermés.

Enregistrement des bagages. Etre dans un aéroport, c'est déjà avoir quitté un pays ; le Pérou est une vieille histoire. Sauf pour toi, Michel.

Fernand éternue et s'assoit, vanné ; ses joues croulent sans force, sans muscles pour les retenir. Les départs vieillissent : c'est une aurore où chaque année pèse sa tonne.

« Sacrée fête », murmure Anselme.

Des haut-parleurs rabâchent toute une lente purée de mots qui martèle chaque membrane de mon crâne… Je dormirai dans l'avion, peut-être… Je ne boirai plus comme cela.

« Le pisco, c'est mortel, dit Fernand, le pire de tout… Ça dissout les tissus. »

Anselme au visage de linge mouillé… L'avion est annoncé.

Michel nous regarde ; il reste. J'ai quelque chose à lui dire, je me le suis promis ; si je ne le fais pas, je loupe le seul coche qui me reste.

« Des épaves, murmure Anselme ; en plus, cette femme était si grosse que j'ai pensé un instant qu'elles étaient venues à deux ; je n'arrivais pas à trouver la porte. »

L'heure est venue…

« Salut, dit Michel ; je t'enverrai des cartes avec les plus beaux timbres. »

Remous vers la porte 7, des touristes à caméra passent, un vénérable quinquagénaire en pantalon à pli et blazer cintré trottine, un arc sur l'épaule ; il tient un attaché-case et un carquois aux flèches empennées : réserves des tribus fantomales du rio Xingu ou rayon des jouets du grand bazar de l'avenida San Blas…

Fernand embrasse le gosse ; toujours un peu bébête, les accolades d'hommes, mais il y a quelque chose de désespéré dans cette main crispée que le teinturier a posée sur l'épaule…, quelque chose qui me dessoule.

« Fais gaffe aux boas, petit…

— Bon voyage, Fernand. »

Anselme se lève, regarde Michel, ouvre deux fois la bouche et s'en va.

Il ne reste plus que nous et le tonnerre augmente de seconde en seconde : c'est un long-courrier ; il atterrit.

« Il vient d'Argentine, dit Michel. Buenos Aires. »

L'avion roule à présent, les aérofreins rentrent déjà… Le plongeon du faucon.

« Eh bien, voilà, il faut que je m'en aille. »

Quel pauvre sourire tu fais… Ce n'est donc pas comme cela que tu prévoyais les choses ? Tu te voyais piquant des deux au grand galop des pampas ?… Du grand soleil d'août en fanfare pour claironner le départ de la nouvelle vie, et voilà que tu démarres dans ce petit matin qui n'est pas bien loin, pour les couleurs, des rentrées de septembre, dans les Hauts-de-Seine.

« Je t'écris, dit-il, régulièrement. »

Les haut-parleurs encore… Vol 372 : c'est pour moi. Qu'est-ce qu'on pourrait se dire ? Il ne s'en sortira jamais ici, il fait tout jeunot dans ce hall qui se vide… J'aurais dû le ramener… Les deux autres m'attendent près de la porte.

« Salut », dit Michel.

Deux pas vers la porte… Par la baie, le monde est plan comme une table. Ils m'attendent toujours, il y a une hôtesse près d'eux. C'est foutu.

« Michel… »

Il n'a pas bougé, il attend ; il me semble qu'il y a trop d'espace entre nous… Lorsque l'on parle avec quelqu'un, on se tient assez proche, à une distance que l'on trouve sans calculer ; et tout à coup je n'ai plus le coup d'œil, nous sommes trop loin. Tant pis.

« Elle n'est pas morte, dis-je. Elle m'a quitté pour un autre et elle n'est pas morte ; elle vit avec son mari et ses deux enfants, bien tranquille, près de Clermont-Ferrand. Il n'y a jamais eu de chauffeur de poids lourd ivre en Italie… enfin, pas ce soir-là. »

Il me sourit dans le grondement d'un nouveau départ.

« Vol 372 en direction de Cayenne et Paris, dernier appel…

— Et le cimetière ? »

Je change mon sac de main.

« C'est le plus triste que j'avais trouvé ; j'avais choisi un ange de pierre et je l'avais fourrée dessous ; je pensais y aller en septembre, comme chaque année. »

Il rit de me voir rire maintenant… Fernand et Anselme agitent les bras.

« Les mecs qui n'ont qu'un amour, dit-il, ça me fascine, mais, quand on y réfléchit bien, c'est toujours une histoire un peu fausse.

— C’est parce que ce n’est jamais vrai. Salut, Michel ; s’il te faut du blé, tu klaxonnes.

— Je taperai Fernand, il me l’a proposé et la teinture, ça paie plus que l’enseignement. »

Je cours vers les deux autres. Anselme hausse les sourcils :

« Tu as l’air tout content ?… »

Les talons de l’hôtesse claquent, ses mollets tournent… Tout là-bas, l’homme à l’arc franchit les dernières marches de la passerelle.

« Sylvana, dis-je. Personne n’est mort, je suis cocu et je m’en fous. »

Anselme grimace et monte une main à son front.

« Pas trop à la fois, dit-il, tu m’expliqueras plus tard. »

Je me retourne avant de pénétrer dans la carlingue ; un steward danse d’un pied sur l’autre, il a un bouton de fièvre au-dessus de la lèvre supérieure. Je cherche Michel. Il doit être derrière les baies, la réverbération me le cache ; je lève le bras à tout hasard. Il y a des perles d’eau sur les ailes géantes. Il me voit, je le sais… Nous avons gagné tous les deux un pari que nous n’avons jamais tenu.

Premier journal depuis un mois : rien ne change. Un journaliste trouve la télé mauvaise : voilà du neuf. Le dollar baisse, le championnat de foot est commencé, Bezons a dû prendre sa première banane de l’année… Le reste a l’air de rouler dans l’huile ou presque… Nuages. La jungle bascule et emplit le hublot. Plongée en pélican du 747… Les arbres géants se haussent vers le zinc… Terre spongieuse qui n’en peut plus d’absorber cette bouillie de boue… La buée monte, noie l’appareil… Les cases des caboclos en tête d’épingle, fichées en bordure des vases : la pluie monte des feuilles démesurées…, le cœur du bourbier, la vaisselle géante avec, dans l’eau sale, le gras au bord de la marmite Amazone, la cuvette des miasmes et des diarrhées vertes… Olive, moutarde, kaki, caca d’oie et rio Negro, rien de ce qui est végétal ne peut s’arrêter de pousser ; on tourne la tête et le palétuvier a deux mètres de plus qu’il y a cinq minutes, tout se referme et se réforme ; sur les lagunes et les marigots, des miasmes stagnent pour l’éternité.

Ils dorment tous deux renversés, la bouche humide ; la pomme d’Adam d’Anselme pointe à déchirer la peau : nous avons maigri sur les Andes…

Cayenne. L’escale touffue : trente-quatre degrés, le bagne du climat, les barreaux de la prison sont des degrés centigrades ; la ville coincée entre l’océan de la forêt et de l’eau… Je respire au-dessus d’une cuve d’eau chaude où marinent des salades cuites.

Des militaires embarquent ; dans les congratulations, j’entends

que l’un est là depuis six ans.

Qu’est-ce qu’il a bien pu fabriquer pendant six ans sur ce rebord de fin du monde à bouillir dans son jus ? J’ai l’art, étant fatigué, de me poser des questions sans réponse en supposant qu’il en existe avec… Anselme s’est réveillé ; il est vissé au siège ; les yeux fades tournent au ralenti dans une face d’agonisant.

« Finalement, dit-il, on n’aura pas fait de photos… »

Les passagers prennent place ; départ dans dix minutes.

« Ce n’est pas grave, on est toujours déçu avec… Ça va mieux ? »

Il tâte ses cheveux épars, son index tremble sur sa calvitie. Long nez, long cou, petite tête, il faut être fou pour croire que les hommes changent… Je suis trop vaseux, je ressasse des stupidités…

Des filles passent dans l’allée, les fesses moulées dans le jean ; des barbus costauds en faux négligé… ; six rires pleins de dents saines. Ça me dit quelque chose. Je ne les avais pas remarqués à Lima. Anselme les fixe aussi, il les a reconnus : ce sont eux, la joyeuse bande rigolarde et forte en gueule, la fine équipe des petits marrants, les gais lurons de l’Altiplano, les boute-en-train pète-feu, vif-argent et sac à dos, dynamisme et feu de camp, grosse voix et cuisses velues… Le bouclé s’arrête aussi, il l’a vu, il l’a reconnu, mais oui, c’est lui le vieux mec du bout de table, celui qui s’affaire partout, qui cherche sa chaise, qui veut rendre service, on va bien se marrer avec cette bonne tête de tête de Turc, on va pouvoir briller devant nos superbes sexy nanas, c’est con qu’il nous ait largués dès le début, on aurait pu pas mal se fendre la pipe avec un gazier pareil… Le bouclé attrape une mignonne par sa taille fuselée et s’arrête pile, bloquant la rangée.

« C’est pas vrai ! Mais qu’est-ce que je vois là ! Ce n’est pas possible ! Et nous qui l’avons cru disparu… »

Les autres regardent, embouteillage, ils le reconnaissent : ah ! oui, c’est vrai, le vieux mec, tiens, mais au fait, il n’est pas venu avec nous…

Le bouclé se campe ; ce type est un as de la posture avantageuse :

« Alors, on ne reconnaît pas les amis ?… »

Anselme passe sa langue sur ses lèvres sèches, sourit, vague, et demande, gentil et plein d’intérêt :

« Qu’est-ce que c’est que ce con-là ? »

Bouclé marque un temps d’arrêt cardiaque et, au moment où l’apoplexie va lui péter les vaisseaux, la voix du steward retentit :

« Avancez dans les travées… »

Anselme se penche sous le siège, met son chapeau pour se protéger du soleil qui fracasse les hublots, se pelotonne, heureux, et grogne dans un bâillement :

« Non mais, sans blague… »

Le sommeil va venir aussi pour moi, avec l’Océan… Il est bon de

s'endormir aux côtés des héros, de ces hommes forts que rien ne surprend jamais, rocs de violence contenue.

Attachons nos ceintures.

EPILOGUE

« ON va commencer un nouveau livre. »

Remous. Gorsalier décoche un tam-tam furieux sur sa table et dit « Chouette » comme un batteur plaque un ultime accord de cymbales.

J'en ai toujours un paquet chaque année qui pianote des rythmes ; ce sont les excités de la phalange, c'est plus fort qu'eux : on pourrait les coller six heures, rien ne les arrête, l'angoisse leur sort par les ongles de tous leurs doigts, alors, ils frappent pour tenter de l'écraser, mais elle renaît toujours, frénétique.

« Qu'est-ce que c'est comme book, m'sieur ?

— Si je vous le raconte, ce n'est plus la peine… C'est l'histoire d'un aventurier. »

Créonit fait claquer son bubble-gum, me regarde et le range dans un papier ad hoc.

« C'est une histoire de dans l'temps, alors ?

— Pourquoi tu dis ça ? »

Il remue les mâchoires à vide, cherchant le refuge de la gomme absente.

« Parce que les aventuriers, c'est fini ; c'était vrai dans l'temps. »

Pinaro hausse une épaule.

« Il est tout con, ce mec.

— On va essayer d'éclaircir ça, dis-je. Qu'est-ce qu'un aventurier ? »

C'est drôle, c'est une classe que j'ai en fin de journée : la classe des dernières heures… L'hiver, c'était avec eux que la nuit tombait, on éclairait le dernier quart d'heure. Peut-être aurions-nous été plus gais ensemble si je les avais eus le matin, cela doit compter sûrement : des gens qui ne se rencontrent qu'en fin de jour, un peu lassés, ça ne doit pas les inciter à faire les dynamiques.

« C'est un type qu'a pas peur… un dur.

— C'est pas parce que t'es un dur que t'es un aventurier… »

On va vers les beaux jours, comme dit Anselme…

Nous avons passé la soirée ensemble il y a une quinzaine, j'y suis allé avec Nicole. Cela n'a pas été très réussi, peut-être comme toutes les choses que l'on se promet depuis longtemps… J'ai eu l'impression qu'il en avait attendu trop, et petit à petit, au fil des heures, ça ne ressemblait plus tellement à ce qu'il avait imaginé… Quelque chose a dû manquer, la résonance…

« … C’est quand même un escroc.

— Les députés, c’est des escrocs, c’est pas des aventuriers ; ils ont des bagnoles, du fric, alors que l’aventurier, il la pète, mon pote, et pis il s’installe jamais, il a pas de chez lui… Hein, m’sieur, qu’il n’y en a plus aujourd’hui ? »

C’est drôle que ce soit toi qui me demandes ça… Pinaro, toi qui occupes cette place près de la fenêtre qui était la sienne.

« Peut-être moins qu’autrefois… »

Qu’est-ce que j’en sais… J’ai eu une carte vers la Noël, il pensait remonter vers la Colombie, depuis je ne sais plus… Fernand m’a téléphoné une fois ; il est très pris, on doit se voir un de ces jours, se faire la grande nuit des souvenirs, mais c’est si prenant, la teinturerie, il faut avoir l’œil à tout. Le temps manque.

« Un aventurier, dit Donadieu, c’est quelqu’un qui revient pas : il file toujours, il revient pas. Et puis il est tout seul. Mais, surtout, il revient pas. »

En septembre, j’ai roulé par l’Auvergne et, un soir, je me suis arrêté devant la maison. Belle propriété ; je l’avais imaginée plus grande, mais une belle propriété : la meulière robuste. Et j’ai vu Sylvana ; elle rentrait avec une voisine. Elle a grossi ; excellente santé pour une femme morte depuis douze ans. Je n’ai pas eu envie de lui parler et, le pire de tout, c’est que je n’ai pas éprouvé grand-chose. Je n’ai peut-être même rien éprouvé du tout.

C’est en décembre que j’ai rencontré Nicole.

« Il a pas de bonne femme, il a pas d’enfants, il a pas de famille, il a pas de copains, il file… »

Peut-être raison, Gorsalier ; je me méfie chaque année un peu plus des définitions, mais c’est peut-être un peu ça… quelqu’un qui décide de …

« Y en a plus aujourd’hui parce que, si tu regardes autour de toi et que tu causes aux mecs, qu’est-ce qu’ils veulent ? »

Sur ses doigts rongés, Créonit énumère :

« Ils veulent la bagnole, le boulot régul’, la bonne femme, la dîne sympa et basta. »

Ils approuvent, oui, c’est ça, à peu près, dans l’ensemble… Qu’est-ce qu’on irait chercher d’autre, hein ?

« Pour moi, un aventurier, c’est un type qu’a pas d’habitudes, toujours du neuf. »

J’en ai fini avec les soirées sauvignon ; je rencontre Mathieu de loin en loin ; on ne va plus si souvent chez Rémy… Je la retrouve au métro à Saint-Lago et nous filons vers Pantin. Peut-être vais-je quitter la cité du Colonel-Fabien, mon bloc-béton, les Bouzarache et les fracas dans l’escalier, mon jambon dans le frigo ; c’est un peu stupide d’avoir deux loyers, toujours du neuf moi aussi… Il y a des degrés dans

l'aventure.

« Qu'est-ce que c'est comme titre, m'sieur ? »

C'est vrai, ne les oublie pas en chemin, tu feras le bilan plus tard : Fernand qui n'a pas bougé, Anselme qui fut un autre tout un mois, Michel qui n'est pas revenu, et toi qui t'es sorti d'un étrange pays aux douleurs délicieuses et définitives.

« Cela s'appelle *L'Or* et l'auteur, c'est Blaise Cendrars… Je vais vous l'écrire au tableau. »

Une nouvelle fois, et pourtant elle n'est pas comme les autres… Je n'ai rien fait, je n'ai pas bougé, je suis toujours là, simplement. Sylvana, à cette heure, épluche sur la nappe d'une cuisine les légumes des soupes du soir que dégustera son mari. Comédies… Rien ne dure. Nicole non plus sans doute…, et puis après ?

« Je vais vous lire un petit texte qu'il a mis avant de commencer… Ce n'est pas le début encore… »

Et rebelote pour *L'Or*… Mais je ne me sens pas triste.

San Francisco.

C'est là que tu lisais l'histoire du général Suter qui a conquis la Californie aux Etats-Unis.

Ma part d'Eldorado. J'ai tenu le volant sur les pistes, les passages à gué, les grandes cascades.

Et qui, milliardaire, a été ruiné par la découverte de mines d'or sur ses terres…

Les Indiens des hautes plaines glacées… Les églises d'or aux vierges de cire. Adieu, Pérou, adios, je suis parti fou, si c'est ainsi que l'on nomme les hommes qui vivent dans le monde qu'ils se fabriquent… Tout a dû se dissoudre au fil des jungles et des vallées.

Tu as longtemps chassé dans la vallée du Sacramento où j'ai travaillé au défrichement du soi.

Pauvre Sylvana si vivante et si terne… Dehors, c'est chétif comme lumière, un soleil de convalo sur les verrières des usines… Elles s'étendent par paquets, elles ont grandi encore depuis l'année dernière, ça va pulluler… Mais regardez bien ; lorsque les sirènes chanteront et que les hommes sortiront, gris comme la ville, regardez bien : il en manquera un, il aurait dû y être, celui-là, général Suter, il avait tout pour y être, mais vous pouvez bien chercher, vous ne l'y trouverez pas.

Ils doivent bien se demander pourquoi je me marre, les gosses…

Pas grave.

« On attaque à présent, dis-je. Vous écrivez au milieu de la page :

CHAPITRE PREMIER »

L’auteur

Né le 6 octobre 1932 à Marseille, Claude Klotz vit depuis 1938 à Paris, est marié et père de deux enfants. Après des études de philosophie, il fait la guerre d’Algérie puis enseigne dans un collège de banlieue parisienne jusqu’en 1976. Il vit aujourd’hui de sa plume. Il a été critique de cinéma au journal « Pilote ». *Il publie d’abord des romans policiers,* Darakan*, la série des Reiner qui fut adaptée à la télévision avec Louis Velle dans le rôle de Reiner. Passionné de cinéma, il écrit aussi des romans qui sont des pastiches de film d’épouvante ou de films d’action comme* Dracula père et fils *et* Les Fabuleuses Aventures d’Anselme Levasseur. *Dracula, Tarzan, Les trois Mousquetaire y sont mis en scène avec beaucoup d’humour. D’autres romans sont presque autobiographiques comme* Les Mers Adragantes *et* Les Appelés*, sur la guerre d’Algérie. Il connaitra la célébrité, sous le nom de Patrick Cauvin, avec des best-sellers comme* L’Amour aveugle*,* Monsieur Papa*,* Pourquoi pas nous ?*,* E = MC2, mon amour*,* Huit jours en été*,* C’était le Pérou*,* Nous allions vers les beaux jours*, dont l’action se passe dans un camp de concentration et* Dans les bras du vent*, une histoire d’amour entre deux handicapés, sont ses œuvres les plus récentes. La plupart de ces livres ont été portés à l’écran.*

Parmi les causes de son succès il y a son humour constant, si tragique soit le sort de ses héros, et une langue pleine de verdeur et de réalisme qui utilise aussi bien l’argot, le yiddish, que les expressions d’enfants Claude Klotz exorcise la souffrance et la mort en chantant l’amitié et l’amour. Il fait espérer les plus démunis, ceux qui n’attendent plus rien de la vie et communique ainsi au lecteur une intense émotion.